JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WARDOUR
TRANSFERRED
XXV.4
BX
890
.L455
1818
v.6
SMR

SERMONS

DU

P. LENFANT.

TOME VI.

TRANSFERRED
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

Se trouve à Paris,

CHEZ MM.

- URGUET DE SAINT-OUEN, Neveu de l'Auteur, Propriétaire des Manuscrits, ancien Magistrat, et Secrétaire en chef du Parquet en la Cour de Cassation, rue des Poitevins, n.° 3.
- GRÉGOIRE, ancien Libraire de Madame Elisabeth, quai des Augustins, n.° 37.
- GRÉGOIRE, fils, Libraire, quai des Augustins, n.° 25.
- LAURENS, jeune, Libraire, rue du Bouloi, n.° 4.
- J. B. SAJOU, Imprimeur, rue de la Harpe, n.° 11.

SERMONS

DU

P. LENFANT,

JÉSUITE,

PRÉDICATEUR DU ROI.

POUR LE CARÊME.

TOME SIXIÈME.

BIBLIOTHECA C. SS. R. ad Stæ. Annæ, MARIANOPOLI. TRANSCRIBED

PARIS,

IMPRIMERIE DE J. B. SAJOU,
Rue de la Harpe, n.° 11.

1818.

LIBRARY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO

SERMON

POUR

LE QUATRIÈME DIMANCHE

DE CARÊME.

AMOUR DE DIEU.

Respondit Jesus : Neque me scitis, neque Patrem meum.

Jésus répondit : Vous ne me connoissez ni moi ni mon Père. *S. Jean*, Chap. 8.

Sans doute, c'est à cette malheureuse et coupable ignorance, dans laquelle vivent les hommes, par rapport à Dieu, que nous devons

principalement attribuer l'indifférence qu'ils ont pour lui. Comment seroit-il possible de ne pas le connoître et de ne pas l'aimer? Ne pas aimer Dieu! Ah! Chrétiens, que n'est-il inconnu, ce crime énorme, contre lequel il est honteux que les Prédicateurs de l'Evangile soyent contraints de s'élever! Ministres de ses bontés, nous ne devrions avoir à recueillir que vos actions de grâce; ne vous parler de ses grandeurs, que pour vous amener à en célébrer les louanges; ne vous rappeler ce que Dieu mérite, qu'à dessein de nourrir et d'entretenir pour lui votre amour; et nous avons sans cesse à combattre un funeste abus, qui renverse l'ordre des choses, qui enlève à Dieu des cœurs dont ses créatures usurpent la souveraineté, qui répand sur la Terre ce déluge d'ini-

quités sous lequel elle gémit, et qui vous écarte de votre véritable et unique fin, dès que vous oubliez que c'est dans Dieu et dans Dieu seul que vous pouvez la trouver.

Que ne suis-je moi-même, grand Dieu! pénétré de votre amour, pour l'enflammer dans tous ceux à qui j'en parle. Comme un feu sacré purifia autrefois les lèvres de votre Prophête; que ne peuvent aujourd'hui les miennes exhaler les saintes ardeurs de la divine Charité! Comme ces Séraphins qui se renvoyoient l'un à l'autre les louanges du Dieu saint, et en publioient la gloire, que ne puis-je étendre ma voix jusqu'aux extrémités de la Terre, et l'entendre retentir de toutes parts de ces vives acclamations : Dieu aimable, tous les cœurs sont consumés de

votre amour! Du moins, vous dirai-je, mes chers Auditeurs, autant qu'il dépendra de moi : Aimez Dieu; ce n'est pas ici seulement une vertu de perfection qui soit uniquement l'apparence d'une piété éminente; c'est une obligation si essentielle à tous les hommes, qu'elle est comme la base de toutes les autres.

En aimant Dieu, c'est lui rendre ce qu'indispensablement vous lui devez; et c'est vous rendre en même temps ce que vous vous devez à vous-même. L'amour de Dieu réunit l'un et l'autre objet; et c'est sous ce double rapport que je vais vous le proposer dans ce Discours, dont voici tout le dessein.

Aimez Dieu; vous remplirez par cet amour le plus essentiel de vos devoirs; ce sera le sujet de

la première Partie. Aimez Dieu; vous trouverez dans cet amour le plus grand de vos avantages; ce sera le sujet de la seconde Partie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Quel est, demandoit à J.-C. un Docteur de la loi, quel est, dans la loi, le grand commandement, *Quod est mandatum magnum in lege?* [Math. XXII. 36.]. Jésus-Christ lui répond: Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de tout votre esprit; et, selon la parole d'un autre Evangéliste, de toutes vos forces. [*Marc.* XII. 30.]. C'est là, continue le Sauveur, le plus grand et le premier commandement. Approfondissez l'admirable instruction que renferme

cette réponse. Tout-à-la-fois elle établit formellement le grand précepte de l'amour de Dieu; il n'est pas possible de le contester, *Diliges, hoc est maximum et primum mandatum.* [Math. *supr.*]. Elle indique les grands motifs de l'amour de Dieu; leur force doit nous entraîner, *Diliges Dominum Deum tuum.* Elle marque la grande étendue que doit avoir l'amour de Dieu, nous apprenons jusqu'à quel point nous devons l'aimer, *Diliges..... ex toto corde tuo, et ex totâ animâ tuâ, et ex omnibus viribus tuis, et ex omni mente tuâ.* Il en résulte évidemment que c'est ici le plus essentiel de nos devoirs.

Vous aimerez Dieu! Ce n'est pas, mes chers Auditeurs, un simple conseil; c'est un commandement exprès. Dieu l'avoit déja fait dans l'ancienne loi; il avoit commandé

à son peuple de ne le perdre jamais de vue; et ce peuple devoit s'en retracer sans cesse à lui-même le souvenir. Or, c'est ce commandement que Jésus-Christ rappelle, et qu'il impose encore dans la loi nouvelle. Il ne se borne pas à nous dire : Vous adorerez Dieu, vous croirez en lui, vous vous soumettrez à lui, mais il nous dit: Vous l'aimerez. C'est donc un commandement auquel répond par conséquent une obligation particulièrement distinguée des autres obligations. Ce n'en est point assez encore; ce commandement, Jésus-Christ l'appelle, et le plus grand et le premier, *Maximum et primum*. Le plus grand, parce qu'il a pour objet de toutes les vertus la plus excellente, qui est la Charité. Le premier, parce qu'il est, selon la remarque de S. Thomas,

le terme auquel se rapporte toutes les autres; car, le propre des différentes vertus est de régler les actions par lesquelles l'homme se dispose à la perfection de la Charité; et la Charité est la fin à laquelle, comme autant de moyens, les différentes vertus conduisent. La Charité est donc le premier précepte renfermé dans la loi; puisque, comme dit S. Paul, elle est la fin que propose la loi, *Finis præcepti Charitas.* [1. Tim. 1. 5.].

Or (c'est encore ainsi que raisonne S. Thomas), dès que les divers préceptes nous sont donnés pour que nous produisions les actes des différentes vertus qui en sont l'objet; par là même que Dieu nous fait une loi de l'aimer, c'est donc pour nous une obligation de former dans nos cœurs des actes de ce saint amour. Je dis dans nos

cœurs, puisque, sans se contenter d'une obéissance purement extérieure, c'est le cœur que Dieu demande; c'est cette disposition réelle du cœur qui le porte à Dieu, l'attache à Dieu, qui l'élève à Dieu, *Diliges*. L'entendre autrement, ce seroit ou énerver la force de ce précepte, ou ne l'apercevoir que dans l'assemblage de tous les autres préceptes, dont j'ai dit déja qu'il étoit spécialement distingué, *Diliges*.

Et dites-moi, Chrétiens, s'il est vrai, comme vous en convainquent la Raison et la Religion, s'il est vrai qu'il n'est rien dans l'homme qui ne soit un don de Dieu, et qui ne doive être rapporté à sa gloire. S'il est est vrai, comme vous en convenez, que vous lui devez l'hommage de tout vous-même; de votre esprit, par la foi; de votre corps,

par la pénitence; de votre volonté, par la soumission; de votre dépendance, par la prière; et le sacrifice de vos biens, par les aumônes. A quel titre lui disputeriez-vous le seul hommage de vos cœurs? Pouvoit-il consentir à voir s'éloigner de lui des affections dont il est le premier principe, et dont il doit être le terme? Comment refuseriez-vous sans crime de glorifier, en l'aimant, un Dieu qui vous créa pour l'aimer?

Eh! que seroit donc une Religion qui n'exigeroit que des dehors et des apparences, et qui n'attribueroit pas, au Dieu qui sonde les cœurs, le droit inaliénable de régner sur eux? Elle ne seroit donc qu'une règle froide et servile pour les hommes, dès qu'elle ne les uniroit pas intérieurement à Dieu par la réalité du

sentiment, et par les liens sacrés d'un saint amour, qui est l'aliment de l'ame, le caractère propre, essentiel de la Religion.

Je laisse à des cœurs lâches et terrestres, le soin honteux de calculer à cet égard, leurs obligations; de compter, pour ainsi dire, avec Dieu, les protestations qu'ils lui offrent de leur amour, comme s'ils craignoient ou qu'ils pussent craindre de les lui prodiguer; d'incidenter sur le nombre plus ou moins grand de ces actes, qu'un véritable amour se plaît bien moins à supputer qu'à produire; de s'exposer enfin à cette coupable témérité, qui tend presque à les supprimer, à force de les restreindre; désordre que Dieu frapperoit de ses malédictions dans ceux qui s'y livrent, comme

l'Eglise a frappé de ses anathêmes les fausses et scandaleuses opinions qui auroient pu les favoriser.

Que vous deviez donc fréquemment à Dieu l'offrande expresse de vos cœurs, par les actes de son amour ; c'est là, mes chers Auditeurs, une douce vérité, que sans doute, aucun de vous n'ignore; et plût au Ciel, que comme Dieu est le Dieu de tous les jours et de tous les instans, ainsi que de tous les siécles, il fût possible à la foiblesse des hommes, de lui répéter à tous les momens, qu'il est le Dieu de leur cœur! Mais, sans vouloir ni pouvoir exiger d'eux, comme un devoir expressément déterminé pour tous les temps, ce qui n'est pas expressément marqué par le précepte; il nous suffira de saisir l'esprit de ce grand com-

mandement, d'en pénétrer l'importance, pour nous exciter souvent aux salutaires exercices de la Charité, qui nous aident à le remplir. Hélas ! si Dieu quelquefois paroît échapper à nos regards que tant d'objets dissipent ; que du moins de fréquens retours à lui nous y ramènent. S'il ne nous occupe pas sans cesse, triste et déplorable effet de la condition humaine, qu'il nous fixe comme le centre dont nous devons craindre d'éloigner nos actions et nos sentimens. Affermissons, dans nous, l'amour que nous lui devons, en lui en offrant saintement le témoignage. Faisons de l'expression vive de cet amour, non-seulement une barrière contre les désordres des passions qui voudroient en déraciner le principe; mais un se-

cours contre leurs plus légers efforts qui tendroient à l'affoiblir. En un mot, aimons Dieu, et nous apprendrons bientôt, de cet amour lui-même, à le témoigner.

Et prenez garde, je vous prie, mes chers Auditeurs, à la grande utilité dont il est pour vous, de contracter ce pieux usage, et de nourrir, en l'aimant ainsi, la Charité au dedans de vous. Je ne me reproche rien, disoit le grand Apôtre, *Nihil mihi conscius sum* [1. Cor. IV. 4.]. Ce n'est pas là, cependant, ajoutoit-il, une preuve de ma justification, *Sed non in hoc justificatus sum.* [Ibid]. Peut-être vous est-il aisé, mes chers Auditeurs, de vous répondre à vous-mêmes, de l'observation de la plupart des commandemens. Vous pouvez, à l'exemple de Sa-

muel, dont le peuple confirme le témoignage; vous pouvez assurer que la rapine n'a pas souillé vos mains, que la vengeance n'a pas dirigé vos démarches, que l'injustice n'a pas concerté vos projets, que les feux de la haine, ou les flammes d'un amour impur, ne rongent pas vos cœurs, *Nihil mihi conscius sum.* Ainsi tranquillisé sur l'accomplissement de plusieurs points de la loi, répondrez-vous que vous en accomplissez le premier et le plus grand précepte? Vous qui vous flattez d'observer la loi, en aimez-vous le divin Auteur? Vous faites valoir en votre faveur votre obéissance; mais faites-vous parler votre amour? Et seroit-ce obéir à Dieu que de ne pas l'aimer? L'incertitude de votre amour pour lui, vous rend donc incertain si vous

êtes juste à ses yeux, *Non in hoc justificatus sum.* Et voilà pourquoi nous vous exhortons à réitérer la fréquente expression de cet amour.

N'insistons pas davantage à en établir le précepte. Ah ! j'en rougirois pour vous, Chrétiens, si, en parlant de l'obligation d'aimer Dieu, je croyois devoir m'arrêter à vous en convaincre. J'interromprois subitement ce Discours, aux approches de quelque homme étranger au Christianisme, s'il pouvoit en conclure ou en soupçonner le crime de votre indifférence. Oserois-je laisser entendre que le Dieu que journellement vous appelez votre Père, et dont vous êtes les enfans, vous vous bornez à le craindre, à le servir en esclaves? Ce seroit avouer qu'en le servant,

vous ne le connoissez pas; puisque ses perfections sont elles-mêmes le grand motif qui doit lui assurer votre amour. C'est Dieu, c'est votre Dieu qui vous le demande, *Diliges Dominum Deum tuum.*

C'est Dieu. A ce nom, quelle idée frappe vos esprits! C'est votre Dieu. A ce titre, quel souvenir touche vos cœurs! C'est Dieu; quel assemblage de perfections! C'est votre Dieu; quel enchaînement de bienfaits! C'est Dieu; que de grandeur et de gloire! C'est votre Dieu; que de bonté et de douceur! C'est Dieu; quelle force pour vous élever jusqu'à lui! C'est votre Dieu; combien de charmes pour vous y attirer! C'est Dieu; il mérite tout! C'est votre Dieu; vous lui devez tout. S Bernard a tout réuni dans ce seul mot: Le motif de l'amour que nous

devons à Dieu, c'est lui-même, *Causa diligendi Deum, Deus est.*

Ce n'est donc pas seulement, mes chers Auditeurs, son autorité qui ordonne. Ordre précieux qui, émané de son amour pour nous, suffiroit seul pour lui concilier le nôtre; c'est sa Divinité qui se montre. Vue pressante, qui atteste invinciblement ses droits. Dieu, s'il n'étoit pas infiniment aimable, ne seroit pas Dieu. Reconnoître qu'il existe, c'est donc se convaincre de l'amour qu'on lui doit. Et, sans doute, vous n'attendez pas que je puisse vous manifester les perfections de ce Dieu, qui, seul, en connoît la plénitude, comme seul, il la possède. Je l'entends se désigner lui-même à Moïse (je ne sais comment vous rendre l'immense brièveté de son expression), sous ce seul titre : Celui

qui est, *Qui est* [Exod. III. 14.]; Etre par lui-même, que rien n'a produit; Etre par excellence, duquel dérivent tous les autres; Etre indépendant, que rien ne gêne; Etre infini, que rien n'égale; Etre parfait, à qui rien ne manque; Etre simple, que rien ne compose; Etre immuable, que rien ne change; Etre illimité, que rien ne borne; Etre éternel, que rien ne détruit. Ah! demandez donc plutôt: s'il vous est permis, que: s'il est juste, de l'aimer.

Vous ne le voyez pas ce Dieu, voilà l'excuse dont vous cherchez à couvrir vos infidélités. L'Apôtre la dissipe cette excuse, en vous disant que les choses visibles sont à votre égard une révélation de ce qui est invisible dans Dieu, *Invisibilia enim per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur.* [Rom.

1. 20.]. Vous ne voyez pas Dieu! Mais où irez-vous, vous le demandai-je, comme se le demandoit à lui-même le Roi-Prophête, sans le rencontrer sur vos pas? Jetez les yeux au dessus de vous, autour de vous, au dedans de vous; partout il se présente à vos regards, *Tu illíc es.* [Ps. CXXXVIII. 8.]. Vous ne voyez pas Dieu! C'est-à-dire, comme l'avouoit S. Augustin, que vous vous en croyez éloigné, quoique vous en soyez investi; que les mêmes signes qui le découvrent ouvertement à votre intelligence, le dérobent à votre vue; que tout ce qui sensiblement vous en rapproche, devient, par votre aveuglement, la distance qui vous en sépare; que vous vous persuadez ne pas le voir, tandis que vous ne voyez que lui, *Intus eras, et ego te quærebam.* Vous ne voyez pas

Dieu! Dites-nous donc de qui les Cieux vous racontent la gloire; de qui les astres ont emprunté leur splendeur; la Terre, sa beauté; les plantes, leur fertilité; les élémens, leurs propriétés; les animaux, leur instinct; l'Univers entier, cet air de vie; vous-même, votre existence, votre ame, vos sens, vos talens et vos facultés. Combien juste est l'étonnement du Sage, quand il voit les hommes admirer la perfection de l'ouvrage, sans y apercevoir celle de l'ouvrier! *Neque operibus attendentes agnoverunt quis esset artifex*, [Sap. XIII. 1.]. Vous ne voyez pas Dieu! Mais, parmi tant d'objets qui vous charment et vous ravissent; en est-il un qui n'appartienne à Dieu, qui ne vienne de Dieu, qui ne soit un foible écoulement de la magnificence de Dieu? Qu'est-il donc lui-

même, puisque rien de tout cela n'approche de Dieu. Et, pour appliquer ici le raisonnement du Prophête contre l'Impie qui voudroit espérer d'échapper aux regards divins; comme si celui qui a formé l'œil de l'homme pouvoit être captivé par les ténèbres, *Qui finxit oculum, non considerat?* [Ps. XCIII. 9.]; quelle est la grandeur et la beauté de celui par qui existe toute beauté et toute grandeur? Vous ne voyez pas Dieu! Expliquez-nous donc sans mystère ceux de la nature, l'art impénétrable de ses productions, la variété de leur abondance, la diversité de leur usage, la proportion de leurs rapports, la liaison de leurs effets, les phénomènes de leurs différences. Vous cherchez, vous hésitez, vous vous embarrassez, vous vous taisez. Ah! voyez donc au

moins, dans ce fréquent amas de prodiges, la main toute puissante du Dieu qui les opère. Dans la stérilité de vos essais, voyez la profondeur divine qui les épuise. Fixez d'un œil attentif le palais du Monde; le Dieu qui le créa a empreint sur lui les traits brillans de sa force, de sa sagesse et de sa gloire. Dites, dites encore que vous ne voyez pas Dieu. Il est vrai, vous répondrai-je, en concluant, des grandeurs qu'il vous étale, celles, j'ose le dire, dont il vous épargne le spectacle; mais il ne seroit pas ce qu'il est, s'il étoit proportionné à la foiblesse naturelle de nos regards; mais quel homme mortel soutiendroit l'éclat de cet Océan de lumière! Comme Dieu, par sa parole, féconda le néant; à sa vue, on croiroit en voir ouvrir les abîmes. Il est un saisis-

sement qui pénètre, qui trouble, qui ôte jusqu'à la vie. Comment le voir ce Dieu, ce grand Dieu, sans s'anéantir? Disons, avec S. Paul, que le propre de la vie présente, c'est de le voir comme en énigme et dans de foibles images, *Nunc per speculum, in enigmate;* et que le voir tel qu'il est, sera l'ineffable récompense de la vie future, *Tunc autem facie ad faciem.* [1. Cor. XIII. 12.].

Vous ne voyez pas Dieu! Ah! si c'est en vain que toutes les créatures, comme députées de sa part, vous font entendre l'énergie de ce langage qui frappe tout-à-la-fois votre cœur, votre esprit, vos yeux, tous vos sens, pour célébrer extérieurement le Créateur; je cesse pour un moment de me prévaloir de leur témoignage. C'est à celui de votre ame que j'en appelle.

C'est à la trace de cette divine lumière que Dieu lui-même a répandue dans votre ame, que je puis vous indiquer ses grandeurs; sondez vous-mêmes avec moi vos pensées, vos sentimens, vos désirs, vos agitations, vos vivacités, vos espérances; oui, tout sert à vous découvrir le Dieu que vous dites ne pas connoître.

Vous ne connoissez pas Dieu! Mais, sans hésiter, vous vous adressez à lui partout où vous êtes; vous avez donc une idée de son infinie présence qui vous environne. Mais vous prenez Dieu à témoin de ce qu'il y a de plus caché dans votre conscience; vous avez donc une idée de sa science divine à laquelle rien ne se soustrait. Mais vous rapportez à Dieu l'ordre des événemens; vous avez donc une idée de sa sagesse qui

les règle. Mais vous réclamez Dieu si vous êtes dans l'oppression; vous avez donc une idée de son équité qui venge l'innocence. Mais vous recourez à Dieu si vous êtes dans le danger; vous avez donc une idée de sa bonté qui protége les malheureux. Mais vous désirez de paroître aux yeux de Dieu exempt de crimes; vous avez donc une idée de sa sainteté qui, d'un œil de complaisance, considère la vertu. Mais vous conjurez Dieu de ne pas faire tomber sur vos péchés les coups de sa justice; vous avez donc une idée de sa miséricorde qui pardonne aux coupables. Mais vous vous flattez de n'avoir jamais mérité les châtimens de la vengeance de Dieu; vous avez donc une idée de sa patience qui vous a attendu, à dessein de vous faire grâce.

Que les hommes ne s'en défen-

dent donc pas davantage. Ils le connoissent, ce grand Dieu, que tous publient. Son nom est pour eux comme le premier cri de défense, et la première ressource. S'ils le connoissent sans l'aimer, c'est qu'ils ne veulent avoir de Dieu qu'une connoissance de pure spéculation. Connoissance vague que la dissipation affoiblit, que l'indifférence suit, que la passion obscurcit. C'est ce que les Heureux, auxquels il se fait si singulièrement connoître par ses bienfaits, oublient qu'il est le premier principe de leur prospérité, pour se borner à jouir de leur prospérité même. C'est que les Malheureux ne veulent jamais voir que leurs malheurs; pour se déguiser la main paternelle qui jamais ne permet les maux sans qu'il puisse en résulter un vrai bien. C'est qu'on

ne s'occupe point de Dieu, qu'on vit habituellement dans l'oubli de Dieu, que bientôt on l'aimeroit, si l'on s'appliquoit à le connoître! *Diliges Dominum.*

Mais que lui importe notre amour; il est Dieu: Que pouvons-nous pour son bonheur? Il est Dieu. Oui, Chrétiens, mais auriez-vous donc oublié qu'il est le vôtre, *Diliges Deum tuum.* Votre Foi, c'est elle qu'il faut interroger, votre Foi ne vous montre-t-elle dans Dieu qu'une autorité qui subjugue, ou vous peint-elle en même temps une générosité qui attendrit? Avez-vous dans Dieu un Ami, ou n'y trouvez-vous qu'un Maître? Dieu a-t-il simplement prétendu vous soumettre par les entraves de la loi; ou a-t-il voulu vous attacher à lui par liens de la Charité? Que dis-je, les entraves

de la loi, la loi même n'est-elle pas pour vous l'expression sensible de son amour? Car, pourquoi sans cesse s'occuper de vous? Pourquoi se communiquer ainsi à vous? Pourquoi établir entre lui et vous cet étroit rapport? Pourquoi former cette correspondance sacrée dont la Religion est le nœud? Pourquoi se montrer jaloux de vos sentimens, et vouloir régner sur vos cœurs, si ce n'est pas parce que vous êtes le tendre objet du cœur de Dieu? Cette loi, la route que Dieu vous trace pour aller à lui, doit-elle vous en éloigner?

La sagesse des ordres que donne un Père fut-elle jamais un titre d'insensibilité pour un Fils? Les enfans ne doivent-ils leur amour à ceux dont ils ont reçu la vie, que lorsque ceux-ci ne prennent

aucun soin de la régler ? Dieu devoit-il mériter votre amour par la condition chimérique d'une liberté funeste dans les penchans déréglés qui nécessairement le détruisent? Pour être aimé comme Dieu, falloit-il donc qu'il ne voulût pas être le vôtre?

Eh bien! si ce n'est point assez de vous représenter Dieu voulant, par amour pour les hommes, former un peuple fidèle, et du sein de sa gloire donnant sa loi sur la Terre pour les préparer à jouir dans le Ciel de son bonheur: Voyez donc au moins, au sein des douleurs, le Fils de Dieu envoyé par son Père pour des coupables et des ingrats, et leur donnant jusqu'à sa vie. De la montagne de Sinaï, où commande un Dieu Législateur, passez à la montagne du Calvaire où un Dieu sauveur expire. Touchant

et dernier effort de l'éloquence divine, qui met sous les yeux du Monde le frappant appareil de l'amour d'un Dieu, pour enflammer celui des hommes, *Ignem veni mittere in terram.* [Luc. XII. 49.]. C'est à cette vue que j'ose, en un sens différent, présenter votre Dieu comme Moïse à Israël, sous l'idée d'un feu qui consume, *Dominus Deus tuus ignis consumens est* [Deuter. IV. 24.]; et vous répéter sans cesse : Aimez Dieu, ce n'est pas simplement par l'autorité de sa parole, c'est par la voix du sang de son Fils qu'il le demande. Aimez votre Dieu. Ce n'est donc pas assez que vous soyez fait pour lui; il semble n'exister lui-même que pour vous. A quel titre il vous engage; à quel prix il vous acquiert; à quelle gloire il vous destine; à quel excès il vous chérit! Aimez votre

Dieu. Son cœur a consulté le vôtre. Aimez votre Dieu. Il vous créa pour le Ciel; le péché l'avoit fermé, Dieu veut que son Fils immolé vous l'ouvre. Aimez votre Dieu..... Ah! sont-ce des cœurs chrétiens qui m'entendent, si je ne trouve ici que des cœurs glacés?

Qu'ils soient donc à jamais enlevés de vos mains, ces Livres sacrés que vous faites profession de croire; cet Evangile, dont l'autorité vous a convaincus; ce détail attendrissant de ce qu'a fait pour vous le Dieu dont vous êtes le peuple. Qu'elle disparoisse de dessus ces autels, cette croix, preuve frappante et image sensible de sa tendresse; qu'il soit arraché du secret de vos demeures, cet objet touchant qu'y avoit placé la Foi de vos Pères, et qui en étoit l'aliment. Ce n'est plus pour vous qu'un

spectacle indifférent; votre ame n'en est pas émue, elle daigne à peine s'en occuper. Ah! du milieu de vous, nous irons donc transporter chez d'autres peuples ce tableau de l'amour d'un Dieu dont les traits sont pour vous sans force. Dans des contrées barbares, nous planterons cet arbre de vie qui ne produit plus chez vous de fruits de salut. Nous exposerons à des nations infidèles ce trône ensanglanté sur lequel un Dieu victime a substitué son amour à sa gloire. Nous leur dirons : Voilà le Dieu que les Chrétiens confessent; et qu'ils ne savent pas aimer.

Vous rougissez, Chrétiens, et dans le mouvement d'une confusion salutaire, à la vue des grands motifs de l'amour que Dieu mérite, je crois vous entendre demander quelle en doit être l'étendue. Vous

l'aimerez de tout vous-même; c'est le sens de la réponse de Jésus-Christ, *Ex toto corde tuo, et ex totâ animâ tuâ, et ex omnibus viribus tuis, et ex omni mente tuâ.* Et qu'est-ce qu'aimer Dieu de tout soi-même? C'est, dit S. Thomas, ne nourrir dans l'esprit aucune pensée, ne conserver dans le cœur aucune affection, ne favoriser dans l'ame aucune volonté, ne se permettre dans la conduite aucune action qui rompent les liens qui doivent nous unir à Dieu. Il ne s'agit donc pas ici d'un amour sensible tel qu'on l'éprouve pour ses amis ou pour ses proches. Sensibilité qui n'est point au pouvoir de l'homme; sensibilité qui, quelquefois et dans de certains momens, accompagne heureusement l'amour de Dieu, mais qui n'en est pas l'essence; sensibilité qui,

par intervalle, peut devenir l'encouragement, la douceur de cet amour; sensibilité même qui, lorsqu'elle n'est pas soutenue par une vie réglée, peut n'être qu'une dangereuse illusion. Il ne s'agit point aussi de fixer le degré de ferveur de cet amour. Dieu, qui en a laissé le soin à sa grâce, n'en a pas, à cet égard, déterminé la mesure dans son précepte. C'est donc de la substance et de la nature même de cet amour qu'il s'agit. C'est de quoi il faut vous instruire.

C'est-à-dire qu'il s'agit d'un amour solide, efficace, actif, puisque, selon la pensée de S. Grégoire, sa véritable preuve consiste dans les œuvres, *Probatio dilectionis exhibitio est operis*. Réduisons tout à un principe clair et connu, d'où dérivent les consé-

quences nécessaires qu'il est important de pénétrer. Dieu est au dessus de tout; il n'est donc de véritablement digne de Dieu que l'amour qui préfère Dieu à tout. Mais, prenez garde, Chrétiens: Parce que ce seroit une préférence stérile, si elle se bornoit à la supériorité d'estime que nous force d'avoir pour Dieu l'infinité de son Etre; il faut donc y ajouter cette préférence libre que prouve la soumission entière à ses volontés.

Oui, mes Frères, la soumission sans réserve aux ordres de Dieu est une qualité absolument essentielle à son amour. Pourquoi? Parce que, selon la parole de Saint Paul, l'amour est l'accomplissement de toute la loi, *Plenitudo legis dilectio.* [Rom. XIII. 10.]; et, parce que, selon l'Oracle de

Jésus-Christ, celui qui garde ses commandemens, c'est celui qui l'aime, *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me.* [Jo. XIV. 21.]; parce qu'évidemmment où l'obéissance à Dieu n'est pas, la préférence pour Dieu ne se trouve pas. Qu'est-ce, en effet, que de désobéir à la loi de Dieu? C'est préférer, à la volonté de Dieu qui impose la loi, la satisfaction de sa volonté propre par laquelle on enfreint ses préceptes; et voilà par conséquent comment le péché grief, tout péché grief, un seul, je dis un seul péché grief, détruit (j'entends ceux qui font perdre la grâce), voilà comment il détruit dans nous l'amour de Dieu, comment il nous rend indignes de Dieu, comment il mérite les éternelles vengeances de Dieu;

parce qu'il est directement opposé à la préférence que nous devons essentiellement à Dieu.

De là, mes chers Auditeurs, l'erreur également funeste de ceux qui, tranquillisés faussement, ou par quelques sentimens passagers dont Dieu paroît l'objet, ou par quelques actes particuliers de vertus dont Dieu paroît le motif, persévérent dans le péché, en se rassurant sur ce que le péché n'est que le triste effet de la foiblesse de leur cœur; sur ce que le péché n'a pas éteint, dans leur cœur, toute affection pour Dieu; sur ce que, malgré le péché, Dieu lui-même voit, au fond de leur cœur, une sorte d'attachement pour lui; sur ce qu'ils présentent encore quelquefois à Dieu, au fond de leur cœur, l'hommage de leur amour par l'ex-

pression de leur langage, *Dilexerunt eum in ore suo, et linguâ suâ mentiti sunt ei.* [Ps. LXXVII. 36.]. Ce langage, s'écrioit David, est celui du mensonge et de l'imposture : Non, il ne sauroit être vrai, qu'on paye à Dieu le juste tribut d'un saint amour, dès qu'on ne lui offre pas l'hommage de l'obéissance. Leur cœur est partagé, disoit le Prophête Osée, en parlant des Israélites : Ils voudroient en même temps être à Dieu et à leurs Idoles ; et c'est la source de leur perte, *Divisum est cor eorum, nunc interibunt.* [Oseæ. X. 2.].

N'oubliez jamais cet Oracle, Mondains qui m'écoutez ; il contient la formelle condamnation de l'amour criminel que vous avez pour le Monde ; vous en aimez

les fêtes coupables, les plaisirs séducteurs, les usages illégitimes, les occasions dangereuses; vous ouvrez vos cœurs aux ressentimens de la haine, aux desseins de la vengeance, aux projets de la cupidité, aux charmes de la passion. C'en est donc fait de votre amour pour Dieu. La passion le détruit aussitôt qu'elle le partage. Est-ce consacrer à Dieu tout votre cœur, que de lui offrir un cœur partagé? Est-ce préférer Dieu, que de lui donner des rivaux? Est-ce vouloir plaire à Dieu, que de violer ses commandemens, *Divisum est cor eorum... interibunt.* Et, pour réunir tout en un seul mot, qui équivaut à la langueur des détails: Vous voulez connoître l'étendue de l'amour que vous devez à Dieu? Etudiez l'étendue de

la loi de Dieu. Cherchez-vous la preuve la moins incertaine que vous avez de l'amour pour Dieu? Examinez-vous sur l'accomplissement entier de la loi de Dieu. Si vous n'observez pas la loi de Dieu, la conséquence est sûre; vous n'aimez pas Dieu. Toute obligation essentielle que vous ne remplissez pas, vous répète énergiquement : Votre cœur est partagé; il est donc sans vie; l'amour de Dieu n'y habite pas, *Divisum est cor eorum... interibunt.* D'où il suit, que, comme nous ne saurions préférer Dieu à tout, sans être disposés à lui sacrifier tout; il est même une préférence généreuse de sacrifice qui devient, quand la circonstance l'exige, le témoignage absolument nécessaire de notre amour. Rassurez-vous, ames vertueuses, qui, prêtes à sacrifier la

vie, plutôt que de vous séparer de lui par le péché, vous défiez encore de vos sentimens. Sainte défiance, lorsqu'elle est renfermée dans de justes bornes : Elle prouve, elle excite, elle fortifie elle-même cet amour dont vous doutez. C'est par amour pour lui, que vous craignez de ne l'aimer pas. Peut-être, si vous l'aimiez moins, croiriez-vous aveuglement l'aimer assez. Ah! vous l'aimez par dessus tout, dès que pour vous unir à lui, vous consentez à perdre tout. Reconnoissez donc, mes chers Auditeurs, le vrai caractère de cet amour, dans le défi généreux, que propose S. Paul, à toutes les créatures, en disant qu'il n'est ni danger, ni infortune, ni privation, ni douleur, ni promesses, ni menaces, ni persécution, ni tourment, ni autorité, ni violence, ni

crainte, ni tendresse, ni horreurs de la mort, ni amour de la vie qui puissent le séparer de Dieu, le rendre infidèle à Dieu. [*Rom.* VIII. 38.]. Donc, par une conséquence ultérieure, ce n'est pas aimer Dieu de cet amour de préférence, l'aimer comme il doit être aimé, que d'aimer autant que lui ses propres richesses, ses plaisirs, son avancement, ses intérêts; puisque, selon la parole de Jésus-Christ, ce n'est qu'en l'aimant plus que tout ce que l'on possède, plus que toutes les personnes auxquelles on est uni par les liens les plus sacrés, plus que soi-même; ce n'est, en un mot, qu'en renonçant à tout, qu'on lui peut prouver efficacement qu'on l'aime. Dieu grand! Dieu parfait! Dieu souverain, qui donc est semblable à vous, pour prétendre avoir le droit d'être aimé autant que vous?

Peut-on avouer vos perfections et contester vos droits? Seriez-vous mon Dieu, si vous n'étiez pas mon tout? Puisque vous êtes mon unique fin, est-il un seul moyen par lequel je puisse refuser d'y tendre? S'il n'est rien qui puisse le disputer à l'infinie supériorité de votre Etre, qui peut donc limiter envers vous mes devoirs, et partager avec vous mes affections? Arrêtons-nous: cette pensée seroit inépuisable. Je vous ai fait envisager, mes Frères, dans l'amour de Dieu, le plus essentiel de vos devoirs; j'ajoute, et le plus grand de vos avantages.

SECONDE PARTIE.

Aimons Dieu, c'est un devoir, oui, mes chers Auditeurs, et c'est le plus grand. Mais que d'avantages à le remplir! Puisque, de son

accomplissement résultent le plus abondant mérite, les plus puissans secours, les plus solides consolations. Mérite abondant aux yeux de Dieu, c'est ce que produit infailliblement son amour; secours puissant pour servir Dieu, c'est ce que communique efficacement son amour. Consolation solide pour celui qui s'attache à Dieu, c'est ce que fait goûter saintement son amour.

Si quelqu'un m'aime, dit Jésus-Christ dans l'Evangile, il sera aimé de mon Père, et nous viendrons établir dans lui notre demeure, *Si quis diligit me..... et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et apud eum mansionem faciemus.* [Jo. XIV. 23.]. C'est-à-dire donc que, par son amour, Dieu promet, dès cette vie, de récompenser le nôtre; que

nous devenons l'objet de ses complaisances, quand il est l'objet de nos affections; qu'aussitôt que la Charité nous élève à lui, elle le fait habiter en nous; qu'il déploye pour nous sa magnificence, dès qu'il voit pour lui s'ouvrir nos cœurs, et que le divin amour est le lien qui les unit au cœur de Dieu. Préférence pour préférence, voilà ce que Dieu nous rend. Quels sont, ô mon Dieu, parmi les hommes, ceux qui principalement occupent vos soins? Ecoutez sa réponse, Grands de la Terre, enivrés de votre gloire, Sages du Monde, faux estimateurs de vos vertus stériles; Hommes célèbres, enflés de vos qualités et de vos talens! Non, ce n'est point en votre faveur que Dieu s'explique, si vos talens, vos vertus et votre gloire ne lui présentent, au milieu de ce

vain éclat, qu'un cœur où ne pénètre pas son amour. Ces Hommes que l'obscurité ensevelit; ce Pauvre que le Riche dédaigne; ce Juste, que sur la Terre tout humilie, mais que le céleste amour ennoblit; ah! voilà celui que Dieu fixe par prédilection; c'est sur lui que Dieu fait descendre la majesté de ses regards, l'abondance de ses dons, les sentimens de sa tendresse. Le Ciel le contemple; pour lui un trône se prépare; il acquiert le droit de régner avec Dieu, parce que Dieu chérit ceux dont il est aimé; c'est lui-même qui nous l'apprend, *Ego diligentes me diligo.* [Prov. VIII. 17.].

De là, mes chers Auditeurs, cette prééminence que Saint Paul attribue à la Charité sur les autres vertus; non-seulement parce que celle-ci suppose toutes les autres,

mais parce qu'elle leur donne un nouveau prix; au lieu que toutes les autres vertus, dit encore l'Apôtre, si la Charité est exclue, ne sont d'aucun mérite pour le Ciel. [1 *Cor.* XIII.]. Puis-je répondre de votre amour pour Dieu? Je puis répondre, par là même, que vous êtes agréables à ses yeux. Car, telle est l'activité de ce feu sacré qui embrâse une ame; il en efface aussitôt les taches, il réunit à Dieu celle que le péché en avoit séparé. Aussi fort que la Mort, selon l'expression de l'Ecriture [*Cant.* VI. 8.], il fait renaître à la grâce celle en qui le péché en avoit détruit la vie; le seul acte d'un amour parfait justifie à l'instant celle que des péchés sans nombre ont rendu coupable. Beaucoup de péchés lui sont remis, dit Jésus-Christ, en parlant de Madelaine, parce qu'elle a beaucoup aimé:

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm. [Luc. VII, 47.]. Concluez de là, mes chers Auditeurs, quelle abondance de grâces attire sur les Justes un seul acte de ce véritable amour qui, par lui-même, a l'heureux privilége de rendre Justes ceux qui étoient Pécheurs. Concluez quelle est la force d'une prière qu'adresse à Dieu un ami de Dieu, et ce que peut obtenir un amour auquel Dieu attache des droits sur le sien. Concluez quels traits divins imprime sur toutes les œuvres l'amour de Dieu, qui en est le principe et qui les lui rapporte.

Ce n'est pas, mes Frères, et prenez garde à ce point d'instruction aussi vrai qu'il est nécessaire, ce n'est pas qu'en vous exposant le mérite de l'amour de Dieu, comme celui de la vertu la plus

excellente, je prétende dégrader celles qui sont moins parfaites; ôter à la Foi, à l'Espérance, à la Soumission, à la Pénitence, la bonté de leurs motifs et de leurs actes, et contredire ainsi les enseignemens formels de l'Esprit saint qui, dans la crainte du Seigneur, nous montre le commencement de la sagesse, *Initium sapientiæ timor Domini.* [Ps. cx. 10.]. Erreur, mes Frères, (et cette erreur est foudroyée par l'Eglise), que celle qui, ne présentant le portrait d'une vertu sublime que pour intimider et décourager la fragilité humaine, ose envisager comme venant toujours et nécessairement d'un amour criminel du Monde ou de soi-même tout ce qui n'est pas sanctifié par l'amour divin. Heureux, sans doute, heureux celui dont cet amour règle toute la conduite, et anime toutes

les œuvres! Mais malheur à celui qui, érigeant une erreur en principe, et sous le spécieux prétexte d'exalter la Charité, affecte de ne reconnoître que cette vertu pour anéantir toutes les autres; qui fait regarder comme un sujet de condamnation aux supplices dont Dieu punit, tout ce qui n'est point un titre à la gloire dont Dieu couronne; qui dévoue à la sévérité de sa justice les mêmes œuvres que, selon la pensée de S. Augustin, Dieu récompense par des biens temporels; qui, pour l'honneur mal entendu de la reine des vertus chrétiennes, ose flétrir injustement toutes les vertus morales; et qui, ne mettant aucun intervalle entre le péché et la plus parfaite des vertus, compte, parmi les péchés de l'homme, les sentimens honnêtes, louables et vertueux de l'humanité!

Est-ce donc pour le peindre tel qu'il est ce Dieu si bon, si généreux, si aimable? Est-ce pour engager plus efficacement à l'aimer, qu'on nous le représente ayant en main la foudre pour frapper celui qui, en lui offrant les œuvres de la fidèle obéissance à la loi, n'y joint pas toujours toute la perfection du motif de son amour?

Mais, autant qu'il est du devoir de mon ministère d'éclaircir sur ce point la vérité, autant le zèle doit-il s'empresser à vous ouvrir la source féconde du mérite et du plus grand mérite de vos œuvres? Vous demandez quelquefois, Ames justes, ce que vous pourriez faire pour Dieu. Vous vous plaignez de ne point connoître assez les moyens de plaire à Dieu. Vous gémissez de la disproportion qui se trouve entre vos actions, et les récompenses de

Dieu. A ces saintes inquiétudes de l'amour de Dieu, j'oppose cet amour même. Où est votre trésor, là est votre cœur, disoit J.-C., [*Math.* VI. 21.]. Or, je serai avoué de lui, en vous ajoutant, de sa part : Où est votre cœur, là est aussi votre trésor, si votre cœur est en Dieu. Ah ! vos richesses sont dans son amour. Aimez Dieu, et agissez par le motif de cet amour. Dieu connoît le prix de ce que vous lui offrez, dit Salvien, par le prix de l'effusion qui fait l'offrande. La plus petite est grande à ses yeux par la grandeur de l'amour qui la lui consacre. Il ennoblit la plus simple, il enrichit la plus légère, il donne de la valeur à la plus indifférente, il perfectionne aux yeux de Dieu tout ce qu'il lui présente; et, par un autre effet, il vous aide à tout lui offrir. Secours puis-

sant pour servir Dieu, voilà le second avantage de son amour.

Appliquez-vous à aimer Dieu, dit S. Augustin. C'est un précepte bien court qu'on vous impose; comme si, à ce précepte seul, ils pouvoient se réduire tous. *Breve præceptum tibi præcipitur.* Sur quoi je demande comment il peut trouver si peu d'étendue dans un commandement qui de tous est évidemment le plus étendu; puisque nécessairement il renferme la volonté de les remplir tous. Il est vrai, Chrétiens; mais remarquez-le, cette volonté universelle que l'amour de Dieu exige, en même temps il l'enflamme: Il facilite ainsi l'accomplissement des devoirs, en même temps qu'il les prescrit. Avec les obligations, il étend les forces, et telle est la véritable interprétation du saint Docteur,

quand après avoir dit : Aimez Dieu, il ajoute : Faites ensuite ce que vous voudrez, *Breve præceptum,... Dilige; et fac quod vis.* A Dieu ne plaise par conséquent qu'elle puisse jamais favoriser l'illusion fanatique, dont les maximes, jetées et étouffées dans le dernier siécle, eussent fait servir de voile, à l'infraction de la loi de Dieu, le chimérique degré de perfection dans son amour; comme si, sous prétexte d'abandonner à Dieu son cœur, on pouvoit impunément se livrer soi-même à tous les excès!

Quel est donc le vrai sens dans lequel nous osons vous dire, après S. Augustin : Aimez Dieu, et faites ce que vous voudrez? Le voici, mes chers Auditeurs; c'est que la ferveur de cet amour sera l'appui de votre fidélité; c'est que vous agirez plus généreusement, si vous

aimez Dieu plus ardemment; c'est que cet amour qui amasse les mérites, diminue en même temps la peine de les recueillir; c'est, en un mot, que pour Dieu on fait beaucoup, quand on l'aime beaucoup. Et n'est-ce pas là l'explication de ces prodiges de vertus que, dans les Saints, nous avons peine à comprendre? Mystère d'une sainteté sublime dans eux, dont leur amour pour Dieu nous donne l'intelligence. Voyez les Pénitens dans les déserts, les Apôtres dans les fatigues, les Martyrs dans les tourmens. D'où leur vient tant de générosité, tant de constance, et même tant de joie? Ils aiment Dieu avec ardeur; c'est la force de la Charité qui soutient les rigueurs de la pénitence. C'est la flamme de la Charité qui nourrit celle du zèle; c'est le triomphe de la Cha-

rité qui fait éclater le triomphe de la Foi. L'amour divin : telle est le secret ressort de ces opérations dont l'héroïsme nous frappe. Il est l'aliment du courage que la grâce inspire; il est le moyen abrégé des victoires qu'elle remporte; il est l'ame de cette intrépidité qui affronte les périls, de cette patience qui supporte les douleurs, de cette supériorité qui commande aux passions, de cette fermeté qui brave les supplices de cette grandeur qui dompte la mort.

Que faudroit-il donc, mes Frères, que faudroit-il pour vous animer à remplir vos devoirs, et pour vous perfectionner dans leur accomplissement? Rien autre chose qu'exciter pour Dieu votre amour. Que je vous suppose, en effet, pouvant répondre à Dieu, comme S. Pierre

à Jésus-Christ qui lui demandoit s'il l'aime, *Me amas?* Oui, Seigneur, j'en fais profession; je le dois, vous le méritez, vous êtes le Dieu de mon cœur; vous le savez, *Tu scis quia amo te.* [Jo. XXI. 17.]. Armés d'un tel secours, je ne craindrai plus de vous voir livrer les combats. Par le souvenir du Dieu que vous servez, j'encouragerai vos efforts; et votre amour pour lui décidera votre triomphe. Vous l'aimez, vous dirai-je, ce Dieu si parfait et si tendre: Eh bien! c'est de sa part, c'est en son nom que je sollicite à ce moment pour lui une preuve de votre amour. Ce sacrifice est grand; mais c'est à Dieu que vous le faites. Ce piége est attrayant; mais c'est Dieu qui vous ordonne de le fuir. Cette inclination est vive; mais c'est par préférence pour Dieu que

vous devez lui résister. Cet ennemi est cruel; mais c'est pour Dieu qu'il faut lui pardonner. Cet homme est perfide; mais c'est en Dieu qu'il faut l'aimer. Cette disgrâce est accablante; mais c'est par soumission à la volonté de Dieu qu'il faut la supporter. Ah! la nature souffre; comme malgré vous, elle murmure. Mais bientôt les cris sont étouffés par la voix plus forte du saint amour. La circonstance le réveille; il vole à votre défense, il échauffe votre courage, il redouble vos forces, il fait briller la magnanimité de votre ame; Dieu applaudit, vous êtes glorieusement vainqueur. O efficacité du divin amour!

Pourquoi, au contraire, demanderai-je à plusieurs, pourquoi faites-vous si peu pour lui? Hélas!

parce que vous l'aimez peu. Pourquoi n'éprouvez-vous, dans ce que vous faites, je ne dis pas un défaut d'attraits, qui ne dépend pas de vous, mais une foiblesse de volonté, qui réside habituellement dans vous? Pourquoi ces différences, ces alternatives, je ne dis pas dans une sensibilité qui n'est pas libre, mais dans une indolence réfléchie, qui remplace une ferveur passagère? Pourquoi vous voit-on ramper aujourd'hui dans une route où l'on vous avoit vu voler autrefois? Parce que vous avez laissé refroidir votre amour. Imputez donc à vos langueurs, ce que vous attribuez à la rigueur de vos obligations. Vos devoirs n'ont pas changé de nature; c'est votre cœur qui a changé de sentimens. Si vous ne servez plus Dieu fidèlement; c'est

que vous ne l'aimez plus que foiblement, *Charitatem tuam primam reliquisti.* Avouez encore, triste remarque dont la vérité n'est que trop sensible, avouez qu'il n'est pas jusqu'à la connoissance de Dieu qui ne semble s'obscurcir en vous, en même temps que s'affoiblit son amour. Car, c'est cet amour qui, selon la judicieuse réflexion de S. Jean Chrysostôme, perfectionne lui-même la connoissance qu'il suppose. Si la connoissance de Dieu en produit l'amour; à son tour, l'amour de Dieu en développe la connoissance. Quand on connoît Dieu, on s'occupe plus volontiers de lui; et, plus on s'occupe de Dieu, plus on sent combien il est aimable. Du feu qui échauffe le cœur, se répand dans l'esprit une lumière qui l'éclaire. Ce sont deux

dispositions qui mutuellement s'entretiennent et s'appuyent. Vous le savez, c'est l'amour de Dieu qui fait les Saints; et c'est, vous le voyez, dans les Saints que nous trouvons les plus sublimes idées de Dieu. Et, par un effet tout opposé dans le Monde, Dieu est moins aimé, parce qu'il est moins connu; et il est aussi moins connu, parce qu'il est moins aimé.

A qui donc me ferai-je entendre, si, parlant du troisième avantage de l'amour de Dieu, j'entreprenois d'exposer les solides consolations qu'il procure? Et m'appartient-il à moi-même d'entrer ici dans le détail de ses sublimes effets; de peindre les douceurs de cette union qui transporte un cœur jusques dans le sein de Dieu; la profondeur de cette admiration qui le pénètre;

la vivacité de ces délicieux sentimens qui l'absorbent? Ah! dans le sentiment seul de cet amour, quelle onction divine, pour adoucir les disgrâces, pour modérer les douleurs, pour tempérer les regrets, pour soulager les peines, pour produire, jusqu'au milieu des plus vives tribulations, le calme et la paix! Bonheur ineffable, presqu'aussi inconcevable que Dieu qui en est la source! Bonheur qu'il n'est pas donné d'exprimer à ceux-mêmes qui l'éprouvent! La sublimité d'une Thérèse ne sauroit pas l'atteindre; la pénétration d'un Saint Augustin semble se perdre dans cette idée; la tendresse d'un Saint Bernard ne suffit pas à la rendre; l'énergie d'un S. Paul s'épuise à en tracer la grandeur. Il ne nous reste qu'à vous dire avec David:

C'est à l'expérience à vous instruire : Goûtez, et voyez par vous-mêmes combien le Seigneur est aimable, combien il est doux de l'aimer, *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus.* [Ps. XXXIII. 9.].

Ne nous arrêtons donc point ici à des dons extraordinaires, quoique connus et communiqués encore de nos jours. Ne tenons pas un langage que le Monde ne sauroit comprendre, et qu'il auroit peut-être la malignité de nous reprocher. Consultons les idées naturelles des hommes; je vais y trouver l'idée des consolations que l'amour de Dieu leur présente.

Ici, mes chers Auditeurs, je me rappelle ce que disoit autrefois S. Augustin à Dieu, lorsque vivement frappé des perfections divines que tout lui annonçoit, mais qu'il

ne pouvoit pas se développer d'une manière assez fixe et assez sensible, il s'écrioit: Qu'aimé-je, ô mon Dieu, en vous aimant? Il cherchoit, dans les divers objets, ce Dieu qu'on ne peut trouver pleinement que dans lui-même, et qui ne réside lui-même nulle part plus sensiblement que dans notre cœur, *Quid amo cum te amo?* J'ai interrogé la Terre, ajoutoit-il, et elle m'a répondu: Ce n'est point à moi que vos sentimens se dirigent, *Interrogavi Terram et dixit: non sum.* J'ai fait cette même demande à tout ce qu'elle renferme; j'en ai reçu la même réponse. De nouveau, j'ai adressé la même question à tout ce qui respire, et voici l'aveu général de tout ce qui est dans l'Univers : Non, nous ne sommes pas votre Dieu; cherchez-le au dessus de nous, *Responde-*

runt: Non sumus Deus tuus, quære super nos.

Faites-vous la à vous-mêmes, cette interrogation, mes chers Auditeurs; mais, dans un sens tout opposé, qu'aimez-vous, quand vous n'aimez pas Dieu? Demandez-le à la Terre, à ce qu'elle vous présente, à ce qui vous séduit, à ce qui vous flatte. Demandez-le à tout ce qu'il y a de plus capable d'exciter vos sentimens, de les capter, de les asservir. Demandez-le aux objets même les plus légitimes d'une amitié naturelle, d'une inclination épurée, d'une juste tendresse, d'un raisonnable attachement, *Quid amo*? Tous vous répondent: Nous pouvons vous amuser pendant quelque temps, vous occuper pendant quelques momens, vous attirer, vous plaire, vous charmer par une illusion

propre à tout ce qui est sensiblement présent; mais, comme tout est passager, nous le sommes. Vos sentimens le sont eux-mêmes. Encore quelques années; et, si vous êtes encore; ce que vous aimez aujourd'hui, ne vous touchera plus, vous n'y penserez plus; viendra sûrement le jour où vous ne le posséderez plus. Par ce qui vous a échappé, jugez de ce qui vous reste. Connoissez l'instabilité de ce que vous avez encore, par la perte de ce que vous n'avez plus. Pourrions-nous être l'objet qu'essentiellement votre cœur recherche; puisque nous ne pouvons jamais pleinement en tranquilliser les désirs? Pour le trouver, élevez-vous donc au dessus de nous, *Non sumus Deus tuus, quœre super nos.*

De bonne foi, mes chers Au-

diteurs, n'est-ce pas là ce que vous disent sans cesse, par la voix même de vos affections, cette variété qui les partage, cette inquiétude qui les trouble, cette inconstance qui les détruit, ce dégoût qui leur succède, ce vide dans lequel elles vous laissent. Ah! elles sont ainsi partagées, parce qu'aucun objet créé ne peut les réunir; inquiètes, parce qu'aucun ne peut les rassurer; changeantes, parce qu'aucun ne peut les fixer; suivies du dégoût, parce qu'aucun ne peut les satisfaire. Et du néant de ces objets, que peut-il naître, si ce n'est le vide affreux, dans lequel vous vous trouvez? De là, ces plaintes réitérées, ces regrets amers, ces soupirs, qui accusent si éloquemment l'imperfection, le peu de durée, la fragile caducité de tout ce que vous offre le Monde.

Séparations affligeantes, absences prolongées, privations rigoureuses, cruelle perspective dans le souvenir effrayant d'une commune mortalité, voilà, voilà ce qui suit toujours et nécessairement les amitiés dans le Monde. Tout varie, tout se passe, tout se perd, tout périt. Ainsi, dans la stérile spéculation de votre triste morale, nous avouez-vous souvent que la nature des biens du Monde vous en inspire elle-même le détachement, *Non sumus Deus tuus, quære super nos.*

Heureux contraste pour les amis de Dieu! Qu'aiment-ils, ô mon Dieu, en vous aimant? *Quid amo?* Ils aiment un objet infini, dont ils ne peuvent se lasser; un objet toujours présent, dont ils ne peuvent être éloignés; un objet éternel, que rien ne peut leur

enlever; un objet bienfaisant qui ne sauroit les dédaigner; un objet toujours sensible à leur amour, et auquel ils peuvent sans cesse le témoigner; un objet attentif à tous les sentimens, et qui se plaît à les apprécier. Cet amour peut remplir le vide des solitudes; on y converse avec Dieu. Il peut rendre supportable l'obscurité des cachots; ils ne sont pas inaccessibles à la lumière de Dieu. Il peut suppléer aux douceurs de sa propre patrie; partout on retrouve Dieu. Il peut compenser abondamment toutes les pertes; c'est n'avoir rien perdu, que de posséder Dieu. Non, non, celui qui aime véritablement et ardemment Dieu, ne dira point comme ce Prince infortuné, aux approches de la mort: Est-ce ainsi que la cruauté de ses coups va me séparer du Monde? [1. *Reg.* xv. 32.].

Il dira plutôt, avec S. Paul : Qui me délivrera de ce corps mortel, qui me tient séparé de Dieu ? [*Rom.* VII. 24.]. La Mort est le grand malheur de ceux qui aiment le Monde, parce qu'ils le quittent ; elle est le vrai bonheur de ceux qui s'attachent à Dieu, parce qu'ils s'y réunissent. La Mort ravit aux sentimens d'un amour terrestre tous les objets qui les excitent ; elle donne à l'amour divin des forces nouvelles, en lui présentant l'objet après lequel il soupire. Heureux, heureux le Chrétien, qui, terminant sa vie dans les saintes dispositions de cet amour, dont alors surtout il renouvelle à son Dieu les tendres sentimens, lui offre ainsi les derniers hommages, remplit les derniers devoirs d'un cœur qui appartient à ce premier Maître, et se prépare à être trans-

porté dans le sein de Dieu, par les mains de la Charité!

J'ai dit un cœur qui appartient à Dieu. Et le vôtre, mes chers Auditeurs, n'est-il pas sorti de ses mains? Dieu n'en est-il pas le créateur, le centre et le terme? Ah! de grâce, écoutez quelques momens votre cœur lui-même; il est noble, et Dieu l'invite par sa grandeur. Il est sensible, et Dieu l'attire par ses perfections. Il est tendre, et Dieu l'émeut par sa bonté. Il est reconnoissant, et Dieu lui parle par ses bienfaits. Il est vaste, et Dieu lui offre ses propres biens. Il est insatiable, et Dieu veut lui-même être son partage. Et c'est son amour qui réclame le vôtre. Cœurs indifférens, il vous prévient; cœurs égarés, il vous recherche; cœurs

ingrats, il vous presse; cœurs obstinés, il vous poursuit; cœurs pénitens, il vous reçoit; cœurs convertis, il vous pardonne.

Et pourquoi donc, grand Dieu! tant d'invitations à vous aimer seroient-elles nécessaires? A qui les adresserai-je de votre part? C'est à des hommes, c'est à des Chrétiens. C'est à des hommes, ils sont vos créatures; c'est à des Chrétiens, ils sont votre peuple; c'est à des hommes, ils sont votre image; c'est à des Chrétiens, ils sont votre conquête; c'est à des hommes, la lumière de leur raison vous montre à leur intelligence; c'est à des Chrétiens, la brillante vérité de votre parole vous manifeste à leur esprit; c'est à des hommes, ils sont créés pour vous aimer; c'est à des Chrétiens, ils connoissent les richesses de votre amour;

c'est à des hommes, toute la nature leur parle éloquemment de vos grandeurs; c'est à des Chrétiens, toute la Religion leur retrace énergiquement vos miséricordes; c'est à des hommes, vous êtes leur fin; c'est à des Chrétiens, vous serez leur bonheur.

Hommes chrétiens, retrouverons-nous donc parmi vous un spectacle plus étonnant encore que celui qui frappa S. Paul au milieu de l'infidèle Athènes, lorsqu'il y trouva un autel sur lequel on lisoit ces mots : Au Dieu inconnu, *Ignoto Deo.* [Act. XVII. 13.]. Vous le connoissez ce Dieu, mais sans l'aimer; et, si nous ne consultions que votre ingratitude, n'écririons-nous point sur nos temples : Au Dieu indifférent, au Dieu oublié? Que n'ai-je donc, en ce moment, la

force persuasive du grand Apôtre qui annonce ce Dieu inconnu à l'Aréopage, pour vous engager à aimer ce Dieu dont la connoissance ne produit pas dans vous son amour! Eh! combien de voix, si la mienne est trop foible, viennent à son appui! Ecoutez celle de la grâce, elle vous sollicite; celle du devoir, elle vous commande; celle de l'équité, elle vous confond; celle de votre intérêt propre, elle vous anime; celle de toutes les créatures, de toutes parts elle retentit; celle de Dieu lui-même, elle se fait entendre à ce moment au fond de vos cœurs.

Oui, tout vous exhorte à l'aimer, et cette exhortation s'adresse à tous. Aimez Dieu, Grands de la Terre; votre élévation est son ou-

vrage. Aimez-le, Peuples; il est votre premier Roi. Aimez-le, Riches, il est votre Bienfaiteur. Aimez-le, Pauvres; il est votre Ressource. Aimez-le dans la prospérité, il est votre Soutien. Aimez-le dans les disgrâces, il est votre Consolation. Aimez-le, Justes, il est votre Trésor. Aimez-le, Pécheurs, il est votre Asile. Aimez-le, tendres Enfans; c'est le Père que vous avez dans les Cieux. Aimez-le dans tout le cours de la vie, il est le Protecteur qui veille sur vos jours. Aimez-le, Vieillards; vous allez être reçus dans son sein.

C'est bien tard, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, je vous le dis, ô mon Dieu! au nom de ceux qui m'entendent, et ils vous le disent eux-mêmes avec moi, c'est bien tard que je commence à vous

aimer. Mais ce délai, qui a fait mon crime, en devient aujourd'hui la peine. Je n'ai à vous offrir pour excuse que des larmes. Puissent-elles au moins attendrir mon cœur comme elles sont capables d'attendrir le vôtre! Puissé-je, dès ce moment, vous aimer comme vous êtes disposé vous-même à me rendre votre amour! Eh! quel en est donc l'excès! Si longtemps j'ai vécu sans y répondre, et le mien vous trouve sensible au premier instant! Ah! vous aimez en Dieu, et cette générosité seule m'annonce qui vous êtes. Tout autre que vous dédaigneroit mon cœur, et ses sentimens vous sont toujours chers. Recevez-le donc, ô mon Dieu, ce cœur. Il est à vous à plus d'un titre. Mais c'est à ce moment l'amour qui vous l'offre. Vous en

êtes tout-à-la-fois et l'objet et le motif. Que nous vivions, que nous mourrions dans votre amour, et que nous vous aimions éternellement. Je vous le souhaite, etc.

SERMON

POUR LE LUNDI

DE LA QUATRIÈME SEMAINE

DE CARÊME.

RESPECT HUMAIN.

Recordati sunt Discipuli, quia scriptum est: Zelus domûs tuæ commedit me.

Les Disciples se ressouvinrent qu'il est écrit : Le zèle de la maison de Dieu m'a dévoré. *Evang. de ce jour. S. Jean.* Ch. III.

Où sont-ils aujourd'hui les Disciples que consume le zèle de la maison de Dieu? Parce que le grand nombre s'éloigne opiniâtre-

ment de la pratique du bien; ceux-mêmes qui se vantent dans leurs cœurs d'appartenir encore à la Religion de J.-C., semblent en rougir au dehors. Le respect humain est la barrière qui les arrête. Respect humain, foiblesse que l'on avoue, foiblesse qu'on travaille peu à surmonter, foiblesse qui devient toujours plus générale, qui s'étend avec la dépravation des hommes; à mesure qu'il en est moins de vertueux, on ose aussi moins le paroître; et la crainte du Monde est un des premiers ressorts qu'il fait agir pour grossir le nombre de ses partisans.

Comme ces Divinités malfaisantes qu'adoroient des hommes aveugles, uniquement pour n'en pas ressentir les coups; le Monde se fait suivre, parce qu'il se fait redouter. Ceux qu'il ne peut pas gagner, il les

épouvante : il subjugue par la terreur ceux qui d'ailleurs le connoissent trop pour l'aimer

Je ne la déracinerai pas des cœurs pusillanimes, cette crainte funeste. C'est un ouvrage réservé, ô mon Dieu, à votre grâce; et, pour son triomphe, nous vous conjurons de l'opérer. J'examinerai la foiblesse des fondemens sur lesquels le respect humain s'appuye, et la grandeur des dangers qui le suivent. J'exposerai les motifs de le combattre, et les malheurs de ceux qui ne veulent pas lui résister. En deux mots, qui renferment tout le partage de ce Discours : Dans ce qui concerne le salut, vous ne devez point avoir d'égard aux jugemens du Monde; première Partie. Si vous avez égards aux jugemens du Monde, vous avez tout à

craindre pour le salut; seconde Partie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Pourquoi, Chrétiens auditeurs, ne devez-vous point avoir d'égard aux jugemens du Monde dans ce qui concerne le salut? Pour trois raisons que je tire et du Monde, et de vous-mêmes, et de la Religion. Du Monde, dont les jugemens, en cette matière, ne sont point à craindre; de vous-mêmes en qui cette crainte devient une contradiction et une inconséquence; de la Religion qui vous prémunit solidement contre ces frayeurs. D'où je conclus, avec le Prophête, qu'on s'y livre sans avoir rien à redouter, *Illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor.* [Psalm. XIII. 5.].

Ne perdons point ici le temps à de stériles discussions; n'examinons point si votre conduite est aussi exactement observée que vous le pensez. Ne cherchons point à réduire à sa juste valeur le petit nombre de censeurs que votre imagination grossit. N'y en eût-il qu'un seul, je le sais, voilà le Monde pour vous. Eh bien! je suppose avec vous que le Monde parlera de votre exactitude à vos devoirs; je suppose, si vous voulez, qu'il trouvera, dans la réserve de votre piété, de l'ennui; dans votre docilité à suivre l'Evangile, une gêne importune; dans votre fidélité, du scrupule; dans votre louable attachement à de saints usages, de la petitesse. Portons la supposition plus loin encore : Votre vertu, il dira que c'est l'hypocrisie

qui la forme, ou la nécessité qui l'occasionne; vos pieuses démarches, il en fera le sujet d'une amère critique ou d'une maligne plaisanterie; vous-mêmes, il vous qualifiera de quelqu'un de ces noms que le libertinage employe à décréditer ceux qu'il n'a pas pu séduire. Vous le voyez, ce n'est pas en vous déguisant la malignité de l'ennemi, que je vous invite à le combattre. Mais quel ennemi, mon cher Auditeur? Ah! malheur à vous si vous en méritez les applaudissemens; c'est l'oracle de Jésus-Christ, *Væ, cum benedixerint vobis homines.* [Luc. VI. 26.].

Vous voulez agir pour votre salut ou pour votre perfection. Vous voulez accomplir fidèlement les préceptes, ou suivre généreusement les conseils. La crainte du

Monde qui souvent respecte peu les premiers, et qui connoît à peine les seconds; voilà ce qui vous arrête. Mais, dites-moi, n'êtes-vous pas assuré que ce que Dieu exige ou ce qu'il conseille renferme le véritable bien? Si c'est là le véritable bien; quel jugement peuvent donc porter les hommes, qui ne soit faux, dès qu'il est opposé à celui du Seigneur? L'esprit de vérité, disoit le Sauveur à ses Apôtres, le Monde ne peut pas le recevoir, parce qu'il ne le voit pas, et qu'il ne le connoît pas, *Spiritum veritatis quem Mundus non potest recipere, quia non videt eum, nec scit eum.* [Jo. xiv. 17.]. Vous redoutez donc des jugemens que vous savez n'être fondés que sur l'erreur. Car il faut nécessairement qu'il y en ait, ou de la part de Dieu dans les obligations qu'il

vous prescrit, et dans les invitations qu'il vous fait; ou de la part des hommes qui censurent dans vous l'accomplissement des unes, ou qui vous blâment de vous rendre aux autres. Vous n'oseriez dire que dans la voix de Dieu il y ait de l'erreur; ce seroit un blasphême. Pourquoi donc tant d'égards pour des hommes qui s'abusent? Quelle folie!

Le Monde est dans l'erreur, il est vrai: Mais cette erreur, direz-vous, est si répandue parmi ceux avec lesquels on vit, qu'il est difficile de se roidir contre les impressions. Nous sentons que le Monde nous égare; mais il en coûte de ne pas nous égarer avec lui. Les jugemens sont faux; mais nous les craignons.

Ah! de la part de qui les redoutez-vous? Connoissez au moins

ces juges qui vous effrayent par leurs méprisables arrêts. La soumission légitime de votre esprit à la Foi, qui la condamnera? De foibles échos de l'impiété qui, pour preuve de leur génie, ne savent produire que celle de leur irréligion. Cette modestie exacte qui rejette jusqu'aux apparences de la passion, qui la censurera? Des cœurs déréglés qui n'écoutent que la leur, pour en faire la règle de leur conduite. Cette exactitude aux exercices de la Religion, qui la blâmera? Des hommes qui en abandonnent les devoirs. Et certes, disoit S. Augustin, en parlant des mépris que J.-C. avoit reçus de la part du Monde: Comment voudriez-vous que des hommes, enivrés du faux amour des honneurs, des richesses et de la vie, n'eussent pas dédaigné celui qui ve-

noit les réformer par ses humiliations, par sa pauvreté et par sa mort? Quiconque imite ses exemples, ajoute ce saint Docteur, éprouve les mêmes traitemens; il est méprisé dans Jésus-Christ comme un membre de J.-C. même, *Contemnitur in Christo quasi membrum Christi.* Voilà donc que vous avez pour ennemis les ennemis mêmes de Dieu. C'est à lui-même qu'ils s'en prennent, lorsqu'ils cherchent à vous détourner de son service. Dans ses Disciples, c'est le Maître qu'ils attaquent. N'êtes-vous pas justifié par le caractère même de ceux qui vous jugent? Ils vous condamnent; et c'est votre gloire : *Contemnitur in Christo membrum Christi.*

Aussi vous vous alarmeriez peu des jugemens et des railleries d'un Impie déclaré et connu pour tel.

Mais combien de gens vertueux, en apparence, vous feront une espèce de guerre sur la régularité de votre conduite! Que de propos n'aurez-vous point à soutenir? On s'amusera de l'embarras qu'ils vous causent; on rappellera devant vous la prétendue sainteté de vos exemples; on en célébrera l'édification; on affectera de vous citer en modèle; et tout cela, sur un ton de plaisanterie moins facile quelquefois à supporter, qu'une critique ouverte. Telle est l'industrie du Monde; il veut faire contribuer à son amusement jusqu'à votre piété qui vous éloigne de lui.

Or, c'est ici, mon cher Auditeur, que vous combattez de vains fantômes dans ces jugemens imaginaires dont vous êtes effrayé. Non, elles ne vous condamneront pas, ces personnes que vous sup-

posez vertueuses; parce que la vertu ne sauroit être opposée à elle-même. De leur part, vous n'avez à attendre que des approbations capables de vous dédommager de ces murmures frivoles qui vous intimident. La même raison qui arme le libertin contre vous, met l'homme sage dans vos intérêts; il cesse de l'être, s'il les abandonne. Je dis plus, et j'ose répondre que vous conserverez, sur l'esprit des plus déréglés, un droit à cette estime secrète qu'ils ne peuvent vous refuser.

Vous vous imaginez qu'on vous blâme; mais intérieurement on vous applaudit; votre vertu se venge de ses censeurs par des impressions dont ils ne peuvent pas se défendre. Qu'ils nous disent, ces jeunes voluptueux, livrés à toutes les passions de leur cœur,

s'ils peuvent ne pas respecter ceux qui, comme eux dans l'ardeur de l'âge, se distinguent d'eux par la modération de la sagesse. Qu'elles nous disent, ces Femmes du Monde que la vanité occupe, que le luxe ruine, que souvent la malignité de la satyre afflige, si elles peuvent ne pas estimer celles qui, plus occupées du soin de leur maison, de leur famille, plus éloignées des dangers, plus édifiantes dans leur conduite, sont plus sûres de leur réputation aux yeux du Monde, en même temps qu'elles sont plus chrétiennes aux yeux de Dieu. En faveur de celles-ci se vérifie chaque jour cet oracle de l'Esprit saint : Ce qu'on appelle dans le Monde avantage de lui plaire est un mérite aussi frivole que passager, *Fallax gratia vana*

est pulchritudo. [Prov. XXXI. 30.]. C'est à la crainte de Dieu, c'est à la piété que sont réservés les solides éloges. Oui, la véritable vertu fixe les yeux du Monde, mais elle s'en attire les respects, *Mulier timens Dominum ipsa laudabitur.* [Ibid.]. Dieu, dit S. Chrysostôme, a gravé dans le cœur des hommes une règle d'équité qu'il ne dépend pas d'eux de détruire; d'où il arrive, dit ce Père, que comme les méchans se condamnent eux-mêmes, comme ils ne peuvent supporter qu'on leur reproche ce qu'ils sont, comme ils tiennent ce reproche pour injure, *Eos pudet id esse quod sunt;* ils condamnent aussi en secret, ils méprisent même ceux qui, par le déréglement de leurs mœurs, se rapprochent d'eux, *Nescitis ipsos*

quoque malos irridere eos quorum sunt iidem mores, et eos damnare.

Savez-vous donc à qui sont redoutables les jugemens du Monde? A ceux qui vivent conformément aux maximes du Monde. C'est à ceux qui ont à se défendre contre des soupçons d'intrigue, des éclats de scandale, des bruits fâcheux; c'est à ceux dont on aperçoit les passions, dont on examine les fausses démarches, dont on peut attaquer et les mœurs et la conduite; sujet trop ordinaire de tant de discours qui se tiennent dans le Monde, sur le compte des Mondains. Le Monde déchire le premier ceux qu'il a pervertis; il juge impitoyablement ceux qu'il a rendus coupables; il punit sévèrement les crimes qu'il occasionne. Livrez-vous à lui; et, bientôt, ne

pouvant plus vous railler sur vos vertus, il attaquera vos vices. Et voilà l'opprobre réel qui remplit quelquefois d'amertume le cœur des Mondains, qui leur arrache des larmes d'un repentir dont le Monde n'est pas touché, et dont la crainte est bien autrement fondée que vos inquiétudes sur ses critiques de la vertu, lorsqu'elle nous met à l'abri de ses fureurs. Apercevons-les ici, mon cher Auditeur. Que peut penser le Monde, et que peut-il dire, s'il respecte la vérité? Que vous évitez de déplaire à Dieu; que vous refusez de violer ses préceptes; que vous vivez selon les principes de la Religion; que vous préférez Dieu à tout : c'est à quoi nous réduirons toujours ces fades railleries, qui déshonorent ceux qui les répètent. Qu'ils taxent, tant qu'ils voudront, votre

conduite chrétienne de foiblesse; la véritable foiblesse seroit, si, par égard pour des jugemens faux, des jugemens méprisables, des jugemens imaginaires, vous l'abandonniez. En effet, mon cher Auditeur, vous ne sauriez avoir égard aux jugemens des hommes, sans tomber en contradiction avec vous-même. Je vais le mettre visiblement sous vos yeux.

Je m'adresse à vous, Chrétiens, qui êtes actuellement rassemblés dans ce temple. Ne soyez pas surpris de la demande que je vais vous faire: Quelle est votre Religion? Le nom de Jésus-Christ que vous entendez prononcer avec respect, et que vous prononcez ainsi vous-mêmes, annonce mutuellement à tous que vous êtes ses Disciples. Je fais un pas de plus: La morale

sainte, pensez-vous qu'il soit nécessaire de la suivre? Anathême, me répondez-vous d'une commune voix, à qui refuse de s'y soumettre. Allons plus loin encore; cette morale divine, la connoissez-vous? Nul d'entre vous qui ne m'en fasse le détail. Instruits des préceptes de l'Evangile, vous savez que la pénitence est prescrite par le Christianisme; que la Charité en est le lien; que la soumission à l'Eglise en est la règle; que les sacremens en sont la force; que toutes les vertus en sont la suite. Vous voilà donc reconnus Chrétiens, confessant que vous l'êtes, et avouant la nécessité d'agir en cette qualité. Ici, sans doute, je ne vous prête pas des sentimens; ce sont les vôtres. Qu'il se lève celui qui d'entre vous refuse de les

adopter, vous ne le reconnoîtrez plus pour membre de la Société chrétienne.

D'où vient donc, tout-à-coup, cet étrange changement? Au sortir de ce temple, et répandus dans le Monde, vous ne voulez plus paroître ce que vous êtes. Cette morale de Jésus-Christ, vous rougissez de la mettre en pratique; cette loi de la pénitence, vous avez la foiblesse de la violer dans les jours où elle vous est prescrite, de peur qu'on ne vous reproche d'être exact à vous y soumettre; cette Charité, vertu si délicate, vous craignez de paroître trop la ménager; cette simplicité de Foi, vous appréhendez qu'elle ne vous humilie; ces sacremens, vous ne voudriez pas qu'on sût que vous les fréquentez; ces vertus chrétiennes, vous allez quelquefois jus-

qu'à désavouer qu'elles soient le principe des actions mêmes qui en sont l'indice. Avez-vous donc abjuré votre Foi, ou n'est-il que certains lieux destinés à la produire? Etes-vous Chrétiens dans le temple, Infidèles dans vos maisons? Pourquoi rougir des œuvres de la Foi, dès que vous ne rougissez pas de cette Foi même? Pourquoi ressembler à ceux dont l'Apôtre parle, qui confessent un Dieu par leurs paroles, et qui le nient par leurs actions? *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant.* [Tit. I. 16.].

Vous n'hésitez pas à répondre que vous êtes Chrétiens. On a donc droit d'attendre que vous ne craindrez pas de prouver que vous l'êtes. Ceux-mêmes que vous craignez peuvent vous dire et vous disent intérieurement : Changez donc ou de

nom, ou de mœurs. Ce qui doit les étonner, ce n'est pas que, devant eux, vous fassiez ce que la Religion vous enseigne, ou que vous vous absteniez de ce qu'elle vous défend; mais c'est que, par égard pour eux, vous violiez une Religion dont vous reconnoissez la vérité. Ils vous demandent, en observant votre conduite, ce que je vous ai demandé moi-même, sur votre créance. Et ce qui les surprend, ce qui vous avilit à leurs yeux, c'est de trouver entre l'une et l'autre si peu de rapport, *Confitentur se nosse Deum*, etc.

Pourquoi n'offrez-vous pas votre encens à Bel (fameuse idole des Babyloniens), demanda Evilmerodach à Daniel, *Quare non adoras Bel* [Dan. XIV. 3.]? C'est, lui répond avec fermeté le Prophête, c'est que je n'adore point les

Idoles qu'a fabriquées la main des hommes. C'est au Dieu vivant que je rends mes justes hommages, *Quia non colo idola manufacta, sed viventem Deum.* [Ib. 4.]. Il eût été beau après cela de voir Daniel entrer dans le temple de la Superstition, y prostituer ses vœux à la fausse Divinité, et devenir idolâtre par égard pour ceux dont il avoit hautement condamné l'idolâtrie.

Mais êtes-vous donc plus autorisé, mon cher Auditeur, après avoir reconnu la vanité des Idoles du Monde, après les avoir condamnées, en professant une Religion qui tend à les détruire; êtes-vous plus autorisé à les adorer par condescendance pour le Monde qui s'attend à vous les voir fouler aux pieds, et auquel vous dites, par votre titre même de Chrétien: Le

Monde n'est pas ma règle; c'est à la loi de Jésus-Christ, Dieu vivant, que je suis soumis, *Non colo idola manufacta, sed viventem Deum.* Ne vous y trompez pas, mes Frères, le Monde est lui-même frappé de cette inconséquence. Il la méprise, lors même qu'il vous y engage; il célèbre, à votre honte, le triomphe que vous lui cédez. Il vous caractérise d'une manière flétrissante, lorsqu'il dit que vous faites aisément comme les autres; que votre zèle contre la loi ne tient pas contre un bon mot; qu'il est facile de vous porter à l'enfreindre; que vous êtes tout ce qu'on veut que vous soyez; c'est-à-dire que par vous-même vous n'êtes rien, dès que vous n'osez pas paroître ce que vous êtes, *Confitentur se nosse Deum*, etc.

Eh! vous exigez vous-même, avec

raison, qu'on se conforme aux lois de son état. Ce seroit offrir à vos yeux un contraste humiliant, que d'en oublier la décence, pour s'accommoder aux manières du Monde. Il faut soutenir, dites-vous, par les déhors mêmes de la vertu, un genre de vie qui l'annonce; et vous dites vrai. Or, le soutenez-vous, cet état, vous tenez-vous dans les bornes de cet état, ne sortez-vous pas de votre état, vous, Chrétiens, qui oubliez les devoirs du Christianisme, dans la fausse idée de plaire à ceux qui n'ignorent pas que vous le professez? *Confitentur se nosse Deum*, etc.

Qu'elle paroisse donc en vous, cette constance chrétienne, qui vous rendroit invincible au Monde même, et qui briseroit à vos pieds ses traits. Ah! si vous lui donniez à connoître que vous avez

des principes sûrs, dont vous ne vous départez jamais; entreprendroit-il seulement de vous les faire abandonner? Non, non, il ne raille ordinairement, parmi les Chrétiens, que ceux qui le sont à demi. Soyez-le entièrement; vous le réduirez au silence. Témoins, ces hommes respectables, ces Chrétiens décidés, dont la piété soutenue n'est pas même exposée à ses attaques.

Ce n'en est point encore assez de démentir votre état par une inconséquence aussi humiliante, vous désavouez jusques à vos propres sentimens. Héritiers de cette liberté des enfans de Dieu, que Jésus-Christ, au témoignage de l'Apôtre [*Gal.* v. 13.], nous a donnée, vous n'osez pas en jouir. Vous pensez le vrai, et vous le déguisez. Vous connoissez le bien, et vous ne l'effectuez point: Vous

avez des lumières, sans en profiter; une conscience, sans en écouter la voix; un cœur, sans en suivre les mouvemens. Non, quand le Monde vous captive, on ne vous reconnoît plus : on ne sait plus ce que vous êtes; et vous-même, vous l'ignorez.

J'ai honte pour vous, disoit S. Augustin, parlant à un Sage du Paganisme, *Pudet me tui.* Quoi! vous reconnoissez qu'il n'est qu'un Dieu à adorer, et vous en reconnoissez mille fabuleux, *Naturalem Deum colere cupis, mille falsos cogeris.* Comprend-on mieux votre conduite, mon cher Auditeur? Il seroit naturel de s'adresser à vous, pour savoir si vous voulez vous sauver; mais il faut plutôt examiner si le Monde consentira à votre salut. L'affaire dépend de vous; mais c'est sur les idées du

Monde que vous la réglez. Elle est de la dernière nécessité pour vous; mais, si le Monde s'y oppose, vous n'oseriez y réussir. Quel état! Vous avez un Maître, et vous n'êtes soumis qu'à ceux que ce premier vous a donnés, et vous vous en formez dans chacun de ceux avec lesquels vous vivez, *Naturalem Deum colere cupis, mille falsos cogeris.*

Mais encore cette déférence n'est-elle pas souvent opposée à l'idée même que vous avez de ceux envers qui vous en usez? N'arrive-t-il pas que vous craignez les discours de ceux dont vous rougiriez de suivre l'exemple; que vous êtes ébranlé par les railleries de ceux dont vous dédaigneriez l'approbation; que vous redoutez, comme censeurs, ceux que vous n'oseriez avouer pour amis? Ou si ce sont

des amis, dont la présence nuise à vos devoirs, sont-ils dignes de l'être? Le sont-ils, en effet, quand, sur le point le plus important, ils vous gênent jusqu'à vous en arracher ce sacrifice? Dérèglement étrange! Les Payens ont reconnu l'amitié capable de supporter les défauts de ceux qu'on aime; et, dans le sein du Christianisme, vous regarderiez comme amis, ceux qui s'offensent de vos vertus! Mettez-vous donc d'accord avec vous-même. Ou ne craignez pas la satyre de ceux dont vous ne devez pas ambitionner le suffrage; ou n'estimez pas ceux qui satyrisent les gens de bien.

Vous sentez la bassesse de ces égards que vous avez pour le Monde, et vous voudriez que, comme aisément vous vous les reprochez, il vous fût facile d'y mettre fin.

Recourez, dans cette vue, à la Religion.

Que vous dit-elle? Que c'est de Jésus-Christ que vous avez reçu la loi. C'est l'étendard de sa croix, ajoute-t-elle très-éloquemment par la bouche de S. Augustin, que vous avez arboré. Qu'avez vous à craindre? *Quid times fronti tuœ, quam signo crucis armasti*? Il a vaincu le Monde, ce signe adorable. Armé comme vous l'êtes, de sa force divine, vous n'oseriez pas combattre? Ignorez-vous, qu'en qualité de Chrétien, vous participez en quelque sorte à la puissance de Jésus-Christ; qu'il vous a donné, sur le Monde, une partie de cette autorité qui le lui a soumis; que c'est à vous qu'il appartient de donner l'exemple? Répondez, continue-t-elle par la voix

de Saint Chrysostôme parlant au peuple d'Antioche, répondez non-seulement à ceux qui vous effrayent par leur discours, mais à ceux qui vous menacent de la perte de vos biens et de la vie même: Formé à l'école de Jésus-Christ, j'ai appris à ne craindre que celui qui a le pouvoir de perdre mon ame, et je ne connois d'autres maux que ceux qui auroient leur principe dans ma coupable volonté. Car, telle est, mon cher Auditeur, la sainte fierté que la Religion nous inspire. Comme elle eût moins paru l'ouvrage de Dieu, si elle n'eût point eu à combattre les contradictions du Monde; vous seriez aussi moins digne d'elle, si vous n'ajoutiez pas à ses triomphes; si vous ne montriez donc pas dans vous-même cette Foi qui s'est

montrée à l'Univers pour le confondre; si vous veniez à oublier que c'est par la force de la Croix que Dieu a déconcerté toute la sagesse humaine qui ne peut rien contre vous.

Elle vous défend, si j'ose m'exprimer ainsi, par elle-même, cette Religion divine dont le caractère est une noble supériorité à tous les obstacles. Ce caractère, elle l'a gravé sur vous. Car, c'est là une suite de ce sacrement dont l'effet propre est de vous confirmer dans la Foi, et de vous donner le courage de la défendre. Régénérés d'abord par le baptême, vous devîntes enfans de Dieu; et, par la Confirmation, vous reçûtes la force d'en conserver le titre. Après vous avoir donné la vie de la grâce, dit un saint Pontife, la

Religion vous a prémunis encore contre les dangers de la perdre, *In baptismo regeneramur ad vitam; post baptismum confirmamur ad pugnam.* Or, c'est alors qu'on a gravé sur vous le signe victorieux de la croix, et qu'on vous l'a gravé sur le front, remarque le saint Concile de Florence, afin que vous ne rougissiez jamais de confesser le nom de Jésus-Christ, *Ideò in fronte,..... ne Christi nomen confiteri erubescat.*

C'est ainsi donc que la Religion vous a d'abord muni des puissantes armes avec lesquelles il dépend de vous de triompher du Monde. Elle vous a appris que vous n'êtes pas seulement les Disciples de Jésus-Christ, mais que vous en êtes les soldats. Elle vous rappelle que c'est pour sa cause que vous devez

combattre. Il combat lui-même avec vous, par sa grâce, contre le Monde; qu'exigeriez-vous encore pour vous assurer la victoire? *Quid times fronti tuæ, quam signo crucis armasti?*

Pour enflammer votre courage, vous faudroit-il des exemples? Combien la Religion peut-elle vous en fournir! Elle pourroit vous montrer ces Confesseurs de Jésus-Christ, ces Héros chrétiens, vos prédécesseurs dans la Foi que vous avez héritée d'eux, ces Hommes illustres dont vous avez été et les successeurs et les enfans; elle pourroit vous les montrer bravant non pas seulement les discours du Monde, mais ses cruautés et ses tourmens. Vous les verriez déclarer hautement, en présence des ennemis du Christianisme, qu'ils le professent; ne se parer plus précieu-

sement d'aucun titre que celui de Chrétien; renfermer dans celui-là seul la gloire de tous les autres; consentir plutôt à perdre la vie qu'à le désavouer jamais. Mais elle vous offre un objet plus pressant encore: C'est par les exemples même de Jésus-Christ qu'elle vous instruit. Ah! si, dans la cause des hommes, il eût rougi de se montrer leur Sauveur; s'il eût rougi de paroître aux Pharisiens un faux Prophête, à la cour d'Hérode un insensé, à sa propre nation un séducteur; s'il eût rougi de la pauvreté de sa naissance, de l'obscurité de sa vie, des ignominies de sa mort! Quelle vue, Chrétiens timides, vient donc ici vous présenter la Religion? N'est-elle pas seule trop éloquente, pour que je veuille la développer?

Je ne m'étonne donc pas des

sentimens du grand Apôtre qui, peu content de ne pas rougir de l'Evangile, comme il l'écrivoit aux Romains, dit en écrivant aux Galates : A Dieu ne plaise que je me glorifie d'autre chose que de la croix de Jésus-Christ [*Gal.* VI.] !

Or, il ne dit pas, remarque Saint Chrysostôme : Je ne me glorifie pas, je ne me glorifierai jamais d'aucun autre objet, mais il dit : Dieu me préserve de placer ailleurs ma gloire ! Comme si c'étoit là une faute énorme dont la seule idée a de quoi l'étonner. Et pourquoi, se demande alors S. Chrysostôme, me glorifierai-je ainsi de J.-C. ? C'est répond-il, c'est qu'il a pris pour moi l'état humiliant d'esclave ; c'est qu'il a souffert pour moi tous les opprobres ; c'est qu'étant mon Maître et mon Dieu, il n'a pas

refusé de consommer mon salut sur la croix. Oseriez-vous donc, poursuit-il avec énergie, oseriez-vous vous faire une honte de suivre publiquement la doctrine d'un Dieu qui n'a pas eu honte d'être crucifié pour vous, *Non puduit tuâ causâ crucifigi, et te pudet ejus inenarrabilem profiteri dispensationem !*

Armez-vous, mon cher Auditeur, contre les vaines attaques du Monde, du ferme bouclier de la Religion. Toujours supérieure au Monde, par la divinité de son Auteur, par la sainteté de ses maximes, par la force de ses secours, elle vous met en main de quoi le confondre. Qu'ils vous disent, ces hommes que vous redoutez, s'il est plus juste de suivre leurs idées, que de vous conformer aux ordres de Dieu. Qu'ils vous apprennent à quel

titre ils disputent à Dieu la soumission que vous lui devez. La loi, toujours la loi, voilà le titre solide de votre indépendance des jugemens du Monde. Autorité usurpée que celle qu'il veut prendre sur vous; vil esclave que celui de ses opinions, *Si justum est in conspectu Dei vos potiùs audire quàm Deum judicate.* [Act. IV. 19.]. S'agit-il du salut? Tous les hommes vous sont étrangers; il n'y a que Dieu et vous dans l'Univers. Et si vous avez égard aux idées du Monde, vous avez tout à craindre pour le salut. Sujet de la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

N'y eût-il dans vous, mon cher Auditeur, que la crainte de déplaire au Monde; je serois alarmé

pour vous, parce que cette crainte tend d'abord directement à la destruction de la parfaite vertu; parce qu'elle devient souvent un principe fécond du péché, parce qu'elle est enfin un obstacle à la réparation qui doit le suivre? Jugez vous-même, si je vous fais, du respect humain, un portrait fidèle.

Il tend, ai-je dit, à détruire la vertu, et comment? En l'empêchant de paroître, puisqu'il ne lui est pas toujours permis de se cacher. Qu'il y ait des occasions où elle peut, où elle doit même se dérober; il est aussi des circonstances où elle doit se produire; et le même Evangile qui vous défend de faire de bonnes œuvres, dans l'unique dessein de vous attirer les suffrages des hommes, veut que vous les fassiez en leur présence, pour en faire rejaillir la

gloire sur le Dieu qu'elles honorent. S'il récompense l'humilité des vertus secrètes, il est touché des hommages que lui attire leur éclat de la part de ceux qui en sont les témoins, *Videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in Cœlis est.* [Marc. v. 16.].

Or, c'est à quoi s'oppose d'abord le respect humain. Il ne forme pas, il est vrai, du premier coup, des prévaricateurs déclarés; mais il fait des adorateurs timides. Il ne conduit pas aussitôt à l'autel de Baal; mais, insensiblement, il écarte de celui du Seigneur. Il n'en détache pas entièrement le cœur; mais il le partage. On veut encore appartenir à Dieu; mais on ne veut pas être aperçu. Comme ce Disciple, que la crainte des Juifs arrêtoit, on n'ose aller à lui que

dans l'obscurité; et la préférence que mérite la souveraine grandeur, on permet déja au Monde de la lui disputer.

Ainsi, mon cher Auditeur, la crainte du Monde vous engage-t-elle plus d'une fois à renfermer au dedans de vous les plus saints désirs. Vous craignez, jusques dans la sagesse de votre conduite, ce qu'elle peut avoir d'apparence; prêt à retrancher de vos vertus dans l'idée qu'on les observe. Comme si vous disiez à Dieu: Je sens que vous en méritez davantage; je voudrois même être à vous sans réserve; que ne m'est-il permis de suivre en ce point les sentimens de mon cœur et l'attrait de votre grâce; mais le Monde en murmure; c'est en m'éloignant un peu de vous que je cherche à l'appaiser.

Commencement d'infidélité dont quelquefois vous êtes susceptibles, ames d'ailleurs véritablement chrétiennes, qui tend, et qui réussit à vous dégoûter de ces actes extérieurs, de ces démonstrations de piété, de ce fidèle attachement à de saintes observances, que vous n'osez plus laisser paroître. Victoire que le Monde s'applaudit de remporter sur vous, et que vous lui cédez facilement, dès-là que vous le craignez. Eh! qui vous répond que, comme c'est là une foiblesse injurieuse au Seigneur, les suites n'en seront pas pour vous des plus funestes? Qui vous répond que si le Monde vous demande d'autres sacrifices, vous n'en viendrez pas à les lui offrir? Qui vous répond, qu'avec Eléazar, vous auriez le courage de préférer la mort à l'infraction des lois; tandis que

vous n'osez pas seulement braver avec David, pour l'honneur de l'Arche, les injustes mépris de la fille de Saül. [II. *Mac.* VI. 19.— II. *Reg.* VI. 21.].

Que vous n'ayez sacrifié à l'idée des hommes que ce que vous ne croyez pas essentiel à la Religion, je le veux; mais voilà donc au moins que le respect humain s'apprête à étouffer ces vertus brillantes qui font la gloire de la divine Religion qui les enfante; voilà qu'il renferme dans d'étroites bornes ces généreux efforts que la grâce cherche à produire; voilà qu'il arrête au terme du rigoureux devoir, les progrès que l'esprit de perfection pourroit opérer; voilà qu'il enlève au Christianisme ce florissant éclat dont il a toujours été orné; qu'il en retranche tout ce qu'il vous persuade que vous

pouvez en retrancher; et, s'il ne vous fait pas renoncer à Jésus-Christ, il diminue l'ardeur de votre courage à le suivre.

Vous ne voulez pas qu'on vous remarque? C'est votre prétexte; et ce prétexte, le respect humain vous le fournit. Il n'en est pas ainsi par rapport à vous, Maîtres de la Terre. On veut être observé, lorsqu'on vous sert; on ambitionne les occasions de signaler sa fidélité; on anime celle d'autrui par ses exemples. Pourquoi Dieu est-il donc le seul au service duquel on refuse de se distinguer?

Vous ne voulez pas qu'on vous remarque; mais où sont et votre Foi et votre amour? Votre Foi, si vous ne sentez pas que vous déclarer pour Dieu, c'est votre plus solide gloire; votre amour, si, à de vaines idées des hommes,

vous sacrifiez la gloire que vous pourriez procurer à Dieu ?

Vous ne voulez pas qu'on vous remarque ; seriez-vous donc fâchés que Dieu pût dire de vous avec complaisance, ce qu'il disoit d'un de ses adorateurs les plus soumis : Avez-vous considéré mon serviteur, *Considerasti servum meum ?* [Job. 1. 8.]. Hélas ! parmi les hommes, il en est tant qui se font remarquer par leurs désordres ; et Dieu n'en trouvera pas qui soyent remarquables par la force de leur ferveur ! Vous refusez à la Religion d'essuyer les larmes que tant d'égaremens lui arrachent ! Vous la verrez gémir sur les scandales ; et vous ne la consolerez pas par les déhors édifians de la piété !

Vous ne voulez pas qu'on vous remarque ; mais, comme Jésus-Christ disoit à ses Apôtres, vous

attesterez la vérité de ma doctrine; vous me servirez de témoins, *Eritis mihi testes.* [Act. 1. 8.]. N'attend-il point de vous que vous serez au milieu du Monde une preuve de la grandeur des sacrifices qu'il mérite, de la sublimité des sentimens qu'il inspire, de l'héroïsme auquel il élève? Dieu paroîtroit-il *si admirable dans ses Saints*, si la sainteté ne brilloit jamais? [Ps. LXVII. 36.].

Vous ne voulez pas qu'on vous remarque; sentiment louable, si l'humilité en est le fondement; mais appuyé comme il l'est sur la crainte des hommes, sentiment repréhensible. Vous ne devez pas affecter de paroître; mais vous devez ne pas craindre de vous montrer. Il est à propos qu'on remarque vos vertus. Ceci s'adresse surtout à vous, personnes distin-

guées dans le Monde par l'élévation du rang, ou de la naissance, ou des talens. Placées au dessus des autres, vous glorifierez plus le Seigneur, en leur donnant de grands exemples; de quel secours ne seront-ils pas pour eux; quel bien ne seront-ils pas capables de produire en eux? Quel est donc le malheur du respect humain qui vous porte à les dérober?

Cependant, hélas! de tout ce qui se pratique selon l'esprit de l'Eglise, quel est aujourd'hui le point sur lequel vous ne vous fassiez pas une espèce de honte de vous conformer à ses désirs? Et, si nous exceptons ses préceptes que l'on ose encore accomplir; quelles sont les preuves que vous ne rougissiez pas de donner de votre Religion? Vous surtout, Grands, qui pourriez lui rendre sa splen-

deur, n'avez-vous pas à vous en reprocher le dépérissement? Insensiblement, par égard pour les idées du Monde, vous vous éloignez de ces cérémonies respectables que vous abandonnez au peuple, comme si devant Dieu, il y avoit une distinction à faire; comme si vous n'adoriez pas le même Dieu; comme s'il n'étoit pas également le Maître de tout. De là qu'arrive-t-il? C'est qu'en négligeant ainsi ce qui a rapport à la Religion, il ne tient pas à vous qu'elle ne soit avilie; qu'en évitant de rendre publiquement à Dieu certains honneurs, vous contribuez à rallentir la pieuse générosité de ceux qui les lui rendent; c'est que vous refroidissez ce zèle commun qui devroit vous animer tous; c'est que cette indifférence que vous marquez pour les plus nobles usages

du Christianisme, il ne dépend pas de vous qu'elle ne retombe sur les vertus les plus essentielles. Et, pour m'en tenir ici à un seul exemple plus palpable et plus fréquent; tient-il à vous que la Foi de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ne s'affoiblisse, depuis que vous craignez de paroître humblement à sa suite? Il ne sera donc plus que le Dieu des Pauvres, ce Dieu anéanti dans ce sacrement pour l'amour de tous! L'Eglise à certains jours le portera en triomphe dans le sein des villes; et les Riches n'oseront pas former sa cour; le Peuple seul le suivra, et paroîtra l'adorer? C'est qu'on a commencé par craindre le Monde, et déja l'on rougit d'en adorer le Sauveur.

Le culte intérieur, on le rend à Dieu, dites-vous, et c'est ce qu'il demande. Ah! voilà donc où le

respect humain voudroit borner le vôtre! Remarquez-le, mon cher Auditeur : C'est par là que l'impiété cherche de nos jours à se répandre; c'est en renfermant la Religion dans l'interieur de l'homme, qu'elle se flatte de l'anéantir. Ce sont, s'il m'est permis de parler ainsi, les déhors qu'elle attaque pour en consommer la ruine. Ils consentiront, les Impies, que vous conserviez pour la Religion quelques sentimens, pourvu que vous craigniez d'en donner des marques. En empêchant de les produire, ils espèrent vous les arracher. Ils font de votre Dieu, si je puis le dire, une Divinité de ténèbres; et, pour étouffer l'éclat de sa gloire, ils veulent réduire à un culte secret ses adorateurs. Les hommages du cœur, les hommages du cœur: ne vous y trompez pas, mes Frères, voilà

le cri de ceux qui cherchent à les détruire tous, dès qu'ils n'exigent que cela. C'est donc aujourd'hui plus que jamais qu'il faut braver ce respect humain qui vous détourne de donner des marques de votre culte. O vous, à qui il reste encore pour la gloire de Dieu quelque zèle, redoublez votre empressement à la procurer. Offrez-lui solennellement ces vertueux témoignages qu'il agrée, et que l'orgueil des hommes cherche à lui ravir. Levez, levez avec courage l'étendard de la piété, à mesure qu'on ose arborer avec audace celui de l'irréligion. Dieu voit surtout avec complaisance la ferme générosité des Tobies, lorsqu'on court en foule aux Idoles de Jéroboam. [*Tob.* 1. 5.].

Pour les intérêts de la vertu, affranchissez-vous donc de la crainte

du Monde; mais sachez que cette crainte du Monde peut devenir encore pour vous une source de péchés, que vous êtes engagés à prévenir. Cette crainte, en effet, n'est pas une de ces foiblesses dont l'objet fixe ne vous présente que la même occasion de chûte; c'est une disposition générale qui vous rend capable de toutes. Ce n'est pas un de ces penchans qui vous portent à un même péché, et qui vous font dire quelquefois dans ce sens: Qu'un tel péché est le vôtre, parce que vous êtes facilement déterminé à le commettre; c'est l'asservissement d'une criminelle complaisance qui peut vous faire participer aux péchés de tous. Vos inclinations, fussent-elles encore meilleures, le Monde en abusera. Vous subirez le sort de ceux qui, par aveuglement ou par intérêt,

se trouvent infectés, par une espèce de contrainte, des passions d'autrui, et prêtent une main coupable à des projets contre lesquels la droiture de leur cœur réclame. Ne raisonnons point, mon cher Auditeur, où les exemples peuvent nous instruire, et n'en cherchons pas d'étrangers, quand des nôtres mêmes naissent pour nous de plus utiles leçons. Ah! Chrétiens, quel soulagement pour votre conscience, si, des péchés de votre vie, vous pouviez retrancher à ce moment tous ceux qu'a produits le respect humain!

Péché, dans cette coupable attention prêtée librement à la médisance; dans cette approbation simulée de ses discours; dans cette part que vous avez paru prendre à sa malignité. Vous la condamniez intérieurement: les circons-

tances vous mettoient en droit de vous y opposer; ou, si vous ne le pouviez pas, vous deviez au moins ne pas y applaudir. Faites-en l'aveu; vous avez craint de passer pour être exact jusqu'au scrupule, de marquer une sévérité trop gênante, de rendre importune votre présence à ceux auxquels l'eût paru l'effet de la Charité. De concert avec eux vous l'avez blessée. Voilà l'ouvrage du respect humain.

Péché, dans ces discours peu réservés que vous eussiez voulu ne pas entendre, que désapprouvoient vos secrets remords, et auxquels vous ne deviez jamais participer. Convenez-en, vous craigniez de paroître d'une retenue si édifiante, d'en montrer la ferme austérité, d'en soutenir inviolablement le caractère. On vous eût dit

que la véritable vertu ne doit point ainsi s'alarmer; et, pour éviter cet honorable reproche, vous avez autorisé un langage qu'elle doit toujours s'interdire. Voilà l'ouvrage du respect humain.

Péché, dans cette manière peu respectueuse dont vous avez paru dans nos temples, au scandale quelquefois de tout un peuple qui l'a remarqué. Vous n'y aviez qu'à regret des entretiens; vous en sentiez l'indécence; l'appareil même du sacrifice vous avertissoit de répondre à sa grandeur par la modestie de votre maintien. Ne le dissimulez pas, vous n'avez pas osé marquer à ceux dont la dissipation vous environnoit, que vous vous souveniez de la présence de Dieu; et, plutôt que de les y rappeler eux-mêmes par un religieux

respect, en leur laissant apercevoir les signes d'une piété surtout alors nécessaire, comme eux vous en avez oublié les devoirs. Voilà l'ouvrage du respect humain.

Péché, dans ces dangers volontaires auxquels vous vous êtes exposé. Votre conscience se récrioit contre certaines assemblées, certaines sociétés, certaines liaisons. L'expérience ne vous avoit que trop appris les piéges que vous y rencontreriez. Dites vrai : vous eussiez appréhendé qu'on ne vous crût séparé du Monde, qu'il ne fît de cet éloignement la matière de ses conversations; vous avez mieux aimé partager ses périls qu'encourir son indifférence; oubliant ainsi vos promesses de vous arracher à l'occasion. Voilà l'ouvrage du respect humain.

Péché, dans la manière même dont vous vous êtes comporté alors dans le Monde. On n'y paroît pas pour se distinguer de ceux qui y entraînent. On se confond par une même conduite avec ceux dans qui on la blâme. On tient les mêmes propos, ou l'on y souscrit; on adopte les mêmes maximes, ou on les répète; on forme les mêmes parties, ou l'on s'y prête. Voilà l'ouvrage du respect humain.

Péché, dans ces tristes effets d'une vengeance uniquement conseillée par les préjugés du Monde, en même temps qu'elle est proscrite par toutes les lois; et que la raison même désapprouve, lorsque le Monde en fait un titre imaginaire d'honneur. Hélas! n'est-il pas arrivé plus d'une fois que, sans y être poussé par son propre res-

sentiment, ayant plutôt à vaincre un sentiment d'amitié qu'un mot échappé n'étoit pas capable de détruire; pour, se conformer aux fausses idées du Monde, des amis ont paru oublier qu'ils l'étoient; qu'ils ont lavé, dans un sang qui leur étoit cher, une injure que le Monde leur défendoit de pardonner; et qu'on a vu des concitoyens périr sous les coups d'une main qui ne doit être armée que pour le salut de la patrie. Voilà l'ouvrage du respect humain.

Et comment se pourroit-il, mon cher Auditeur, que vous n'en découvrissiez pas les dangers, vous qui nous le peignez si éloquemment, lorsque vous osez nous dire que dans le Monde il faut vivre comme le Monde, que vous ne voulez pas y paroître singulier.

Lâches Chrétiens! voilà votre arrêt. Précieuse singularité que celle qui naît de la soumission aux ordres de Jésus-Christ; singularité nécessaire, dès que le Monde est opposé à Jésus-Christ; singularité qui doit être la preuve de cette sagesse qui résiste au Monde pour aller à Jésus-Christ! Il étoit venu vous enseigner à le suivre dans les sentiers étroits qu'il vous a marqués; il étoit venu vous apprendre que la voie que suit le grand nombre est celle de la perdition. [*Math.* VII. 14.]; il étoit venu vous prémunir contre la séduction du Monde qui vous l'ouvre; et c'est le Monde, dites-vous aujourd'hui, que vous voulez suivre, parce que vous n'avez pas le courage de lui résister.

Mais où vous conduira-t-il, mon

cher Auditeur? Et dès que vous voulez faire comme les autres; si les autres, si ceux avec lesquels vous serez, sont des Impies qui déchirent la Religion par leurs sacriléges plaisanteries, l'Eglise par leur révolte, la vertu par leurs satyres; il n'y aura donc plus rien de sacré pour vous. Avec eux et comme eux, vous raillerez de tout, vous nierez tout, vous blasphémerez tout, ou du moins vous applaudirez à tout. Je n'exagère rien; le respect humain est le premier pas vers les plus grands crimes. Et si, comme Aaron, vous craignez les murmures d'un peuple idolâtre; sera-t-il étonnant que comme lui vous concouriez à lui former une idole de vos propres mains? [*Exod.* XXXII.].

Eh! ne me seroit-il point facile de vous convaincre que déja quel-

quefois le respect humain vous a porté à des excès dont vous n'eussiez pas seulement eu l'idée; qu'il vous a comme forcé à devenir criminel, lors même que le péché vous pénétroit de ses horreurs; que vous vous êtes trouvé chargé d'une faute, sans avoir goûté la satisfaction que d'autres trouvoient à la commettre? Hommes foibles, quel est donc votre sort? Devenus Pécheurs en recevant l'impulsion d'une volonté étrangère, il vous en coûte de la suivre, et vous avez à répondre à Dieu de l'avoir suivie. Dire que vous ne le vouliez pas, que le Monde vous a entraînés, est-ce une excuse? Pierre ne vouloit pas renier Jésus-Christ; mais il n'osa pas se déclarer pour lui, il en vint à l'infidélité. Pilate ne vouloit pas le condamner; mais il n'osa pas l'absoudre, il se rendit

coupable de sa mort. [*Math.* XXVI-XXVII.]. Vous ne voudriez pas vous-même l'abandonner; et cependant, contre le propre penchant de votre volonté, par une honteuse foiblesse, par une crainte funeste, par une monstrueuse lâcheté, vous cédez au Monde. Vendez-lui donc à ce prix votre ame, votre Religion et votre Dieu.

Vantez-nous après cela, vantez-nous votre attachement à Jésus-Christ! Que bientôt vous en trahiriez la Foi, dès que si facilement vous en abandonnez la morale! Résisteriez-vous à la terreur du glaive, vous qui êtes déconcertés par des discours? Confesseriez-vous sur les échafauds celui que vous n'avouez pas dans vos maisons? Braveriez-vous les persécuteurs? Vous craignez vos amis.

Vous les faites revivre, ces temps

de persécution; vous êtes les nouveaux tyrans du Christianisme, vous qui, en censurant ceux qui l'observent, cherchez à ébranler la vertu, à en éteindre l'ardeur, à en alarmer la constance. A ce titre, attendez vous à toute la vengeance de son Auteur. Mais vous, mes Frères, retracez donc, pour l'honneur de la Religion, ces triomphes qui naissoient autrefois des mêmes coups qu'on croyoit lui porter. Que la seule crainte des hommes ne devienne pas plus puissante que leur fureur; que vous n'ayez pas honte de vivre selon la loi du Dieu pour la doctrine duquel on s'empressa à mourir; que le respect humain ne cause pas parmi nous plus d'apostasies de mœurs, que les supplices ne produisirent de défenseurs de la Foi.

Armez-vous de courage contre le

Monde, ou fuyez-en le commerce. C'est pour vous une étroite obligation, dès qu'il vous rend prévaricateurs. Vous ne vous sentez pas la force de vous défendre contre la séduction du siécle ; ayez donc la prudence de vous y soustraire. Non, il ne vous est pas permis de vous trouver avec les ennemis de Dieu, dès qu'ils vous engagent efficacement à le devenir vous-mêmes.

Que dis-je, mon cher Auditeur, ils feront plus, ils vous empêcheront de cesser de l'être. Troisième effet du respect humain. Pour revenir à Dieu, il faudroit expier des désordres, en interrompre le cours, en réparer le scandale. Mais, de peur que vous ne veniez à lui échapper, le Monde se présente à vous, armé seulement de cette vaine terreur qu'il inspire. Déja

vous croyez voir se fixer sur vous tous les yeux, lire dans leur regard la surprise que le Monde témoigne de votre changement, et vous trouver en proie à la malignité de ceux auxquels vous n'aviez su plaire qu'en partageant leurs iniquités; moins effrayés des difficultés personnelles de la conversion que du bruit que vous imaginez qu'elle va produire: C'est ici le principal obstacle que nous rencontrons, et que nous oppose le respect humain.

Ah! je ferai plus pour Dieu, dites-vous, lorsqu'on veut vous arracher au péché; mais que je le fasse en secret. Il m'en coûte moins de changer, que de paroître différent de ce que j'étois. Quoi! Je n'autoriserai plus la licence de ces conversations, moi qui étois le premier à les faire naître! Je me

réconcilierai ouvertement avec cet ennemi, tandis que je me vantois d'en tirer vengeance ! Je serai assidu aux devoirs de la Religion, dont je ne paroissois pas même respecter les principes ! Je me séparerai de ces personnes que l'on me voyoit rechercher avec empressement ! Si je m'étois toujours déclaré pour Dieu ; j'aurois accoutumé le Monde à me voir servir ce grand Maître ; mais le contraste de ma vie passée, avec celle que je dois mener à présent, voilà ce qui me retient, ce qui me feroit souhaiter de me dérober au Monde, voilà ce qui me le fait redouter.

C'est-à-dire, pour m'exprimer ici avec l'énergie de Tertullien, qu'on fait le mal avec une audacieuse sérénité sur le front, *Ad delinquendum expandens frontem,*

et qu'une morne tristesse fait baisser les yeux, lorsqu'il s'agit d'en faire une nécessaire réparation, *Ad deprecandum subducens.* On n'a pas rougi de la blessure, dit S. Augustin; et l'on craint d'en laisser apercevoir l'appareil. Triste vérité dont nous ne sentons que trop la preuve dans les impressions que fait la crainte du Monde. Et n'arrive-t-il jamais qu'elle poursuive ceux qui en sont esclaves jusqu'à leur dernière heure; qu'elle en engage quelques-uns à mourir en Pécheurs, plutôt que de paroître pénitens; et que, pour la victoire entière du Monde, elle les précipite dans l'abyme de la malheureuse éternité?

Ah! combien en verrions-nous abjurer une erreur qu'ils reconnoissent, si l'hérésie ne les retenoit par la crainte de déplaire à ses

partisans! Combien il en est, qui désavoueroient cette irréligion qui n'est que sur leurs lèvres, si, par la profession de leur Foi, ils ne craignoient d'armer contre eux, les complices de leur impiété! Quel étrange spectacle, si nous pouvions déchirer le voile dont, aux yeux des hommes, la plupart couvrent leurs vrais sentimens! Sous les déhors de cette incrédulité prétendue philosophique, souvent quelles secrètes lumières, quel trouble intérieur, quel penchant à suivre la voix de la vérité! Sous ces scandaleux discours de libertinage, souvent quels remords, quelles agitations, quel attrait même pour la vertu! Souvent il n'est presque nul rapport entre l'extérieur que l'on étale, et les sentimens que l'on éprouve. On s'est égaré, on le reconnoît;

mais, parce qu'on a le Monde pour spectateur, il paroîtroit honteux de revenir sur ses pas.

De là la vérité de ce que dit encore Tertullien : Je suis en sûreté pour mon salut, si je ne rougis pas de mon Dieu : *Salvus sum, si non confundar de Deo meo.* Remarquez, mon cher Auditeur, cette parole par laquelle il semble réduire à ce seul point ce qui est nécessaire au salut. Ce n'est pas sans doute que, pour y parvenir, il n'y ait bien d'autres devoirs à remplir; mais c'est qu'il envisageoit avec raison la crainte du Monde comme un des plus grands obstacles qui en éloignent; c'est qu'il semble plus facile et plus ordinaire de s'élever au dessus de ses propres passions, que de se mettre au dessus des idées des hommes; c'est que souvent le cœur est touché

de la grâce, et que la crainte d'en laisser paroître les fruits les y étouffe dès leur naissance; c'est que, comme on ne peut pas supposer que celui-là se sauve, qui rougit de son Sauveur, on a tout à espérer de celui qui, pour aller à son Sauveur, sait mépriser les jugemens du Monde et les braver, *Salvus sum, si non confundar de Deo meo.*

Pendant un temps, le Dragon que les Babyloniens adoroient reçut leurs hommages. Parut enfin le Prophête du Seigneur. Pour les convaincre de leur adoration sacrilège; en leur présence, il donne la mort à ce monstre qu'ils érigeoient en Divinité. Il périt, et voilà, leur dit Daniel, voilà celui que vous adoriez, *Diruptus est Draco, et dixit: Ecce quem colebatis.* [Dan. XII. 26.]. Sous vos

yeux, mon cher Auditeur, au grand jour de ses vengeances, le Seigneur frappera de ses terribles arrêts ce Monde devant lequel vous vous prosternez aujourd'hui. Elle cessera enfin alors cette illusion que nous cherchons à dissiper. Le Monde, méprisable idole que la mort humilie déja sur la Terre, vous le verrez s'évanouir aux approches du Dieu dont vous lui faites ici bas partager les honneurs, *Diruptus est Draco.* Là vous verrez anéantis le frivole objet de votre culte, la vaine cause de vos chimériques terreurs, le fatal principe de votre perte. Les voilà, ces hommes, le voilà ce Monde, dont les jugemens étoient votre règle, dont les idées étoient vos lois. Désavoué par Jésus-Christ que vous aurez désavoué pour pour plaire au Monde, il ne vous

restera donc qu'à partager avec le Monde son éternel opprobre et ses éternelles douleurs, *Ecce quem colebatis.*

Mais quelle autre vue vient se présenter à moi! Y résisteriez-vous, Chrétiens, ébranlés par la crainte du Monde, si vous saviez vous en occuper? Ah! dans ces combats où votre timidité succombe, je crois voir renouveler, à votre égard, ce que fit en faveur de Pierre l'Homme Dieu, qu'il avoit juré ne pas connoître. Il se tourne vers lui, il lui jette un regard; regard éloquent qui ouvre les yeux de cet Apôtre sur le crime de son infidélité, et qui en fait bientôt des sources de larmes, *Conversus respexit Petrum...; et egressus, flevit amarè.* [Math. XXVI.].

Voyez donc aussi, mon cher Auditeur, dans les assauts que le

Monde livre à votre fidélité; voyez se fixer sur vous ses yeux divins qui vous reprochent tendrement votre infidélité pour vous en guérir, et qui, par les traits d'un miséricordieux amour, veulent porter ensemble dans votre ame et le repentir et le courage. Vous me méconnoissez, vous dit alors Jésus-Christ (quelle force dans cette voix secrète de la grâce!). Ne suis-je donc plus votre Dieu, dès qu'il faut me reconnoître en présence des hommes? Ne consentirez-vous à m'honorer qu'en secret? Est-il indigne de vous de me rendre publiquement vos hommages? Ne suis-je donc point assez grand pour qu'ils me soient dûs? N'en ai-je point assez fait pour les obtenir? Combien de fois m'aviez-vous promis de ne m'abandonner jamais? Sous mes yeux vous résou-

drez-vous à me trahir? Si cette voix n'est point assez touchante pour vous arrêter, allez donc, allez à la suite du Monde, vous qui le craignez. Pour lui plaire, oubliez Jésus-Christ auquel vous avez tant coûté; oubliez que c'est au préjudice de sa gloire que le Monde vous assujettit; oubliez que c'est d'entre les bras du Sauveur, et tout couverts de son sang, que le Monde vous arrache. Ah! les hommes eux-mêmes vous regarderoient avec horreur, si vous osiez par complaisance vous décider contre un maître, un bienfaiteur, un ami, un père. Eh! malgré ces titres que Jésus-Christ mérite par excellence, il sera donc le seul contre lequel vous vous croirez permis de vous déclarer! Vous rougiriez de lui être fidèles; et vous ne rougissez pas d'être ingrats!

Je vous rappelle donc ici à vous-mêmes, ames chrétiennes. Aux craintes du Monde, opposez l'amour que vous devez au Sauveur. Ce sentiment sera votre soutien; il vous rendra précieuse l'occasion de le manifester; il sera plus digne de Jésus-Christ, à mesure qu'il en résultera pour lui plus de gloire aux yeux des hommes. Cette preuve de votre fidélité deviendra la source de vos mérites; vous l'aurez avoué en présence du Monde: en présence de son Père, il vous avouera lui-même.

A vos craintes du Monde, opposez la voix du Christianisme; c'est une Religion de force et de courage. Elle veut de grandes ames à sa suite; elle réprouve une lâcheté qui la déshonore. C'est n'être pas vraiment Chrétien, que de ne pas oser le paroître. Ce nom

vous condamne, si vous ne savez pas le soutenir; et, puisqu'il fait votre gloire, trouvez-la donc aussi à y conformer vos mœurs.

A vos craintes du Monde, opposez la foiblesse du Monde même. Eh! que peut-il en votre faveur ou contre vous? Qu'avez-vous à en attendre? Est-ce de lui que votre sort dépend? En adoucira-t-il les malheurs? Vous soustraira-t-il à la divine vengeance? L'idée qu'il aura eue de vous dans le temps sèchera-t elle vos pleurs dans l'Eternité?

A vos craintes du Monde, opposez la crainte de Dieu: Si vous résistez au Monde, le Monde vous blâme; mais si vous résistez à Dieu, Dieu vous perd; décidez-vous, mes Frères; mais auparavant écoutez la voix de l'équité: Dieu est essentiellement votre Maître; la voix

de la reconnoissance : Dieu est universellement votre Bienfaiteur; la voix de votre intérêt : Dieu sera certainement votre Juge. Choisissez ensuite entre une fermeté chrétienne qui vous sauve, et le respect humain qui vous damne; entre le dessein de plaire au Monde, et l'envie de plaire à Dieu. Tout ce que j'ai à vous dire, c'est qu'il faut vous attacher à Dieu dans cette vie, si vous voulez qu'il soit dans l'autre votre récompense, votre bonheur. Je vous le souhaite, etc.

SERMON

POUR LE MARDI
DE LA QUATRIÈME SEMAINE
DE CARÊME.

GLOIRE DE L'HUMILITÉ.

Qui a semetipso loquitur, gloriam propriam quærit; qui autem quærit gloriam ejus qui misit eum, hic verax est, et injustitia in illo non est.

Celui qui enseigne sa propre doctrine, cherche aussi sa propre gloire; mais celui-là est vrai dans ses paroles et juste dans sa conduite, qui veut procurer la gloire de celui qui l'a envoyé. Evang. de ce jour. *S. Jean*, Chap. VII.

C'EST là, mes chers Auditeurs, un des travers de l'esprit humain,

les plus communs et les plus dangereux, de se faire lui-même un centre auquel tout se doive rapporter. Oubliant sa profonde misère, son ignorance et sa corruption naturelle, l'homme s'applaudit des corruptions de sa pensée et des œuvres de ses mains; et par là se rend doublement infidèle, et à la vérité, puisqu'il se trompe lui-même, et à la justice, puisqu'il dérobe à l'Auteur unique de tout bien, la gloire qui lui appartient en propre, et qui n'appartient réellement qu'à lui seul. Tels sont les artificieux mécomptes de la vanité. Pour nous détromper de ses illusions, Jésus-Christ nous enseigne qu'il y aura une autre gloire qui nous vient, non pas de notre propre estime, mais qui consiste dans le sacrifice de tout retour sur soi-même, dans le renoncement absolu à toute

gloire personnelle, en un mot, dans l'humilité. L'humilité! Ah! quel mot, Chrétiens mes Frères, viens-je de prononcer? On ne le prononce plus dans le Monde; il est comme entièrement effacé dans ses idées. Cette vertu n'est pas du nombre de celles dont il souffre encore qu'on lui rappelle le souvenir. Peut-être quelques-uns m'écoutent avec surprise; ils suivent avec attention mes paroles, pour voir à quoi elles tendent, et où je veux enfin aboutir.

L'humilité, disent ils, vertu obscure! Elle ne sauroit convenir à des ames élevées. L'honneur, le sentiment, l'éducation, les principes, les maximes, les usages; tout s'y oppose. A quoi bon prêcher au Monde, et surtout aux Grands du Monde, une morale que le

Monde leur interdit? Ah! que je reconnois bien le Monde à ces traits! Je ne m'étonne pas que Jésus-Christ, dans son Evangile, l'ait frappé de ses anathêmes, quand je l'entends blasphémer indignement l'Evangile de Jésus-Christ.

Quelques autres plus modérés estiment l'humilité, mais simplement comme une vertu de perfection. Qu'elle subsiste dans les solitudes et dans les cloîtres; non-seulement ils y consentent, mais, avec raison, ils l'exigent. Qu'elle soit tout au plus le partage de quelques ames pieuses qui joignent à l'accomplissement des préceptes, la pratique des conseils, ils le permettront à la piété; mais ils ne se feront pas à eux-mêmes un devoir rigoureux de cette vertu;

ils s'en dispenseront comme n'étant pas d'une obligation étroite pour le salut.

Ainsi, selon les uns, l'humilité est indigne des ames nobles; selon les autres, elle n'est pas absolument nécessaire aux ames chrétiennes. Cependant, ô mon Dieu, toute votre Religion porte sur l'humilité. Ne peut-on donc être humble, sans se déshonorer? Ou peut-on n'être pas humble, sans vous désobéir? Voilà, dans une des matières les plus importantes, le double préjugé que j'ai à vaincre, et la double erreur que je dois confondre. Séparons-les, pour les mieux combattre. Un jour quelque instruction particulière de l'Evangile me fournira l'occasion de prouver ce que l'humilité a de nécessaire contre ceux qui la re-

gardent comme superflue. Je veux uniquement développer aujourd'hui ce qu'elle renferme de gloire à ceux qui, dans l'humilité, ne voyent que l'humiliation. Je vais donc commencer à justifier la Religion dans le précepte qu'elle nous impose, avant que d'établir le précepte même.

Vous voulez nous faire envisager l'humilité comme une vertu obscure; et moi je vais m'appliquer à vous rendre sensible ce qu'elle a de grand. Pour vous l'exposer avec ordre, j'analyse en premier lieu la juste idée que nous en donne la nature de l'humilité; ce sera la première Partie. Je consulte ensuite l'idée honorable que le Monde lui-même conçoit de l'humilité; ce sera la seconde Partie. Je m'élève enfin jusques aux idées

de Dieu, pour apprendre de lui quel est le prix de l'humilité; ce ce sera la troisième Partie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Il est des vertus qui, quoique modestes, s'annoncent néanmoins comme malgré elles sous des déhors brillans. Ainsi en est-il de la Sagesse, quand elle prononce ses oracles; de la Bienfaisance, quand elle distribue ses dons; de l'Equité, quand elle porte ses jugemens; de la Prudence, quand elle aide de ses conseils. Si leur éclat, moins vif peut-être que celui de la Magnanimité, du Courage et de la Force, frappe moins subitement les regards, cependant il n'échappe pas à des yeux attentifs; peu-à-peu il se

répand; et souvent il compense, du côté de la solidité et de la durée, ce qu'il semble au premier coup-d'œil avoir de moins merveilleux et de moins éblouissant. Mais comment apprécier la gloire de l'humilité, qui la fait consister à ne pas même la laisser paroître? Quels éloges donner à une vertu dont le propre est de les fuir? Et que peut avoir d'imposant un mérite qui dirige ses efforts à être ignoré? Le secret de l'ame le concentre; c'est là qu'il réside. Les apparences le confondent; ce qui vient d'un cœur humble passe aisément pour le défaut d'un esprit timide. L'extérieur le dérobe; on n'y aperçoit rien qui le distingue. Quelquefois même le mépris lui insulte; et l'orgueil, que l'humilité condamne par sa conduite, se venge de l'hu-

milité par ses dédains. Essayons aujourd'hui de déchirer tant de voiles qui la couvrent; dissipons les ombres dont elle se plait à être environnée. Et, si je puis user de cette comparaison sensible: comme en ouvrant le sein de la Terre, nous y trouvons les plus précieuses richesses de la nature; du sein de l'obscurité, dont l'humilité s'enveloppe, voyons éclater ce qu'il y a de plus grand et de plus rare parmi les vertus. Honneur au Christianisme! C'est lui qui nous a appris à la connoître. L'antique philosophie avoit écrit en assez beaux termes sur les autres vertus morales; elle étoit éloquente à censurer le faste, l'ambition, l'orgueil; à louer la modération dans le désir des honneurs, des richesses de la gloire; c'étoit là ce qu'elle appeloit la modestie, et il faut savoir gré à ses Sages,

d'être allés jusques-là. L'Evangile, en nous prêchant l'humilité, a élevé la modestie à sa perfection; c'est sa lumière qui va nous diriger.

Quelle est donc la nature de l'humilité? Ne vous la représentez-vous point peut-être, mes chers Auditeurs, comme l'avilissement d'une ame peu propre à des honneurs auxquels elle ne veut pas prétendre, et dont elle ne sait pas jouir? Comme une langueur indolente qui à dessein vit dans les ténèbres, parce qu'elle ne pourroit pas soutenir le grand jour? Comme une rampante bassesse qui, sous prétexte de modérer les sentimens, en énerve la générosité! En un mot, comme une de ces vertus que ne peuvent pratiquer les hommes, sans effacer dans eux les traits d'un grandeur naturelle à l'humanité? Ainsi défigurent l'humi-

lité ceux qui en méconnoissent les effets, ou qui n'en approfondissent pas les principes. Etudions-la pour quelques momens dans elle-même; développons-en les vrais caractères; opposons-les à ceux de l'orgueil qu'elle combat, et faisons servir la honte de ce vice à établir la gloire réelle de la vertu qui la détruit.

Il est, dit S. Grégoire, en parlant de l'orgueil, il est quatre manières différentes dont se manifeste le déréglement de l'homme. Ou il croit tenir de lui-même ce qu'il a de bien; en voilà l'aveuglement. Ou il croit l'avoir comme un apanage qui lui est dû; en voilà la présomption. Ou il se glorifie même de ce qu'il n'a pas; en voilà l'imposture. Ou, s'il le possède, il veut que l'admiration d'autrui, excitée par ce spectacle, flatte sa vanité, en même temps que la

privation de ces avantages dans les autres le porte à s'en prévaloir auprès d'eux; en voilà la dureté. Or, en suivant la pensée de ce saint Docteur, nous trouverons, dans l'humilité, des caractères tout opposés.

Caractère de discernement et d'équité; puisque rien n'est ni plus sage, ni plus juste, que de ne pas confondre ce qui est dans nous, avec ce qui est à nous. Usurpation criante, par conséquent, que celle dont se rendent coupables des hommes vains, lorsque tout occupés de quelques-unes de leurs prérogatives, ils s'abusent jusqu'à paroître s'en approprier la possession. C'est là l'injustice que confond l'Apôtre, par la simple instruction de cette seule demande: Qu'avez-vous que vous n'ayez pas reçu, *Quid habes quod non ac-*

cepisti : [1. Cor. IV. 7.]? Ajoutant aussitôt : Si c'est un don, pourquoi vous l'attribuer, comme si vous n'en étiez redevable qu'à vous-même : *Si autem accepisti, quid gloriaris, quasi non acceperis?* Sentiment que l'humilité corrige par cette droiture qui aperçoit la source primitive de laquelle découlent tous les biens, pour en faire remonter la gloire à l'Auteur qui les distribue.

Car, quel est l'effet de l'humilité? Ce n'est pas qu'elle éloigne toujours de l'homme sincèrement humble, l'éclat dont il a plû à Dieu de le décorer; non, mais c'est qu'elle empêche d'en être ébloui au préjudice de la magnificence divine qui le répand; c'est que n'étant point troublé par l'ivresse d'une vanité qui ne voit les objets que confusément, on les met cha-

cun à leur place ; et l'on reconnoît, dans Dieu, l'origine des biens qu'on trouve dans soi. C'est que n'étant point assez insensé pour se croire propriétaire de ce qui appartient essentiellement à Dieu, qui n'a pu en confier que l'usage, on est plus disposé par là même, et à en user selon ses desseins, et à le sacrifier selon ses ordres. C'est, en un mot, que sans perdre rien de la grandeur que Dieu communique, on n'entreprend pas néanmoins de la partager avec lui. Ainsi peut-on être solidement humble jusques dans le sein des honneurs. Il s'agit en premier lieu de ne point oublier d'où ils dérivent, de les rapporter à celui de qui on les tient, et de concilier par là, les droits de Dieu, nécessairement jaloux de sa gloire, avec la jouissance des dons qu'on

doit à sa libéralité. A ce nom de libéralité, se présente le second caractère par lequel l'humilité se distingue, et c'est celui de la reconnoissance qu'elle oppose aux présomptions de la vanité.

Avant que de livrer à son peuple les terres possédées par des nations ennemies, le Seigneur prit soin de l'instruire que ce n'étoit point à ses propres mérites, que ce peuple devoit attribuer ses conquêtes, *Ne dicas...: Propter justitiam meam introduxit me Dominus, ut terram hanc possiderem*, [Deuter. IX. 4.]. Et, pour lui persuader plus efficacement encore combien peu sa conduite avoit de part à cet événement; Dieu rappelle, en détail, à Israël, ce nombre de fautes, par lesquelles il n'avoit travaillé qu'à provoquer sa colère, *Me-*

mento..... quomodò ad iracundiam provocaveris Dominum. [Ibid. 7]. De semblables avertissemens ne seroient-ils pas encore nécessaires à ces hommes qui pensent sans doute ne posséder rien qu'à titre de justice, puisqu'ils ne rendent jamais à Dieu des actions de grâces; ou qui se ressouviennent foiblement qu'ils ne sont riches que de ses bienfaits, puisque si rarement ils lui rendent hommage comme à leur Bienfaiteur? Caractère odieux d'ingratitude que retrace surtout sensiblement l'orgueilleux langage de quelques esprits follement superbes. Ils ne parlent que de leurs droits et de leurs prétentions; on diroit que le Ciel les trahit, dès que leurs succès sont bornés; que la Providence cesse d'être juste, dès que leurs espérances sont sté-

riles; et que tout l'ordre du Monde est renversé par le renversement des projets de leur ambition. Moins sensibles à ce qu'ils ont déja, qu'enflammés du désir de ce qu'ils n'ont point encore, sous prétexte de n'accuser que la Fortune dont le nom vague n'exprime aucune idée réelle; c'est à Dieu même que leurs emportemens s'adressent. Ils ont méconnu que le Maître suprême, qui leur a beaucoup donné, ne leur devoit rien; et ils s'irritent dès qu'ils n'en obtiennent pas tout.

Que bien différentes sont les dispositions que l'humilité enfante dans un cœur qu'elle pénètre! Touché d'avoir tant reçu de Dieu sans avoir eu droit de l'obtenir, il applique l'aveu de S. Paul à tout ce qu'il est; et il dit comme cet Apôtre : Ce que je suis, c'est par la grâce de Dieu que je le

suis, *Gratiâ Dei sum id quod sum.* [1. Cor. xv. 10.]. A mesure qu'il reconnoît mieux que c'est une grâce, il sent plus vivement qu'il ne pouvoit pas l'exiger ; il loue la main bienfaisante dont il éprouve la protection ; mais sans vouloir régler la volonté souveraine qui la lui accorde, et moins encore en blâmer les arrangemens. Frappé de la distance qui le sépare de Dieu, il s'étonneroit plutôt de ce qu'il n'a point échappé à ses regards, que de ce qu'il n'en a pas épuisé toutes les faveurs. Il n'a garde de murmurer s'il ne lui est pas donné de jouer un grand rôle sur la Terre, parce qu'il se rappelle qu'il eût pu demeurer plongé dans le néant. Ah ! que la reconnoissance est éloquente, quand l'humilité en inspire les sentimens !

Mais s'il est beau de voir l'homme

rendre ainsi à Dieu le tribut de ses dons; quelle honte pour celui qui prétend s'arroger les honneurs de ceux-mêmes qu'il n'a pas reçus! Loin donc, loin de l'humilité naïve ces exagérations fades, ces illustrations supposées, ces fictions mensongères, ces témoignages imposteurs, par lesquels trop souvent l'orgueil veut suppléer au mérite, et s'établir au déhors une réputation que la vérité force intérieurement à désavouer. De tels prestiges ne peuvent offrir une si indigne ressource qu'aux méprisables désirs de la vanité. Quand on a assez de sagesse pour ne pas se glorifier de ses possessions, aisément on a assez de force pour ne pas rougir de son indigence. Aussi, dans sa candeur et dans sa franchise, l homme humble en qui se remarque la réalité de quelques

avantages, n'affecte point les apparences de ceux dont il est privé. Content de ce qu'il est, il croiroit se déshonorer en essayant de paroître ce qu'il n'est pas. Et c'est à ce troisième signe qu'il est facile de reconnoître l'humilité.

Ah! même ce qu'il est (et voici le quatrième caractère), avec quelle modération il permet qu'on l'aperçoive! Que dis-je? en le renfermant dans le secret et dans le silence, il laisseroit ensevelir ce qu'il réunit de mérite, si le mérite pouvoit lui-même ne pas se trahir. Aussi judicieux dans ses pensées, que supérieur dans ses vues, il ne croit pas que le mérite s'étende avec le bruit des applaudissemens; que le nombre des échos qui répètent un même suffrage, en multiplie la valeur; et qu'une partie de la véritable gloire consiste dans le

tumultueux fracas qui la suit. Il laisse donc aux ames vulgaires, que les plus légers succès transportent, la frivole consolation d'entendre la voix de la Renommée qui les publie; la puérile satisfaction de suivre des yeux ce fantôme de vanité que le public semble grossir en faisant circuler autour de lui les louanges; la stérile ambition d'être dans la bouche de tout le Monde: récompense passagère qui s'évanouit avec le discours; à plus forte raison, moins encore l'humilité permet-elle d'outrager ceux qu'on éblouit; de mêler, à la pompe d'une prospérité brillante, la dureté d'une fierté tyrannique; de ne se montrer à la multitude, que comme dans un char de triomphe construit pour écraser ceux qui l'admirent de trop près; et de n'étaler le faste de la fortune, que

pour ajouter à l'envie, qu'elle excite si naturellement, une haine ardente contre ceux qu'elle énorgueillit.

Je reprends en peu de mots, mes chers Auditeurs: Est-ce donc là une vertu obscure? Je le demande. Appellerez-vous de ce nom une pénétration qui, en appréciant tous les objets, voit dans Dieu seul le principe de tous les biens, et n'en reconnoît qu'une simple participation dans les créatures; une sensibilité qui honore la bonté divine, en avouant ses bienfaits; une sincérité qui n'établit jamais des honneurs imaginaires sur des titres inventés; une solidité qui s'attache au bien que la vertu renferme, et qui laisse se dissiper la fumée que la gloire exhale; une charité prudente qui évite de causer les ombrages

de la jalousie à ceux qu'effacent les titres de la supériorité? Quelle vertu! ou plutôt, combien de vertus réunies dans une seule, et dans cette seule vertu combien de traits qui en expriment la générosité! L'humilité peut donc être la vertu des grandes ames. Disons mieux: L'humilité ne peut convenir qu'à elles; elle est seule la marque de la véritable grandeur. Quoi de plus vil au contraire que l'orgueil! Passion des ames bornées; parce qu'elles ne connoissent pas toute l'étendue du vrai mérite, elles estiment la leur. Passion des ames foibles; elles croyent soutenir, par un maintien emprunté, une noblesse qui devroit surtout se faire remarquer par celle des sentimens. Passion basse qui mandie la gloire, et qui rampe, s'il le faut, pour s'élever. Passion effrénée,

dont les désirs, s'ils sont contrariés, dégénèrent aussitôt en fumée. Passion insensée; elle croit mériter tout ce à quoi elle ose prétendre, et confond les mouvemens de la présomption avec les dispositions de la capacité. Passion inquiète; un seul honneur refusé la tourmente. Passion frivole; l'honneur le plus mince la nourrit. Passion visible; tout la découvre. Passion timide; elle rougit de se montrer. Passion téméraire; elle s'épuise en efforts. Passion lâche; un rien la déconcerte. Passion cruelle; elle voit sans pitié les maux qu'elle cause. Passion révoltante; on ne la voit qu'avec horreur. Convient-il donc à ceux qu'elle dévore, de vouloir nous persuader que l'humilité dégrade? J'en appelle au jugement des hommes; je consens, pour les intérêts de cette vertu

sublime, à la présenter à leur tribunal. Que pense le Monde lui-même de l'humilité? C'est ce que je vais vous montrer dans la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

Je parle, mes chers Auditeurs, de la véritable humilité; et mon dessein n'est point qu'on en juge par les grossières apparences sous lesquelles trop souvent on la joue plutôt qu'on ne la pratique; ni qu'on l'envisage sous l'extérieur de la pusillanimité et de la foiblesse, qui n'en offrent que le travestissement. Je ne veux point qu'elle paroisse dépouillée de cette fermeté soutenue que la constance exige; de cette douce assurance que la vertu produit; de ce courage

mâle que le devoir inspire; de cette grandeur décente que l'élévation autorise; de cette dignité majestueuse qui orne le trône et qui le soutient. Voudrois-je donc vous laisser croire qu'une vertu qui doit tout régler, vient tout confondre? Qu'elle va mêler tous les rangs, pour anéantir toutes les distinctions; détruire toute autorité, pour éteindre tous les droits; et faire tomber le sceptre même des mains destinées à le porter, sous prétexte d'étouffer toute enflure dans les cœurs? Non, mes chers Auditeurs, non. Plus insinuante et plus habile, c'est dans le cœur même que l'humilité va fixer son règne. Elle y entre dans la simplicité des sentimens qui la suivent, mais sans obscurcir les dehors éclatans à travers lesquels elle est quelquefois

contrainte d'y pénétrer. Pour réprimer tout excès, elle ne détruit pas l'ordre; mais elle introduit l'ordre, en mettant un frein à tous les déréglemens de l'orgueil.

Ainsi dégagée des fausses couleurs qu'on lui prête, je ne crains plus d'exposer à vos yeux le tableau touchant de l'humilité. J'ai réfuté d'avance le préjugé de ceux qui croyent voir dans elle un obstacle aux grandes actions. Il seroit étrange d'imaginer que l'orgueil entre en part de l'héroïsme, et que le vice fasse éclore les vertus. L'histoire elle seule dément ce système; et nous représentons, souvent, comme les plus humbles, les hommes qui se sont montrés les plus grands.

Or, pour connoître quelle idée ils se forment tous de l'humilité; je

dois entrer dans un détail qui peut seul ici me fournir mes preuves. Que pourra m'opposer le Monde, quand, pour le convaincre, je m'appuyerai de ses sentimens? Si je lui montre qu'il applaudit à tout ce qui porte quelque apparence d'humilité, et qu'il instruit lui-même à produire ces apparences d'humilité; comment refusera-t-il d'avouer qu'il en estime et qu'il en aime la réalité?

Dites-moi donc, mes chers Auditeurs, quelle impression font sur les hommes et la condescendance qui facilite l'excès, et l'affabilité qui assaisonne l'accueil, et la douceur qui fait naître la confiance, et l'aménité qui règle les manières? Y eut-il jamais, pour la société, de vertus plus précieuses et plus chères que celles où elle aperçoit

les vestiges de l'humilité? Je m'abstiens à ce moment d'en sonder le vrai principe, et de rechercher s'il est toujours assez saint pour être digne de la sainteté de Dieu. Je n'examine point si c'est notre orgueil flatté dont l'intérêt secret exalte le mérite; peut-être en est-il ainsi, quoiqu'il soit aisé de remarquer que le simple récit d'un trait où l'humilité se peint, excite notre admiration, lors même que personnellement nous n'en retirions aucun avantage. Toujours il est certain que l'humilité gagne nos cœurs, et qu'elle les ouvre au sentiment.

Voyez l'humble modestie se mêler à l'éclat de la naissance et aux prérogatives du rang. On voit alors avec délices au faîte des honneurs ceux qui, placés au dessus des autres hommes, témoignent se

ressouvenir qu'ils le sont. Une grandeur accessible retrace la grandeur suprême qui, de sa bonté, forme une asile contre les traits éblouissans de sa splendeur. Les charmes d'une telle autorité font chérir le joug de l'obéissance. On se glorifie d'être soumis à des maîtres qu'on ne voit pas vainement épris du plaisir de commander. En voulant modérer la situation gênante du respect, ils font croître, avec les hommages qu'ils exigent moins, les sentimens de l'amour qu'ils excitent plus. L'ame en liberté goûte la satisfaction rare d'aimer ce qu'elle admire; de fixer avec complaisance ce qui ne paroissoit propre qu'à étonner ses regards, et de se sentir doucement échauffée par la même lumière dont elle craignoit seulement que la trop vive clarté n'aveuglât.

Ah! tous les jours on le dit: Le plus beau privilége des Grands, c'est celui dont une noble humilité les fait jouir; elle double leur puissance; elle s'étend jusques sur les cœurs.

Que sont au contraire, aux yeux du Monde, ceux qui, toujours précédés de la pompeuse image de leur grandeur, s'y contemplent presque à chaque pas, la présentent à autrui, hérissée de titres comme un mur de séparation, et s'en font un rempart dont il est pénible et dangereux d'approcher? Véritables idoles, ils n'en retracent que la froideur insensible, lorsque l'encens fume encore devant eux, sans qu'un seul regard en descende. Ils recherchent les adorations, sans paroître même les agréer; ils regardent comme dignité une roideur hautaine qui la dépare;

la bizarrerie et les caprices, comme une partie de leurs droits; et les dédains qu'ils témoignent, comme le prix des légers bienfaits qu'ils accordent. Etre scrupuleusement avide de puissance; offrir le triste masque d'une insipide représentation à ceux qui cherchent les agrémens naturels de la société; substituer le désir de dominer au talent de plaire; avoir à sa suite la pitoyable escorte des plus minutieuses formalités; faire de ses qualités comme une enceinte; observer d'un œil inquiet si l'on n'en franchit point les limites; donner au discours le plus simple ce ton de solennité qui le dénature; consentir à perdre beaucoup d'un aimable tribut d'amitié, plutôt que de ne pas disputer une ligne d'élévation; traîner avec soi et à grand bruit la chaîne de ses aïeux; se

repaître et fatiguer autrui du luxe réel ou des chimériques fictions de son origine; être plus jaloux du nombre des générations que de celui des vertus; jouir de son nom, plutôt que de penser à le soutenir: Ah! combien de fois le dit-on: L'humilité pouvoit être une vertu naturelle; il suffiroit, pour l'acquérir, de voir de près les ridicules et les petitesses de l'orgueil.

Voyez l'humble modestie se mêler à l'éclat de la réputation et des talens. Plus le mérite se dérobe aux éloges, plus ils le suivent. Les ténèbres dont il se voile font bientôt place à la lueur qui les décèle. Ce que l'humilité ne sollicite point, l'équité le distribue avec plus d'abondance. On est plus sûr de briller, quand on supprime l'affectation de paroître; et il est ordinaire qu'on se fasse autant d'éloquens pané-

gyristes de ceux qu'on n'essaye pas de forcer à être de serviles admirateurs.

Qu'est au contraire, aux yeux du Monde, la gloire de l'esprit et des connoissances, dès qu'on en laisse apercevoir l'avidité? C'est produire ou l'étalage d'une érudition déplacée, ou la symétrie artificielle d'un langage affecté, ou la justesse sentencieuse des phrases recherchées, ou le froid brillant des saillies forcées. Vouloir, dans les conversations et dans le commun de la société, occuper la première place, c'est s'en exclure. L'esprit est sûr de plaire, quand de lui-même il se produit; il déplaît infailliblement, quand c'est la vanité qui le montre. S'il n'invite que par ses agrémens, il réussit; si l'on voit qu'il veut réussir, il rebute. Pourquoi? Parce qu'au ju-

gement même des hommes, il n'est point de qualités estimables dont l'humilité ne doive être l'assortiment.

Voyez l'humble modestie se mêler à la gloire des exploits et des conquêtes. Qui fut jamais plus célèbre que le Héros paré simplement de son courage, et dans lequel on reconnoît tous les traits de la bravoure, sans y remarquer les taches de la vanité? On se plaît à relever ses triomphes, lorsqu'il sait lui-même y associer ceux qui partagent ses travaux. On publie de toutes parts ses grandes actions, lorsqu'il les laisse parler toutes seules; ou qu'à un récit nécessaire il n'ajoute point d'ostentation. On applaudit doublement à ses succès, lorsqu'on le voit assez généreux pour ne chercher dans les siens que ceux de l'Etat. Qu'il est beau, se dit-on, d'être tout-

à-la-fois et l'appui et le défenseur de la patrie! C'est l'avantage du Guerrier qui, par l'extrême douceur d'une ame pacifique, charme les Citoyens, tandis que, par son intrépide valeur, il fait trembler les ennemis.

Qu'est au contraire, aux yeux du Monde, la gloire des actions les plus éclatantes, lorsque celui à qui elles ont mérité des louanges se les prodigue? A entendre ceux qui prennent l'amour d'eux-mêmes pour leur témoin et pour leur garant, la plus légère part qu'ils ont eue dans une affaire se métamorphose en habilité qui l'a conduite. Ils avoient tout pensé, tout prévu, tout arrangé; ils ont tout fini. Ramasser ainsi les suffrages et les prévenir, c'est en diminuer le nombre et la force; publier son propre mérite, c'est dispenser

les autres de le divulguer; vouloir trop étayer sa gloire, c'est faire douter que par elle seule elle puisse se soutenir.

Voyez l'humble modestie se mêler à la faveur et au crédit; elle en est elle-même le plus sûr appui. Un pouvoir modeste trouve plus d'approbateurs que de rivaux. L'hommage flatteur de la confiance écarte les regards jaloux de l'envie. On juge digne de ses priviléges celui qui n'a point la foiblesse de s'en prévaloir; on les dispute moins à ceux qui ne s'efforcent pas à les entasser; et généralement on avoue que, dans le lieu le plus élevé, celui-là n'est pas déplacé, qui résiste à l'étourdissement que cause si facilement l'élévation.

Qu'est au contraire, aux yeux du Monde, la gloire d'approcher de la source des grâces, si l'on

ne se montre plus flatté de concourir à les faire répandre, que sensible à l'honneur de les voir passer par ses mains? Qui n'aime qu'à briller, offusque; qui ne veut d'une place que l'illustration, s'y déshonore; qui s'énorgueillit d'un pouvoir emprunté, fait craindre qu'il n'en abuse. Les cœurs étroits, la vanité les enfle; les esprits légers, la vanité les trouble. Elle est toujours ou le supplément aux qualités médiocres, ou l'opprobre qui flétrit les plus grandes qu'on n'a pas soin d'en préserver. Ce détail, jusqu'où ne pourrois-je point l'étendre encore? Parcourant toutes les conditions, toutes les situations, tous les divers objets que le Monde fournit, j'en conclurois de nouveau avec certitude, qu'il n'est de mérite parfait, au jugement des hommes, que le mérite humble,

et que, sans ce dernier éloge, auprès d'eux il n'en est point d'achevé.

De là vient sans doute (qui le croiroit?); de là vient que, jusques au milieu d'un Monde où l'orgueil domine, on entend néanmoins des leçons d'humilité. Cette même vertu qu'on trouve pour soi même si difficile, on aime à la voir dans les autres; on la leur inspire. D'où suit une réflexion que je ne dois pas omettre: C'est que les maximes, que si souvent le Monde combat, lui paroissent souvent nécessaires. La force de la vérité le rappelle aux mêmes règles qu'il abandonne; et, tandis qu'il dispute aux vertus chrétiennes le droit de perfectionner les mœurs, il emprunte de la Religion une morale qui a quelque rapport, quoique imparfait, avec la morale du Christianisme.

Combien est-il en effet dans le Monde de maximes débitées, reçues et autorisées, qu'il me seroit facile d'apporter en preuve de l'estime qu'il témoigne pour l'humilité! Si j'en excepte l'ambition et la vengeance que le Monde fomente plutôt secrètement qu'ouvertement il ne les approuve; il fait de la modestie une qualité universelle qui doit présider à toutes, pour en faire l'ornement. D'accord sur ce point avec l'Ecriture, lorsqu'elle nous avertit que notre éloge n'est supportable que dans des bouches étrangères, il convient que dans la nôtre nos louanges servent à nous avilir; il blâme ces discours avantageux, aussi peu décens de la part de ceux qui les tiennent, qu'importuns à ceux qui les entendent; ces airs et ce ton de contradiction et de supériorité qui

arment aussitôt la vanité de ceux qu'on entreprend d'effacer par la sienne; ces esprits de critique et de censure, signe ordinaire d'une rivalité soupçonneuse, plutôt que d'une prudente sagacité. Sévère jusqu'à exiger qu'on s'oublie, rarement il permet de parler de soi-même; et il représente l'Ennui comme marchant toujours à la suite de l'indiscrétion orgueilleuse qui veut trop se faire écouter.

Consultez le Monde sur l'extérieur de votre conduite, il vous dira qu'il est grand de savoir céder à autrui, et qu'il est beau de soutenir ses droits avec une humble modération. Compensez, ajoutera-t-il, s'il se peut, par la déférence, leshommages que l'on vous doit; rassurez, par une familiarité noble, ceux que votre autorité intimide; rapprochez-vous, par la

simplicité des mœurs, de ceux dont vous êtes éloigné par la disproportion du rang; du milieu de l'appareil de votre gloire, laissez échapper à propos des traits de bonté. Etre peuple par la bassesse des sentimens, ce seroit une tache; mais être populaire, c'est un talent. Et ne sont-ce pas là, mes chers Auditeurs, autant d'enseignemens qui dérivent de la haute idée qu'on a de l'humilité. Or, ces enseignemens font partie d'une éducation saine, témoin l'attention à réprimer l'orgueil naissant d'une jeunesse inconsidérée, et à lui apprendre qu'il faut joindre, à l'illustration du nom, les qualités sociales qui réunissent les cœurs. Ils entrent dans les instructions journalières et détaillées que la sagesse du Monde répète: puisque ce qu'on appelle égards, politesse, manière, est

au moins, à le bien prendre, comme l'écorce de l'humilité. Ils se retrouvent dans les divers éloges; car, rien n'est plus ordinaire que d'entendre louer la modestie; tant il est certain que loin de dégrader, l'humilité honore, et qu'il n'est au contraire rien de plus humiliant que la fierté. Celle-ci quelquefois le sent; alors elle se déguise : Et les déhors hypocrites, dont elle sait par intervalle se revêtir, prouvent eux-mêmes qu'elle redoute les regards des hommes. Mais c'est nous arrêter trop à considérer les jugemens qu'ils en portent. Ce n'est point, après tout, au jugement du Monde, c'est à celui du Seigneur qu'il est réservé de marquer le prix des vertus. C'est donc enfin jusques aux idées de Dieu que je remonte, pour connoître la noblesse de l'humilité.

TROISIEME PARTIE.

Ici, mes chers Auditeurs, sous quelle forme brillante vient s'offrir une vertu qui se présente devant Dieu même, assurée d'en fixer les complaisances! Que pensez-vous que Dieu prenne plaisir à considérer sur la Terre? Il y voit de loin, nous dit le Prophète, ce qu'elle a de plus élevé, tandis qu'il suit d'un œil de prédilection ce que l'humilité paroît y ensevelir, *Humilia respicit, et alta a longè cognoscit.* [Psalm. CXXXVII. 6.]. C'est dire trop peu. Quoiqu'il soit le principe d'où toute grandeur émane, il dédaigne celle qui ne se rapporte point à lui comme à son terme. Je ne dis point assez encore : Il déteste l'orgueil qui en abuse. C'est lui qui le déclare,

Detestor ego superbiam. [Amos. VI. 3.]. Ajoutons, d'après sa parole expresse, qu'il se plaît à la renverser, et à en déraciner jusques aux fondemens, *Sedes ducum superborum destruxit Dominus.* [Eccl. X. 17.]. Ouvrons les annales sacrées, dépositaires de ses oracles et de sa conduite. Qu'y verrons-nous? Le frappant récit des triomphes de l'humilité que Dieu glorifie, et l'histoire effrayante des disgrâces de l'orgueil qu'il accable sous ses coups.

Oui, mes chers Auditeurs: A suivre avec attention les œuvres du Seigneur; on seroit porté à croire qu'il a concentré, dans l'humilité, la gloire dont il veut faire part aux hommes, et qu'il ne les élève qu'à proportion qu'ils consentent à s'abaisser. Je ne suis que cendre et que poussière. Quel aveu quand il s'agit de s'entretenir

avec Dieu! C'est néanmoins celui d'Abraham. [*Gen.* XVIII. 27]. Et déja Dieu prête une oreille attentive à ce Patriarche. Il entre, pour parler ainsi, en composition avec lui sur les desseins de sa vengeance; il écoute ses interrogations multipliées, et il acquiesce à ses demandes. Il lui dévoile les intentions de son cœur et la condescendance de sa bonté! Que la prérogative spéciale de l'humilité consiste à pénétrer jusques dans le sanctuaire de la Majesté divine, et à en lire les décrets; n'en doutez, pas, Chrétiens, souvent il en est ainsi. C'est à l'humble simplicité du cœur que Dieu nous dit qu'il aime à ouvrir le sien. Un cœur qui n'est pas rempli de lui-même, ne met point d'obstacle aux communications de Dieu, *Et cum simplicibus sermocinatio ejus.* [Prov. III. 32.]. Spec-

tacle surprenant, dont plus d'une fois nous sommes témoins! Nous voyons des hommes de l'esprit le plus perçant, le plus veste et le plus versé dans les hautes spéculations des choses divines, les connoître moins profondément, en parler moins éloquemment, et surtout les sentir moins vivement, que le Fidèle qui joint l'humilité d'une ame pure à la soumission d'une ame docile. Ah! comment ces ames simples nous parlent-elles de Dieu et de ses perfections! Avec quelle sublimité elles s'élèvent vers lui! Avec quelle clarté elles en saisissent les leçons! Avec quel discernement elles connoissent les mouvemens de sa grâce! Qui donc a pu les instruire? C'est Dieu. L'humilité le touche; il distribue les trésors de sa sagesse à ceux qui ne présument point de la leur.

Augustin, qui s'égare dans les présomptueuses recherches que poursuit son génie, découvre les plus importantes vérités, dès que l'humilité le dirige. Il attire sur lui l'Esprit de lumières, en confessant qu'il est plongé dans les ténèbres. Il apprend à connoître Dieu, lorsqu'il commence à se connoître lui-même. L'humilité est la voie qui conduit à la source du vrai. Pourquoi ? Parce que Dieu révèle aux Petits et aux Humbles ce qu'il dérobe à l'avidité téméraire des faux Sages. Ainsi le disoit hautement Jésus-Christ, et il en rendoit grâce à son Père, *Confiteor tibi Pater..... quia abscondisti hœc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.* [Math. XXI. 25.].

Et comme si ce n'en étoit point assez de communiquer aux Humbles, avec la science qui les éclaire,

la consolation qui les soutient; car S. Paul nous assure que Dieu est leur consolateur, *Qui consolatur humiles.* [II *Cor.* VII. 6]; je vois l'humilité qui avoue sa foiblesse, la convertir en toute-puissance. Ecoutez l'Apôtre, il dit clairement que de lui-même il ne peut rien; et aussitôt il ajoute qu'il peut tout par la force du Seigneur. [*Phil* IV. 13]. Jérémie lui représente que l'importance du ministère dont il le charge surpasse le pouvoir qu'il a de le remplir; Dieu se fait sa caution, et il joint l'efficacité de ses secours aux ordres de son autorité. [*Jer.* I. 6. 7]. Gédéon lui demande comment il pourra agir pour le salut de son Peuple; Dieu relève son courage, en lui annonçant les effets de sa protection. [*Jud.* VI. 22]. Vous venez à moi dans le formidable appareil d'une force humaine, s'écrie David,

à la vue de l'ennemi terrible qu'il devoit combattre; et ce n'est qu'au nom du Seigneur que j'ose vous affronter. Aussitôt la vertu de Dieu arme son bras. [1 *Reg.* XVII. 45]. Le Dieu qui commande aux Superbes, couronne les Humbles. Il tend une main secourable à ceux qui en font leur appui. Lisez les exploits des braves d'Israël. Avant le combat, l'humilité dicte leurs vœux; bientôt leurs succès déterminent la victoire. Est-il étonnant que le Dieu des armées la fixe en faveur de ceux qui reconnoissent que lui seul peut la donner?

Loin donc d'énerver le courage, l'humilité le nourrit. L'homme humble qui n'estime pas ses propres forces, attend tout de celles de Dieu, en qui il voit son soutien. Capable de plus grands projets,

c'est à Dieu qu'il les confie; et c'est sous ses auspices qu'il en entreprend l'exécution.

Et voilà aussi, mes chers Auditeurs, dans la solidité de ces principes, l'explication de quelques événemens dont les hommes paroissent surpris. Quelquefois avec peu de talens naturels, beaucoup de succès. D'où vient ce prodige? C'est l'humilité qui l'opère; Dieu ouvre l'abîme de ses grâces à ceux qui sentent l'abîme de leur néant. Quelquefois une vie en apparence assez commune; et cependant une réputation éclatante de sainteté. D'où vient cette gloire? C'est l'humilité qui l'attire: Dieu aime à manifester ce qui n'étoit connu que de lui. Quelquefois nulle démarche pour parvenir aux honneurs; et d'eux-mêmes ils se pré-

sentent. D'où vient cette prospérité? C'est l'humilité qui la produit: Dieu illustre le mérite qui ne cherche que l'obscurité. Quelquefois presque nul rapport avec le Monde; et néanmoins des distinctions de sa part, si l'on y paroît. D'où vient cet hommage? C'est à l'humilité qu'on le rend: Dieu force le Monde à l'admirer. Et ne pensez pas, mes chers Auditeurs, que je ne propose ici que des conjectures: j'ai la parole de Dieu pour garant. Le temps ne me suffiroit pas, si j'entreprenois d'en réunir les oracles. L'humilité précédant la gloire, l'humilité placée au faîte de la grandeur; l'humilité consacrée sur la Terre par le souvenir qu'elle y laissa; l'humilité préconisée, honorée, exaltée. Telle est l'idée

que nous en donne le Seigneur dans ses Ecritures. Si ces prodiges vous paroissent rares, ne vous en étonnez pas; puisque rien aussi n'est plus rare parmi les hommes que l'humilité.

Il voit l'humilité de Lia, il la soustrait à l'opprobre qui l'avoit accablée. Il voit l'humilité de Joseph; de l'obscurité du cachot, il l'approche des splendeurs du trône. Il voit l'humilité du Roi de Ninive; il quitte aussitôt le glaive de sa fureur tiré contre lui et contre son peuple. Telle est l'idée que Dieu nous en donne par sa conduite.

Contraste frappant! Je vois Dieu à ce moment armé de la foudre. Ah! contre l'orgueil qu'il poursuit, quels traits variés de sa vengeance! Pharaon, au sein des

mers : Sennacherib dans les horreurs du carnage : Nabuchodonosor, en société avec les brutes dans les forêts : Antiochus, sous le poids des plus vives et des plus humiliantes douleurs : Aman, sur un gibet. Ce sont là les tableaux que la main même de Dieu nous a tracés de sa conduite. Et, de peur que nous ne confondions ce qu'il réserve à l'orgueil avec les effets ordinaires qui sont, non un ordre exprès, mais simplement une permission de sa Providence ; entendez-le nous avertir que c'est l'orgueil qui a excité son courroux, et que son bras est levé pour le punir. C'est à vous, Homme superbe, que j'adresse mes menaces, dit le Seigneur, *Ecce ego ad te, Superbe, dicit Dominus.* [Jérém. L. 31.]. Le jour de votre châti-

ment est arrivé : *Venit dies tuus, tempus visitationis tuæ.* C'est sous les coups de ma colère que votre orgueil sera écrasé, *Cadet Superbus et corruet.* [Ibid.].

Que si nous osions interroger Dieu sur les motifs d'un traitement si terrible, par quelle éloquente conviction il justifie la sévérité de ses arrêts ! Prophète, dit-il à Ezéchiel, parlez en mon nom à ce Monarque enivré de sa gloire ; et vous lui direz : Parce que, dans l'ambitieux transport de votre vanité, vous avez oublié que vous n'êtes pas un Dieu, mais un homme ; parce que, aveuglé dans les desseins de votre sagesse, ébloui par les richesses de vos trésors, appuyé sur la multitude de vos forces, vous avez laissé s'élever les sentimens de votre cœur avec

la pompe flatteuse de votre puissance, jusques à me méconnoître; je vais vous livrer à des nations ennemies, dont vous serez le jouet, la victime et le spectacle. Vous ne serez plus rien. C'est à jamais que je confonds vos sacrilèges efforts. Vous verrez sans espoir renverser ces autels fragiles que vous osâtes vous ériger à vous-même, *Nihili factus es, et non eris in perpetuum.* [Ezech. XXVIII. 19.].

Direz-vous, mes chers Auditeurs, que de tels châtimens n'ont rien qui alarme, quand on les rapproche des excès qui les ont attirés? Usurper les honneurs divins, c'est mériter sans doute tout l'éclat de la vengeance divine. Et la qualité des reproches que fait ici le Seigneur, montre assez com-

bien il étoit autorisé à punir. Mais, comme il est rare que la vanité entraîne dans de tels écarts, suffit-il, pour en inspirer l'effroi, d'en rappeler la punition? A cette objection, je n'oppose qu'un exemple. Hélas! fut-il épargné David lui-même? Ce Roi si vertueux, ne vit-il pas frappé de mort une partie de son peuple, dont le dénombrement fait par ses ordres, avoit flatté, quelques instans, le sentiment d'une coupable vanité?

Qu'il demeure donc incontestable parmi les hommes, que, comme à Dieu seul est tout honneur, ils lui doivent essentiellement le tribut de la gloire dont ils ne jouissent que par emprunt, et qu'ils ne tiennent que de lui. Ce tribut, c'est par l'humilité qu'on le lui

offre. Il ne peut pas lui même en dispenser, puisqu'il ne peut pas cesser d'être, et que la qualité de fin dernière, à laquelle tout se rapporte, est une qualité inestimable de l'Etre de Dieu. Que l'humilité reprenne donc à vos yeux son vrai caractère. Vous trouverez dans elle, avec le plus indispensable de vos devoirs, le plus noble de vos privilèges. C'est l'humilité qui vous conduit à Dieu; c'est elle qui vous introduit aux pieds de son trône; c'est elle qui lui présente vos hommages; c'est elle qui fixe sur vous et ses regards et ses faveurs. Pour approcher des Rois, il faut un titre : pour approcher du Roi des Rois, l'humilité peut seule former le vôtre. Vous n'êtes jamais plus sûr d'en être favorablement accueilli,

que quand vous vous avouez indigne de sa présence, et vous touchez au moment d'obtenir ce que vous croyez ne pas mériter. Ne soyez pas surprises, Ames humbles, si les hommes sollicitent si ardemment les secours de vos prières. Votre humilité leur annonce l'efficacité de votre intercession. Vous pouvez tout auprès de Dieu, par là même, que vous vous persuadez ne pouvoir rien. Vous disposez des grâces de sa miséricorde, en vous anéantissant devant le sanctuaire de sa justice. Vous ne reconnoissez que lui pour suprême Bienfaiteur, sur vous il accumulera ses bienfaits. Il est de sa gloire, de protéger ceux qui la célèbrent, d'en confier les intérêts, à ceux qui n'en ont pas de plus chers; d'en faire

descendre quelques rayons sur ceux qui en font rejaillir sur lui tout l'éclat; de la partager enfin avec ceux qui ne travaillent qu'à l'obtenir, et c'est ce qu'il vous destine dans la bienheureuse éternité que je vous souhaite.

SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA QUATRIEME SEMAINE

DE CARÊME.

MISÉRICORDE DE DIEU.

Vidit eum pater ipsius, et misericordiâ motus est.

Son père l'aperçut, et il fut ému par un sentiment de miséricorde. *Evang. de ce jour. S. Luc.* Chap. 13,

Vous me prévenez déja, mes chers Auditeurs; et, au seul nom de miséricorde que je viens de prononcer, vous voyez avec une sa-

tisfaction secrète, que je vais vous entretenir de celle du Seigneur. Comme il n'est aucun homme sur la Terre qui n'ait à se reprocher ou à craindre d'avoir irrité la justice de Dieu; il n'en est point qui n'ait besoin de sa clémence, et qui n'en goûte les consolations. Quel empressement n'avons-nous pas nous mêmes à la publier! Si Dieu nous ordonne d'annoncer ses vengeances, il nous confie aussi le soin de faire connoître sa tendresse. Deux idées qu'il est facile de concilier, en admirant, dans les différentes vérités de la Religion, une même fin, la conversion des Pécheurs et leur salut.

Le dirai-je cependant? Telle est la dépravation d'un trop grand nombre d'hommes, que nous craignons de leur exposer l'asile que

leur offre la miséricorde. Pourquoi? Parce qu'ils font servir, à se le fermer, l'ardeur même avec laquelle nous cherchons à le leur ouvrir; parce que nous avons à nous méfier de la perversité de leur cœur, tandis que nous leur découvrons la générosité du cœur de Dieu. Dieu est bon; nous le répétons avec vérité et avec complaisance. Dieu est bon; le Pécheur le répète lui-même avec présomption ou ingratitude. L'unique conséquence qu'il en tire dans sa conduite, c'est de continuer à être méchant; comme si l'on pouvoit confondre une bonté qui aime à pardonner, avec une foiblesse qui ne sait pas punir; et comme si le pardon qu'offre la bonté ne justifioit pas lui-même la sévérité de la punition. Ainsi, il ne tient pas à quelques Pécheurs que nous ne leur

dérobions une vérité dont ils abusent, et que nous ne les laissions en proie à toute la vivacité de la terreur, de peur qu'ils n'étendent encore, par une confiance mal entendue, l'aveuglement de leur obstination.

Sous quel point de vue ferai-je donc envisager aux Pécheurs cette miséricorde divine? Je dois, et je viens la leur présenter de manière à en seconder les desseins, en même temps que j'en détaillerai les effets. Vous donc qui désirez sincèrement votre conversion; car, c'est à vous que je m'adresse; pour vous convertir, deux choses en particulier vous sont nécessaires : La douleur sincère de vos péchés et la ferme espérance de votre pardon. Or, c'est par l'idée de la miséricorde de Dieu que je viens vous exhorter tout-à-la-fois à l'une et à l'autre.

Motif de douleur, je le trouve dans l'idée de la miséricorde de Dieu ; elle a de quoi animer vivement votre repentir du passé, par le souvenir de ce qu'elle a fait pour vous, tandis que vous étiez éloigné de Dieu : ce sera la première Partie. Motif d'espérance; je le trouve dans l'idée de la miséricorde de Dieu; elle a de quoi soutenir efficacement votre espoir pour le présent, par la vue de ce qu'elle est encore prête à faire pour vous, dès que vous revenez à Dieu : ce sera la seconde. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Non, ce n'est point aujourd'hui par la terreur de la justice de Dieu, c'est par l'idée de sa miséricorde que je veux animer votre

repentir, et préparer votre pénitence. C'est à vos cœurs que je m'adresse; j'en appelle à leurs sentimens, pour faire naître dans eux celui de la componction. Par leur sensibilité, je puis exciter leurs regrets; et c'est par les traits les plus doux de la clémence divine que je cherche à les voir brisés de la plus vive douleur. Exposons-la donc à vos yeux, cette suprême bonté que vous avez éprouvée tant de fois sans la connoître. Il ne faut que vous montrer le Dieu que vous aviez abandonné, pour vous inviter à revenir à lui. En réfléchissant sur sa conduite, pourrez-vous ne pas gémir sur la vôtre? Vous étiez Pécheurs; vous savez, mes Frères, ce que par rapport à Dieu ce titre renferme, et voici néanmoins ce que Dieu a toujours été par rapport à vous: Tendre

dans les sentimens de sa miséricorde, Dieu vous aimoit: Prévenant dans les mouvemens de sa miséricorde, Dieu vous recherchoit. Patient dans la durée de sa miséricorde, Dieu vous attendoit.

Oui, Pécheurs, Dieu vous aimoit. Ce n'est pas que je veuille vous persuader que vous parussiez alors à ses yeux comme un objet de ses complaisances. Ah! le péché avoit détruit dans vous cette grâce sanctifiante qui fait les amis de Dieu. Dieu, qui voyoit dans vous le péché, y voyoit par là même un objet qu'il hait essentiellement, qu'il ne peut point ne pas haïr, et qu'il haïra éternellement. Dieu voyoit dans vous l'infraction de ses lois, la rebellion à ses volontés, le renversement de l'ordre: et par conséquent il vous voyoit vous-même provoquer sa vengeance, et

en mériter les châtimens. Or, c'est de là précisément, mes chers Auditeurs, que je tire la preuve convaincante de la tendresse de Dieu pour vous dans sa miséricorde. Car, puisque nécessairement Dieu porte une haine infinie au péché; comment cette haine du péché eût-elle pu laisser à Dieu d'autres sentimens, si celui de son amour pour vous ne l'eût pas égalé? Non, jamais je ne reconnois mieux la tendresse du cœur paternel de David, que quand je l'entends dire à ceux de ses sujets qui vont combattre contre son fils révolté: Ah! du moins conservez-moi ce fils, *Servate mihi puerum* [II. Reg. XVIII. 5.], et quand je lui vois répandre des larmes sur sa mort, *Contristatus flevit.* [Ibid. XIX. 2.]. Absalon, mon fils! Mon fils Absalon! Hélas! voilà les tristes paroles

que laisse entendre ce père persécuté par son indigne fils, *Absalon fili mi! Fili mi Absalon!* [Ibid. XVIII. 33.]. Mais, Prince, c'étoit un ingrat, c'étoit un rebelle, c'étoit un traître. Oui, mais c'étoit mon fils; j'en prononce encore le nom avec tendresse; son sort m'arrache des pleurs; que ne puis-je lui rendre la vie, au prix de la mienne, *Quis mihi tribuat ut ego moriar pro te?* Ah! mon cher Auditeur, si, comme on vint annoncer au père la mort de ce fils séditieux, on eût pu rendre à ce fils mourant les sentimens de son père désolé; si l'on eût pu faire entendre à Absalon les plaintes lamentables de David; si on le lui eût représenté baigné de ses larmes, et remplissant les airs de ses gémissemens; si on lui eût dit que sa mort alloit changer en un deuil

lugubre la victoire même qu'on avoit remportée sur lui, *Dolet rex super filio suo.* [Ib. XIX. 2.]: déja vaincu par la force des armes, eût-il pu ne pas céder encore à la générosité d'un tel amour? Eh! rendez-vous donc, Pécheurs, à l'amour d'un Dieu qui, quoique vivement et fréquemment outragé, vous voit à regret dans l'état de mort où vous réduit la révolte du péché. Car, comme S. Paul écrivoit aux Ephésiens de ne pas contrister l'Esprit saint, *Nolite contristari Spiritum sanctum* [Eph. IV. 30.], j'ose vous dire dans le même sens que Dieu est affligé de votre état; c'est-à-dire que quoique Dieu en lui-même ne soit susceptible d'aucun de ces sentimens que nous appelons tristesse et douleur; pour exprimer ses dispositions à votre égard, nous usons des termes qui

les rendent plus sensibles, autorisés en cela par le langage de l'Ecriture qui les employe pour s'accommoder à notre foiblesse; et c'est ainsi que je puis dire de Dieu, qu'il regrette dans vous un fils; qu'il est sensible à votre perte; qu'il est touché de vos dangers; et, à parler exactement, je dois vous dire qu'étant dans le péché, vous êtes dans une situation opposée aux sentimens de paix qu'il avoit pour vous, aux désirs de l'amour qu'il vous porte, à la volonté sincère qu'il a de vous sauver tous, et qu'aucun de vous ne périsse, *Nolens aliquos perire.* [II. Petr. III. 9.].

Mais sur quoi fondé, interprétai-je ainsi les sentimens de Dieu, à l'égard des Pécheurs? Et qui vous répond de cette divine miséricorde dont je vous entretiens?

Qui vous en répond, mon cher Auditeur? C'est Dieu lui-même, par le don qu'il vous a fait de son propre Fils livré à la mort, afin que, par les mérites de son sang, vous puissiez recouvrer la vie. Car, ce trésor est toujours le vôtre, si vous voulez efficacement vous l'approprier. Dieu veut encore, pour chacun de vous, ce qu'il s'est proposé pour tous, l'abolition du péché, *Ut finem accipiat peccatum,* le rétablissement de la justice, *Ut adducatur justitia* [Dan. IX. 24.]; et, comme Dieu n'a point encore envoyé son Fils pour juger le Monde, mais pour le sauver; au lieu de vouloir qu'il soit déja votre Juge, Dieu vous le présente encore aujourd'hui comme votre Sauveur, *Non ut judicet mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum.* [Jo. III. 17.].

Qui vous en répond? Jésus-Christ lui-même. Ecoutez ses oracles : Il est venu appeler les Pécheurs; ce sont ses propres paroles; et, parmi eux, il n'exclut personne. Vous n'êtes donc pas excepté des desseins de sa bonté. Il nomme le salut des hommes l'œuvre de Dieu son Père. Votre salut entre donc en part du grand ouvrage que son Père lui a confié. Il nous représente la joie que porte jusques dans le Ciel un Pécheur qui se convertit sur la Terre. Le Ciel s'attendrit donc sur le malheur de votre péché, puisque si vivement il s'intéresse au bonheur de votre conversion. Eh! que signifient de toutes parts, dans l'Evangile, ces empressemens à ramener une brébis égarée, si celui à qui elle appartient ne désire pas ardemment

de la revoir dans son troupeau? Ces transports d'allégresse en la recouvrant, s'il ne lui est pas tendrement attaché? Ces félicitations qu'il se plaît à recevoir, s'il l'avoit perdue sans une véritable douleur? Pourquoi, à la première vue du Prodigue, dès qu'il revient, les entrailles de son père sont-elles émues, si ce père, constamment irrité d'un éloignement coupable, s'étoit endurci? Quel tableau soutenu de l'amour de Dieu pour vous, Pécheurs! Et ce tableau, c'est Dieu lui-même qui l'a tracé.

Ah! ne faites pas à Dieu l'injure de juger de ses sentimens par les vôtres. Contraste frappant que celui qui en résulte! Dieu banni de votre cœur par le péché; et vous, malgré votre péché, sans cesse présent au cœur de Dieu

par sa tendresse. Vous, dirigeant contre son trône, les efforts de l'indocilité; et Dieu, de son trône même, faisant descendre sur vous des regards propices. Vous, disant contre la défense expresse du Sage: J'ai péché, et que m'en est-il arrivé de fâcheux? [*Eccl.* v. 4.]; Dieu voulant toujours prévenir les suites funestes de vos crimes. Vous, tournant contre Dieu ses propres bienfaits; Dieu ne retirant point encore de vous sa main bienfaisante. Elle est donc aussi fidèle que vive la touchante image sous laquelle Dieu vous peint son amour, lorsque le comparant à celui d'une mère, il demande si celle-ci peut se résoudre jamais à voir sans pitié l'enfant qu'elle a porté dans son sein. [*Is.* XLIX. 15.]. Non, sans doute. A travers tout l'appareil de l'indignation la plus juste, le

sentiment maternel transpire; et, lors même qu'elle menace, on sent avec quelle ardeur elle aime. C'est pour épargner qu'elle effraye; c'est par intérêt de cœur qu'elle s'afflige; l'envie de pardonner accompagne dans elle la nécessité de punir. Y pensai-je? Et pourquoi m'arrêter à décrire les affections du cœur d'une mère? C'est, mes chers Auditeurs, c'est pour vous exprimer, d'après Dieu lui-même, les miséricordieuses dispositions du cœur de notre Dieu. Et pourtant je n'en dis point assez encore, puisque Dieu ajoute par son Prophète: Une mère pût-elle oublier son fils, je ne vous oublierai pas, *Si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui.* [*Ibid.*].

Ne seroit-ce ici de sa part, qu'une stérile tendresse? Non,

Pécheurs. Et, pour connoître mieux combien, dans le sentiment de sa miséricorde, Dieu vous a aimés; voyez, en second lieu, comment, dans le mouvement de sa miséricorde, il vous a recherchés. Que la Terre entière parle ici pour moi, puisque, selon la pensée du Prophète Roi, la Terre est remplie de cette miséricorde divine. [*Ps.* XXXI. 5.]. Que la Religion déploye ses vues, ce sont des vues de miséricorde. Que le saint Ministère étale ses fonctions, elles sont l'exercice de la miséricorde. Que la Grâce dévoile ses opérations, ce sont des efforts de miséricorde. Que les Pasteurs du peuple exercent leurs fonctions, elles sont fondées sur des desseins de miséricorde. J'entends le Seigneur leur recommander de surveiller, d'instruire et d'exhorter, rendre leur autorité

responsable des soins assidus qui doivent la suivre, unir l'intérêt de leur propre salut, au zèle qui intéresse au salut d'autrui, et, selon la parole redoutable de l'Ecriture, leur demander compte du sang de l'impie dont ils n'auront pas travaillé à prévenir la ruine, *Sanguinem ejus de manu tuâ requiram.* [Ezech. III. 18.]. A quelle fin donc sommes-nous envoyés près de vous? De qui nous vient notre mission et quel en est l'objet? C'est de coopérer, avec la grâce de Dieu, au grand ouvrage de votre salut. Notre plus douce consolation est d'y réussir, notre plus beau triomphe aux yeux du Seigneur, c'est votre conquête. Ces jours de conversion et de salut (*),

(*) Le Jubilé.

ces jours précieux qui peuvent être salutaires à tous, et qui sûrement le deviendront pour plusieurs, qui vous les a ménagés? Qui vous ouvre le saint temple pour vous en faire une source de grâces et de bénédictions? Quelle voix sommes-nous chargés de vous y faire entendre? Quelle parole venons-nous vous y annoncer? Ah! Chrétiens, pouvez-vous ne pas le sentir vivement, dans ces temps de miséricorde, tandis que vous êtes placés dans le lieu même où elle établit pour vous spécialement son sanctuaire, et qu'elle pose son trône au milieu de vous, pour qu'il vous soit plus facile de l'environner?

Mais disons-le clairement, mes chers Auditeurs, tout sensibles que sont, ou du moins que doivent

être pour ces Pécheurs les effets de l'amour empressé de Dieu qui les rappelle, ils ne les aperçoivent presque point. Pourquoi? Parce qu'ils évitent de les apercevoir; parce que l'iniquité en vient à cet excès de se précautionner contre la bonté du Dieu, dont les recherches l'importunent, en même temps qu'elle met tout en œuvre pour se rassurer contre les menaces dont la sévérité de ses jugemens les épouvante. Et, parce qu'elle craint presque également la voix de sa miséricorde que le cri terrible de sa justice aveugle volontairement; elle n'aspire, pour être libre, qu'à les oublier toutes les deux. Hélas! tel a été, dans tous les temps, le criminel abus qu'ils ont fait de leur liberté. Sortis des mains de Dieu comme le chef-

d'œuvre de sa puissance, jamais il n'ont cessé d'être l'objet de ses soins; et, toujours rebelles à ses invitations, on eût dit qu'ils ne travailloient qu'à s'y dérober. Lisez l'histoire du Monde : c'est un combat toujours soutenu entre la miséricorde de Dieu, qui veut les sauver, et l'aveuglement des hommes, qui veulent se perdre. Quelle suite de monumens de la bonté de Dieu! Dieu se fait connoître, donne la loi, il suscite des Prophêtes, il parle par son fils. Ce fils adorable attire les nations, il leur envoye ses Apôtres, leurs enseignemens retentissent jusqu'aux extrémités de la Terre. Au milieu de l'Univers, s'élève l'inébranlable édifice de son Eglise, elle est exposée à tous les regards, elle offre les preuves les plus sensibles de sa vérité, elle offre

toutes les vertus, elle communique tous les secours, elle admet tous ceux qui veulent entrer dans son sein. Que font les hommes? Ils se réunissent contre le Seigneur et contre son Christ, ils conspirent à en abolir les lois, ils mettent à mort les Prophêtes, ils éteignent la lumière que Dieu leur présente dans le sang même de ceux que Dieu charge de la leur porter; Jésus-Christ pleure sur la cité ingrate qui méconnoît les temps où il vient la visiter, *Videns civitatem flevit super illam* [Luc. XIX. 41.]; il lui reproche la cruauté des traitemens qu'ont essuyés de sa part les envoyés de sa miséricorde; tendrement il lui rappelle les efforts de son amour, et l'opiniâtreté de sa résistance, *Quoties volui et noluisti*! Perfide Jérusalem! Malgré ton infidélité, il t'aime

donc encore, puisque l'idée de tes châtimens et de tes maux, fait parler si éloquemment sa douleur, *Flevit.* Barbare! Il ne te manque plus que de mettre à mort à son tour celui qui vient t'apporter la paix et le salut. Ah! si vous l'aviez connue, puis-je vous dire, mes chers Auditeurs, comme le disoit Jésus-Christ à cette ville ingrate, si vous l'aviez connue, cette miséricorde, si vous en eussiez pénétré les desseins, si vous en eussiez senti toute l'étendue, si vous eussiez pensé que le Dieu que vous armiez contre vous, par vos péchés, se laissoit désarmer encore par les sentimens de son cœur, *Si cognovisses et tu* [Ibid. 42.]; si vous eussiez compris que vos froideurs, votre éloignement, vos crimes n'avoient pu encore étouffer la vivacité de son amour, qu'il dé-

sire pour vous, et plus que vous-mêmes, de vous voir solliciter auprès de lui et obtenir votre pardon; que, des intérêts de votre salut, il fait encore ceux de sa gloire, *Si cognovisses et tu!* Ah! connoissez-le au moins à présent; allumez donc le feu de la Charité dans vos ames au feu divin de la Charité éternelle qui n'a pu encore s'éteindre; commencez à aimer un Dieu que vous n'avez pu forcer à cesser de vous aimer lui-même, un Dieu qui ne cesse pas encore de vous visiter, de vous rechercher, malgré vos infidélités.

Combien de fois, lorsque vous n'étiez occupé qu'à vous soustraire à ses regards paternels, en a-t-il jeté sur vous! Vous lui fermiez l'entrée de votre cœur; et, pour parler d'après Dieu lui-même, il se tenoit à la porte, il réitéroit

ses intances; qu'il me soit permis de m'exprimer ainsi, il épioit le moment de le surprendre, *Ecce sto ad ostium, et pulso.* [Apoc. III. 10.]. Ici, Pécheurs, c'est vous-mêmes que je prends pour témoins et pour garants de la vérité que je vous expose. C'est dans l'histoire de votre vie, c'est dans le fond de votre ame, c'est dans la suite même de vos désordres, en un mot, c'est dans vous que je trouve la preuve de ce que sa miséricorde a fait pour vous.

Et d'abord où est-elle cette ame audacieusement déterminée, qui ait pu franchir, sans une secrète horreur, l'intervalle qui sépare l'innocence du crime? Répondez, vous qui, à la naïve candeur et à la sincère piété du premier âge, avez fait succéder l'habitude des vices. Entrâtes-vous sans hésiter dans

cette funeste carrière; y marchâtes-vous au premier instant d'un pas assuré? Et même, en vous y livrant, approuvâtes-vous aussitôt le péché? Furent-ils subitement étouffés dans vous les principes de la Religion et ceux d'une éducation chrétienne? Vous parut-il indifférent de les abandonner ou de les suivre? Alors, dites vrai, quelle lumière, et à la faveur de cette lumière que de réflexions, que d'indécisions, que de répugnance! Partagé entre vos devoirs et vos penchans, vos penchans vous sollicitoient, mais vous vous sentiez retenu par vos devoirs. Déchiré par deux volontés contraires, vous écoutiez l'une, mais vous n'osiez pas absolument rejeter l'autre. D'une part, l'attrait du péché; de l'autre, la crainte d'être Pécheur. D'où venoit dans vous ce combat? Ah! dans sa miséricorde,

Dieu vous marquoit sensiblement le péril du précipice; il vous tendoit visiblement une main secourable; et ce n'est qu'en la repoussant, que vous êtes enfin tombé.

En êtes-vous devenu plus tranquille après votre chûte? Eh! ne croyez pas nous en imposer, en affectant de le paroître, sous le voile de ce calme apparent que trouble intérieurement le péché. Tandis qu'extérieurement le Pécheur l'étale; régnoit dans votre ame un mouvement confus, que le Prophête compare à celui d'une mer agitée. [*Is.* LVII. 20.]. S'il est des momens où l'étourdissement d'une passion tumultueuse semble dissiper cette agitation, parce qu'il la surpasse; combien en est-il où les inquiétudes forcées de la conscience la font renaître! On craint de rentrer en soi-même, parce qu'on rougit de

se connoître ; on se fuit, et néanmoins on porte toujours avec soi et la triste image de ses désordres et le remords dévorant qui les accuse. Ah! si, comme tous les Pénitens sincères, vous voulez en faire l'aveu, vous confesserez qu'avec la grâce de Dieu vous aviez perdu le repos. Non, la paix ne consoloit pas votre cœur, lors même qu'il paroissoit s'enivrer des joies bruyantes; elles vous absorboient, elles ne vous rendoient pas heureux; elles couvroient la voix secrète de l'ame, elles ne l'étouffoient pas; elles écartoient habituellement le sérieux de la réflexion, elles n'arrêtoient pas entièrement toute impression subite d'un retour involontaire; elles étoient pour vous comme le transport d'un délire, elles ne vous offroient point les paisibles douceurs

d'un plaisir pur; et vous retrouviez souvent, dans l'amertume de vos pensées, le Dieu que vous paroissiez oublier dans l'aveuglement du crime. Pourquoi? Parce qu'il falloit, pour rémédier à vos maux, vous en imprimer un sentiment vif, et c'étoit l'aimable dessein que se proposoit sa miséricorde.

Peut-être trop uniforme, eût-elle accoutumé vos cœurs à une égalité de résistance, en formant toujours les mêmes attaques. Je la vois aussi changer de méthode pour parvenir au même but. Qui vous a présenté tout-à-coup, dans certains momens et avec tant de force, ces vives lueurs des vérités de la Foi, ces idées frappantes de la Mort, ces peintures terribles des jugemens de Dieu, les tableaux animés de sa vengeance, le souvenir accablant de l'Eternité? Ainsi

déguisée sous la forme même de sa justice, sa miséricorde s'adressoit à vous, et cherchoit à vous gagner. Qui vous a ménagé ces revers et ces malheurs propres à vous ouvrir les yeux sur votre péché, à vous rendre odieux votre péché, à vous ôter l'occasion de votre péché, à faire pour vous une source de chagrins, de ce qui avoit été pour vous l'aliment de votre péché? Ebloui par l'éclat d'une prospérité trompeuse qui vous aveugloit, il falloit en dissiper l'illusion; l'éloquence de l'infortune a été pour vous l'organe de la miséricorde. Qui vous a rendu quelquefois si éloquents vous-mêmes à nous peindre, sous des traits si peu favorables, et par là même si ressemblans, ce Monde dont vous aviez paru idolâtres? C'est de vous que nous avons

appris, et que nous apprenons journellement encore à connoître son inconstance, son ingratitude, ses injustices, son orgueil, sa perfidie. Hélas! quand nous vous disions qu'il n'est de vrai bonheur que dans Dieu, qu'il ne faut s'attacher qu'à lui, vous n'entendiez pas notre langage. Pour lui donner plus de poids auprès de vous, Dieu semoit les peines, les mortifications, les ennuis, les dégoûts sur les mêmes objets qui vous éloignoient de lui; et c'étoit le langage persuasif de sa miséricorde.

Et avec quel art merveilleux Dieu le varie! Aux grands événemens que sa sagesse arrange, combien l'on voit se mêler de ces moyens d'insinuation que sa bonté prépare! Ici, c'est la force d'un grand exemple que la droiture

naturelle admire, lors même qu'on y lit sa propre condamnation. Là, c'est un entretien vertueux dont l'édification, quoique passagère, jette dans l'ame un principe de salutaires pensées dont on rapporte les impressions. Tantôt c'est un attrait imprévu qui réveille dans l'esprit les idées de la Religion. Tantôt c'est la Religion elle-même qui, par la majesté touchante de ses cérémonies, émeut les cœurs en même temps qu'elle fixe les regards. Dans l'un, c'est la douleur de perdre inopinément un objet chéri dont la mort sépare; dans l'autre, une santé affoiblie lui fait craindre de se voir surpris, et de mourir sans préparation. Celui-ci ne pense qu'à satisfaire sa curiosité par une lecture, et il y trouve la solidité de l'instruction; celui-là, par quelque motif in-

différent, se prête à entendre un discours chrétien, et il sent renaître dans lui quelque mouvement de Christianisme. Quelquefois c'est la menace d'un grand danger qui alarme; quelquefois c'est la reconnoissance d'y avoir échappé qui attendrit. Les bienfaits, les succès, les désirs, l'attente, tout est, entre les mains de Dieu, l'instrument de sa miséricorde; il n'est aucune de ces voies qui fréquemment n'ait servi à lui ramener des Pécheurs; et n'en est-il pas plusieurs qu'il a pris soin d'ouvrir devant vous?

Le plus malheureux, sans doute, comme il est en même temps le plus criminel, c'est celui qui, par un esprit d'impiété, veut décidément se les fermer toutes, en se faisant une sacrilège gloire de les méconnoître. Et quelle ressource peut donc vous rester alors, fiers En-

nemis de cette Religion sainte qui vous les offre? Quelle ressource? Ah! vous en trouvez une encore, malgré vous, jusques dans la nature même de vos systèmes irréligieux que rien ne peut affermir. Vos incertitudes vous agitent; vos erreurs, vos perplexités vous représentent vos périls; vos efforts contre la Foi vous annoncent eux-mêmes la force de son empire; la vraie lumière vous fatigue, et c'est pour cela que vous cherchez à l'éteindre. Ceux qui la suivent fidèlement vous accusent, et c'est pour cela que vous aimez à voir grossir le nombre de ceux qui la rejettent. Or, malgré tous vos discours d'incrédulité, vous ne l'avez point établie à votre gré; vous vous voyez environné d'hommes zélés qui l'attaquent; d'hommes éclairés qui la démasquent, d'hommes savans qui

la confondent, d'hommes respectables qui la fuient, d'hommes convertis qui l'abjurent. Vous vous roidissez, vous vous obstinez, vous vous irritez, il est vrai, contre ces secours; mais en est-il moins certain que la miséricorde vous les fournit? Dieu pourroit donc vous dire aujourd'hui ce qu'il disoit autrefois à son Peuple: Que pouvois-je faire de plus pour vous? Vous me fuyez, et je ne cesse de vous poursuivre; vous vous égarez, et je ne cesse de vous marquer la voie; vous m'oubliez, et je ne cesse de me présenter à vous; vous courez à votre perte, et je ne cesse de veiller à votre salut. Entrez en justification avec moi, rapprochez ma conduite de la vôtre; est-ce moi qui me suis montré indifférent? Est ce vous qui vous êtes montrés rebelles? *Reduc*

me in memoriam, et judicemus simul. [Is. XLIII. 26.].

Et cependant ces résistances soutenues et opiniâtres n'ont point encore lassé le Seigneur. Troisième effet, et effet trop sensible de sa bonté, pour que vous puissiez le méconnoître. Dieu, dans la patience de sa miséricorde, vous a attendus. Ici, mes chers Auditeurs, je voudrois me borner à ces deux mots : Vous êtes Pécheurs, et vous vivez! Allez, vous ajouterois-je, allez méditer seuls sur ce que cette idée renferme. Convertis ou impénitens, elle aura sûrement de quoi vous occuper pendant l'Eternité toute entière. Mais elle vous convertiroit, si, dès à présent, vous saviez l'approfondir.

Dieu vous a attendus! D'une part, vous convenez de vos péchés; de l'autre, vous ne révoquez pas en

doute votre existence. Et dites-moi, dans quel état eussiez-vous paru devant le tribunal de Dieu, s'il vous y eût cités dans ces années d'une jeunesse voluptueuse, où, sans penser à la mort, vous l'appeliez par vos désordres; où Dieu lui-même paroissoit intéressé à terminer vos jours, pour mettre fin à vos déréglemens? Que fussiez-vous devenus, si vous eussiez cessé de vivre, je ne dis pas il y a quelques années, mais hier, mais aujourd'hui? J'en appelle au témoignage de votre conscience, quel sort seroit le vôtre à ce moment, si ce moment devenoit pour vous le dernier? O vous qui m'écoutez à présent dans ce saint temple où la miséricorde m'envoye vous ouvrir encore un asile, oublierez-vous jamais que c'est à elle

et à elle seule que vous devez de n'être pas plongés dans les abîmes de la vengeance? *Nisi quia Dominus adjuvit me, paulòminus habitasset in inferno anima mea.* [Ps. XCIII. 17.].

Dieu vous a attendus! Mais combien de temps? Réfléchissez-y, vous que de longues habitudes, que des passions suivies, que des péchés accumulés ont conduits aux portes de l'Enfer, puisque les années vous ont fait arriver aux portes du tombeau. Combien s'en est-il écoulées, sans que vous ayez pensé à obtenir grâce, et sans que vous ayez eu les dispositions auxquelles elle s'accorde! Cependant le temps précipitoit son cours, la nature en présageoit le terme par des défaillances; la Terre ouvroit déja son sein; un

irrévocable arrêt alloit fixer votre destinée : Qui donc en a suspendu la redoutable décision? Ouvrez, ouvrez les yeux, vieillards mortellement assoupis : L'heure presse, l'instant approche, le gouffre de l'Eternité paroît. C'en étoit fait de vous; mais Dieu vous a soutenus, et vous soutient encore entre les bras de sa miséricorde, *Longanimis et multæ miserationis, non dereliquisti eos.* [II. Esdr. IX. 17.].

Dieu vous a attendus ! Et voilà, pourrai-je dire à quelques-uns de ces gens honteusement célèbres par leurs scandales, voilà un sujet d'étonnement pour la Terre entière, quand elle est si longtemps le théâtre de vos excès. Vous le savez, en effet, mes chers Auditeurs, c'est pour les hommes une sorte de mystère que la conduite de

Dieu, lorsque nous le voyons enlever au Monde, par une mort prématurée, des Justes qui en faisoient l'ornement, et laisser s'étendre au loin la carrière de quelques grands Pécheurs qui y entassent les crimes; moissonner, au printemps des jours, la vertu la plus pure, tandis qu'il souffre quelquefois que la scélératesse parvienne jusqu'aux extrémités de l'âge. L'Impie en prend occasion de blasphêmer la Providence de Dieu, comme s'il méconnoissoit tant d'outrages, ou qu'il n'en fût pas le vengeur, *Exaltare... Dixerunt: non videbit Dominus nec intelliget.* [Ps. XCIII. 2. 7.]. Les amis même de Dieu, dans l'indiscrète vivacité de leur zèle, seroient tentés de lui reprocher, comme Jonas, sa clémence. Une indignation blâmable voudroit s'emparer d'eux,

lorsqu'ils voyent le Seigneur retarder les effets de la sienne. A quoi servent, grand Dieu, lui diroient presque ceux qui lui sont le plus fidèlement soumis, à quoi servent les menaces de votre colère, si vous en différez l'exécution? Pourquoi faire annoncer une ruine entière à Ninive, dès que vous avez intention de lui faire grâce? Auriez-vous refusé d'entendre les voix, que, de concert, élèvent vers vous, et la Terre qui gémit sous le poids de tant d'iniquités, et ces iniquités mêmes qui crient vengeance, et votre gloire qui la sollicite? Ou ne vous armez pas, ou frappez, *Afflictus est afflictione magnâ, et iratus est* [Jon. IV. 1.]. Que cet ordre de la conduite que tient le Seigneur, cesse de vous

surprendre. Sa miséricorde vous l'explique; il se hâte d'ouvrir le Ciel à ceux qui le méritent; il ménage à un Pécheur, les moyens de se fermer l'Enfer par la pénitence. Il diffère à punir, dit un saint Docteur, parce qu'il connoît l'équitable et la redoutable sévérité de ses châtimens. Vous êtes, dit S. Pierre, le motif de sa patience, de peur que vous ne deveniez l'objet de sa justice. Il suspend, selon Isaïe, les coups de son bras, pour remplir les intentions de son cœur. Ah! je savois bien, lui disoit Jonas, que vous êtes le Dieu de patience et de bonté, *Scio..... quia tu es Deus patiens et multæ miserationis.* [Ib. 2.].

Dieu vous a attendus! Qu'il vous sied bien, après cela. Pécheurs

ingrats, de paroître douter d'une miséricorde dont vous êtes si sensiblement la preuve ! Si vous eussiez enfreint les lois humaines, comme vous avez violé les lois divines, quel asile eût été assez assuré pour vous? Non, vous n'en eussiez été redevables qu'à la foiblesse des hommes, s'il vous eût été possible d'échapper à leurs poursuites. Devant Dieu, vous êtes grands coupables, vous êtes coupables depuis longtemps; et cependant, malgré l'universalité de ses connoissances, auxquelles rien ne se dérobe; malgré l'immensité de sa présence, de laquelle rien ne s'éloigne; malgré la force de sa puissance, à laquelle rien ne resiste; quoique vous soyez sous ses yeux, entre ses mains, en son pouvoir, vous n'êtes point encore condamnés

à son tribunal, vous pouvez encore être absous.

Quoi! tant de générosité de la part de Dieu ne pourroit point exciter la vôtre! Il n'a pas voulu votre perte; et vous lui refuseriez votre repentir! Vous méritiez d'être écrasés sous le poids de sa colère; et vous ne céderiez pas aux efforts de sa tendresse! Son amour l'a désarmé; et il ne vous fléchiroit pas! Sa miséricorde a pu triompher de lui; et elle ne triomphera pas de vous! Ah! mes Frères, le supposer, ce seroit vous faire outrage. C'est donc à sa miséricorde que dès ce moment la douleur vous livre. Mais, parce que de la douleur, il ne faut point séparer l'espérance, je dois vous montrer comment la miséricorde vient encore la soutenir.

SECONDE PARTIE.

Il peut arriver, et quelquefois il arrive que, du sentiment vif de la componction, on tombe dans le piége du découragement. Plus on sent qu'on a été foible, plus on redoute de ne pouvoir pas cesser de l'être; première tentation. D'abord, l'idée vive de la miséricorde avoit consolé; on en perd de vue l'image sensible, et l'on ne voit plus que ses péchés; second sujet de crainte. Enfin, comme la grandeur et le nombre des péchés ont produit une salutaire confusion; par là même aussi qu'on les reconnoît si multipliés et si grands, ils redoublent quelquefois les alarmes, et les portent à l'excès; troisième source de tentation. Or, que suis-je chargé de faire pour vous de la part de

Dieu dans ces circonstances? Je dois, pour encourager votre foiblesse, vous offrir les secours puissans de sa miséricorde. Je dois, pour entretenir une douce consolation dans vos cœurs, vous rappeler les exemples frappans de sa miséricorde. Pour prévenir tout désespoir, je dois enfin, au souvenir des plus énormes péchés, vous exposer l'étendue immense de sa miséricorde.

C'est quelquefois pour consommer votre perte, dit S. Chrysostôme en s'adressant aux Pécheurs, que le Tentateur prend plaisir à aiguiser le glaive de la conscience qui vous déchire. Il ne vous remet si vivement sous les yeux votre misère, que pour vous détourner d'y apporter remède. Quel espoir, c'est ce qu'il fait entendre, quel espoir de vous relever de la profondeur

de vos chûtes? Successivement on peut être tout-à-la-fois avare, voluptueux, injuste, parjure et impie: comment briserez-vous tant de chaînes? Quelle apparence de substituer désormais, aux charmes de la passion, la régularité de la vie? Est-il prudent de croire qu'on changera de sentimens, de mœurs et d'usage? Est-il même possible de réaliser ou de soutenir des projets de pénitence qu'un instant de ferveur voit naître, et dont le moment de réflexion qui le suit laisse apercevoir la témérité? De là, mes chers Auditeurs, les pensées nuisibles sous lesquelles on s'affoibit, sous prétexte de se condamner. Je suis pécheur, et je le suis depuis longtemps; j'ai vécu dans des habitudes dont la force me domine; j'ai formé des liens que le temps a resserrés toujours

davantage; que d'obstacles à surmonter! Leur vue me frappe. Que de devoirs à remplir! Leur difficulté m'effraye. Que de penchans à vaincre! Leur violence m'entraîne. Que de fautes à réparer! Leur nombre m'accable. Quelle carrière nouvelle à parcourir! Cette perspective m'abat. Dois-je entreprendre ce que je n'aurai pas le courage d'achever? En renonçant à mon péché, je n'en effacerai pas les traces. Je puis en blâmer le désordre; mais hélas! pourrai-je jamais me guérir de ses langueurs? Est-il donc permis à un cœur énervé par le vice, de regarder comme accessible le sanctuaire de la vertu? Ah! voilà, reprend aussitôt avec énergie S. Chrysostôme, voilà le langage de l'Ennemi commun des hommes, qui veut vous fermer tout asile, *Periisti*. Ecoutez

le mien. Je ne prétends pas vous dissimuler vos égaremens, quels qu'ils ayent été, quels qu'ils soient, quels qu'ils puissent être; mais je n'ai garde d'en conclure qu'ils ayent rendu impossible votre retour. Oui, vous avez fait ce qu'il falloit pour vous perdre, *Periisti.* Mais Dieu est prêt encore à faire en votre faveur ce qui est nécessaire pour vous sauver, *Sed poteris salvari.* Langage appuyé, mes chers Auditeurs, et sur l'idée de Dieu, et sur la parole de Dieu, et sur la conduite de Dieu.

Je dis d'abord sur l'idée de Dieu, car Dieu est sincère. Or, comment y auroit-il de la sincérité dans les invitations qu'il vous fait de revenir à lui, si, sachant que, par vous seul, vous ne le pouvez pas, il vous en refusoit les moyens? Il est vrai, rien ne l'obligeoit à vous

retirer du précipice où le choix libre de votre volonté vous avoit fait tomber; mais, dès qu'il consent à vous rappeler à lui, c'est une conséquence sûre qu'à l'attrait de sa voix, qui vous exhorte, il ajoute les secours de sa main puissante qui vous aide; et que les mouvemens de sa grâce qui vous prévient, seront accompagnés de la force de cette grâce qui peut vous soutenir. Seroit-ce donc connoître Dieu, en avouant, en sentant qu'il vous invite et qu'il vous presse, que de douter si vous pouvez céder à ses impressions et lui obéir? Quoi, tandis que vous vous prêterez fidèlement à l'ardeur de ses recherches, vous n'aurez à attendre de lui que la sécheresse d'un abandon! Il laisseroit imparfait l'ouvrage de sa clémence! Il vous excluroit des mêmes faveurs qu'il vous offre!

Il vous attireroit avec douceur, et il vous repousseroit en même temps avec colère! La grâce ne seroit donc plus qu'une illusion, ses mouvemens qu'un prestige, ses invitations qu'une apparence, ses poursuites réitérées qu'un tissu d'erreurs! Etalez, tant qu'il vous plaira, vos foiblesses; mais ne défigurez pas le portrait d'un Dieu qui est votre soutien. Dites-nous que vous ne vous sentez capables de rien; nous vous répondrons, avec l'Apôtre, que le secours de Dieu vous rend capables de tout. Nous vous dirons, avec S. Augustin, dont l'Eglise a adopté les paroles: Dieu ne vous commande rien d'impossible; il vous avertit de faire ce que vous pouvez; de demander ce que vous ne pouvez pas; et il vous aide, afin que

vous le puissiez, *Adjuvat ut possis.*

Mais à quel titre, reprenez-vous, à quel titre espérer un si grand bienfait? Je m'étonne, mes chers Auditeurs, de cette question. Elle seroit fondée, si Dieu n'étoit que justice, et je vous parle ici de sa miséricorde. Ce que vous ne méritez pas, ce que Dieu ne vous devoit pas, il vous l'a promis. De ce principe, il résulte que, par une suite de sa fidélité à ses promesses, et par la force de ses sacrés engagemens, il se doit à lui-même de vous assister. C'est sur ce fondement que S. Paul disoit: Celui qui a commencé dans vous la bonne œuvre, l'achevera, ajoutant qu'il opère et la volonté et l'exécution, *Operatur.... velle et perficere.* [Phil. II. 13.]. D'où il résulte également que la vo-

lonté que Dieu vous donne de vivre saintement à l'avenir, est elle-même une preuve et un garant du pouvoir que Dieu y joint. Si donc vous demandez à Dieu qu'il vous convertisse, aveu de la nécessité où vous êtes d'être prévenus par sa miséricorde, entendez-le vous répondre: Convertissez-vous à moi, et je me convertirai à vous, *Convertimini ad me, ait Dominus... et convertar ad vos* [Zach. I. 3.]. Or, que vous annonce ce langage, et que signifie cette conversion du Seigneur, par rapport à vous, qui est la suite de votre conversion à l'égard de Dieu? C'est que, quand vous vous rapprochez de lui, par la douleur sincère du passé; il se rapproche lui-même de vous, par une plus grande abondance de grâces, pour le présent: C'est

qu'il se prépare à vous traiter en ami, dès que vous voulez rentrer dans son amitié : C'est qu'il veut couronner, par des libéralités nouvelles, la générosité de vos premières démarches : C'est qu'une autre grâce sera, de sa part, le fruit de votre correspondance à celles que vous aurez déja reçues : C'est que, comme sa miséricorde vous a devancés dans la carrière de la vertu pour vous l'ouvrir ; elle vous y suivra tous les jours de votre vie, selon la parole du Prophête, pour que vous y marchiez, *Misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ* [Ps. XXII. 6.] : C'est-à-dire, comme l'explique S. Augustin, que Dieu qui excite la volonté, afin qu'elle veuille, l'affermit, afin qu'elle ne veuille pas inutilement.

Conduite de Dieu admirable, et qu'a tant de fois attestée une expérience sensible. Car, enfin, mes chers Auditeurs, si malheureusement il est vrai qu'un grand nombre s'écarte des routes de la justice, il est vrai aussi que nous avons la consolation d'en voir plusieurs y rentrer. Or, c'est dans eux que s'accomplit sous nos yeux ce que disoit autrefois le Seigneur à son peuple, par la bouche de son Prophête Ezéchiel : Je mettrai dans vous un esprit et un cœur nouveau; je vous ôterai le cœur dur et rebelle à mes volontés, et je vous rendrai docile à ma loi, *Auferam cor lapideum.... faciam ut ambuletis in præceptis meis.* [Ezech. XI. 19.]. Oui, dans un Pêcheur converti, c'est un esprit nouveau, parce qu'éclairé par la grâce, il voit de nouveaux ob-

jets, il voit les mêmes sous un nouveau jour, il se voit personnellement sous de nouveaux rapports, il voit pour lui de nouveaux intérêts, il voit enfin la nécessité d'une vie nouvelle.

C'est un esprit nouveau, parce qu'étant délivré de ses anciennes erreurs, affranchi de ses anciens préjugés, désabusé de ses anciennes opinions, Dieu lui présente efficacement le bonheur du Ciel, le vide de la Terre, les beautés de la vertu, la brièveté du temps, le point fixe de l'éternité. C'est un cœur nouveau, parce qu'en se purifiant, il se détache; parce que, en conciliant ses penchans, il se livre à l'amour de l'ordre; parce que, en prenant sur lui-même plus d'empire, il met plus de règle dans ses affections; parce qu'il substitue à celles qui

le portoient au mal, celles qui lui font goûter le bien; parce qu'il remplace le trouble des premières, par la paix dont les secondes sont la source. Merveilleux changement, dont souvent nous sommes témoins! Eh! que ne puis-je en exiger ici le témoignage public de quelques-unes de ces ames vraiment converties, dont la conversion sera à jamais le solennel monument de la miséricorde de Dieu, et de la puissance de sa grâce: Qu'elles nous disent combien, depuis le moment heureux où la contrition rendit leur cœur sincèrement pénitent; la bonté de Dieu leur a applani les voies de la pénitence. Ames heureuses! Il vous en coûta quelques efforts, je le sais : vous eûtes quelques combats à livrer, quelques tentations à vaincre, je

l'avoue; mais eussiez-vous jamais pensé, dans les jours infortunés de vos dérèglemens, qu'il en viendroit une longue suite où vous vous sentiriez animés de tant de courage? Ah! par quelle force supérieure vous voyons-nous constamment triompher, et du Monde, dont le fol amour vous enivroit; et des sens, dont l'empire vous subjuguoit; et des inclinations, dont l'attrait vous captivoit; et de l'exemple, dont le pouvoir vous tyrannisoit! Ce qui de vous-mêmes vous avoit paru impraticable alors, assidument aujourd'hui vous le pratiquez; ces devoirs, dont vous ne sembliez connoître l'obligation que par vos murmures, fidèlement vous les remplissez; ces sacremens, qui n'étoient pour vous qu'un objet de dégoût ou un sujet de

terreur, pieusement vous les fréquentez; cette piété elle-même, qui étoit en butte à vos dédains, respectueusement vous la nourrissez; ces spectacles séducteurs, ces sociétés dangereuses, ces vanités, ces frivolités, ces inutilités, à quoi se réduisoient autrefois toutes vos occupations, aujourd'hui vous les condamnez, vous les abandonnez. Faites donc entendre hautement, et opposez à la voix du Tentateur qui cherche à épouvanter la foiblesse des hommes, ce que répondirent les Israélites à un Criminel furieux qui les menaçoit: Il est dans le Ciel un Dieu vivant, dont la puissante bonté nous protège, *Est Dominus vivus ipse in cœlo potens* [II. Mac. XV. 4.].

Et moi, m'adressant à vous, Pénitens découragés, j'emprunterai les paroles d'un des illustres Chefs

du peuple de Dieu. Rappelez-vous, dirai-je, ayez présent à l'esprit les secours que, tant de fois, le Seigneur à accordés à des hommes aussi foibles que vous, et pécheurs comme vous. Ne vous lassez pas d'espérer en lui, il ne se lassera jamais de veiller sur vous. Ce n'est pas par vos fautes qu'il veut juger de celles passées. N'oubliez pas sans doute celles qui furent votre ouvrage, pour vous les rappeler avec amertume; mais Dieu aura toujours présent aussi le principe des œuvres saintes qui les réparent. S'il est prudent d'envisager, par précaution, les adversaires qui vous environnent; jetez fréquemment aussi un consolant regard sur le divin Défenseur qui combat pour vous, *Hortabatur..... in mente haberent adjutoria facta de cœlo.* [Ib. 8.].

Dieu est bon, il est fidèle, il est puissant, répondez-vous; mais il est juste. Ah! quel seroit donc le nouvel artifice de l'Enfer? Le voici, mes Frères. Il s'applique à affoiblir dans l'esprit l'idée de la miséricorde qui porte la consolation dans les cœurs. Si, dans l'agitation qu'il cause, il ne réussit pas à déconcerter tous les bons desseins pour l'avenir, du moins il offre toujours le triste tableau du passé. Insensiblement alors la défiance pénètre, les craintes saisissent, et l'on n'éprouve plus au dedans de soi ces douces impressions dont s'étoit servie la miséricorde, pour attirer ceux auxquels elle s'étoit fait connoître. C'est-à-dire qu'à force de considérer ce qu'on mérite en qualité de Pécheur, on perd de vue ce qu'on doit espérer en

qualité de Pénitent; et voilà pourquoi je dois rappeler à votre repentir les traits de miséricorde qui ont suivi la vraie pénitence.

Oui, Pécheurs, oui, je le dis avec assurance, Dieu vous pardonnera. Ce n'est pas, à Dieu ne plaise, que, contre la défense expresse de l'Esprit saint, je veuille séparer, de votre vive confiance sur la rémission de vos péchés, toute crainte humble et modérée qui en écarte la présomption. C'est bien moins encore que je prétende fonder un espoir téméraire d'impunité dans ceux qui ne se promettent, pour la suite, les effets de la bonté de Dieu, qu'à dessein de persévérer plus constamment dans leur malice. Concilions donc en premier lieu cet oracle du Sage : Ne dites jamais la miséricorde de Dieu

est grande, elle me pardonnera la multitude de mes péchés, *Ne dicas: Miseratio Dei magna est, multitudinis peccatorum meorum miserebitur* [Eccl. v. 6.]; concilions-les, dis-je, avec ces autres paroles tirées du même livre: Le Seigneur est plein de miséricorde: au jour de l'affliction, il remettra les péchés, *Misericors est Dominus, et remittet in die tribulationis peccata.* [Ib. II. 13.]. Non, mes Frères, nulle contradiction dans l'opposition apparente de ce langage. Car, il signifie, Pécheurs présomptueux, que nous ne venons point vous rassurer dans vos désordres, si vous prolongez vos délais à les expier. Que, si, dès à présent, vous ne mettez pas à profit les offres de la clémence du Seigneur; nous ne pouvons point vous tranquilliser

contre les coups de sa justice; qu'il est à craindre que sa justice ne soit prête à vous frapper, si vous n'entrez pas promptement, par la pénitence, dans l'asile que vous offre sa miséricorde; que s'il ne nous appartient pas de prescrire un temps pour la restreindre à la bonté de Dieu, il vous est moins permis encore d'en étendre les limites pour en abuser. Mais à vous, Pécheurs déja pénitens, ou dès ce moment déterminés à l'être, nous étalerons avec joie les exemples de sa miséricorde, pour vous en faire recueillir les fruits.

Ecoutez-nous donc, vous qui voulez devenir la conquête de Jésus-Christ et qui revenez à lui par la réelle conversion de vos cœurs. Pourquoi ces troubles,

cet abattement, ces excessives terreurs? Eh! pensez un moment à qui vous vous adressez, en demandant grâce. Enfans prodigues, c'est à celui qui lui-même est à votre égard ce Père tendre dont il vous a dépeint si vivement et l'amour et la bonté. Riches injustes, dans vos possessions dont vous cherchez à réparer l'iniquité, c'est à celui qui, du jour auquel il fut reçu chez le Publicain, en fit pour lui un jour de salut. Victimes malheureuses et coupables d'une passion funeste, c'est à celui qui prononça clairement une sentence d'absolution en faveur de cette Femme contre laquelle on sollicitoit hautement la sévérité des lois. Vos péchés furent éclatans et publics; vous pleurez sur vos scandales: heureuses larmes, je

n'ai garde d'en arrêter le cours. Mais si la contrition les répand, mêlez-y encore celles de la reconnoissance. Le Sauveur déclare, en parlant d'une Pécheresse trop fameuse par l'éclat de ses désordres, que la tache de beaucoup de péchés est effacée par la grande ardeur de son saint amour. Vous osez à peine demander à Dieu une place dans son royaume, dont votre conduite, honteusement et constamment criminelle, vous a exclus. Mais entendez Jésus en promettre la possession à celui-là même que ses crimes ont conduit au dernier supplice. Quel consolant défi j'ose ici vous proposer! Montrez-moi un seul Pécheur en qui l'expression sincère d'un vrai repentir n'a point obtenu de Jésus-Christ miséricorde.

Mais, si je puis vous en rappeler quelques exemples; il n'est donné cependant qu'à la parole même de Jésus-Christ de vous en tracer tous les caractères. Croiriez-vous que, pour l'engager à vous recevoir, il faudra faire violence à son cœur? Mais il vient lui-même au devant de vous : caractère de cet empressement paternel qui, dans vous, désire revoir un fils. Croiriez-vous qu'il ne se montrera à vous qu'armé de reproches? Mais il ne laisse éclater que des sentimens de complaisance: caractère de tendresse. Croiriez-vous qu'il vous fera solliciter longtemps votre grâce? Mais l'instant de votre parfaite douleur devient celui de votre pardon: caractère de générosité. Croiriez-vous qu'il mettra dans sa clémence quelque réserve?

Mais dès qu'il vous rend son amitié, s'évanouissent aussitôt tous les motifs de sa digrâce: caractère d'universalité. Croiriez-vous qu'il se bornera à ne pas vous punir? Mais il se hâte de vous enrichir de ses dons: caractère de magnificence. Croiriez vous qu'il lui suffira d'applaudir à votre bonheur? Mais il se félicitera lui-même de son triomphe. O prodige de miséricorde, et vrai caractère de divinité! Lisez, mes Frères, lisez la parabole de l'Evangile [*Luc*, xv.], si connue, tracée par Jésus Christ même, de laquelle j'ai emprunté ce portrait fidèle; et dites moi ce qu'il vous faut encore pour espérer.

Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob! C'est ainsi que de fidèles Israélites invoquoient le Seigneur. Ils l'appeloient le Dieu de leurs

Pères. Le détail des faveurs qu'en avoient reçus leurs ayeux étoit ordinairement renfermé dans la prière par laquelle ils en demandoient de nouvelles. Ils intéressoient ainsi la bienfaisance de Dieu, par le souvenir de sa bienfaisance même. Quel sera donc, Pécheurs, quel sera le nom sous lequel il vous convient d'invoquer le Dieu que vous voulez fléchir? Ah! le nom, le tendre nom que je voudrois graver à jamais dans vos cœurs, c'est le nom que lui donne le grand Apôtre : appelez-le : le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation; appelez-le : le Dieu de paix, le Dieu de patience, le Dieu d'espérance, le Dieu de charité; appelez-le : le Dieu des David et des Manassé, des Paul et des Madelaine, des Thaïs et des Augustin;

appelez-le : le Dieu qui pardonne au repentir des Pécheurs sur la Terre, et qui, dans le Ciel, couronne leur pénitence ; appelez-le : le Dieu de votre salut ; j'offre ici à votre confiance ces titres de sa bonté.

N'en aurai-je pas dit assez encore ? Non, mes chers Auditeurs, il est une voix sourde et confuse qui vient quelquefois empêcher le bon effet de la nôtre. Du fond d'une conscience désespérée, partent des cris qui semblent faire déja partie des châtimens qu'ils annoncent. Et, tandis que nous présentons des idées générales de la miséricorde pour les Pécheurs ; quelques-uns d'entre eux se persuadent de n'y avoir plus de part, au souvenir de l'énormité particulière de leurs crimes. Ils conviendront que Dieu pardonne ; et ils ne con-

cevront pas qu'ils puissent eux-mêmes être pardonnés. Pourquoi? Parce que leurs péchés sont et trop multipliés et trop grands. Ah! c'est précisément pour eux que je parle; c'est à eux que singulièrement je veux m'adresser, puisque c'est dans eux que peut spécialement briller l'étendue de la miséricorde divine.

Qui êtes-vous, demandoit autrefois à un peuple consterné, la généreuse Judith, pour fixer des bornes à la clémence de Dieu, et pour lui assigner un terme? Et vous, Pécheurs, dites-moi sur quel fondement vous osez en déterminer la mesure? Dieu nous apprend lui-même par Ezéchiel qu'il oubliera les iniquités, toutes les iniquités dont l'Impie s'est rendu coupable, s'il en fait pénitence, *Omnium*,

omnium iniquitatem quas operatus est non recordabor. [Ezech. XVIII. 22.]. C'est donc contredire ouvertement la parole de Dieu, que de penser qu'il est des iniquités qu'il ne pourra jamais consentir à oublier. Le désespoir est donc un blasphême. Et c'est nier qu'il y ait un Dieu, dit S. Augustin, que de ne pas croire qu'il pardonne. Que vos péchés soient grands, la miséricorde de Dieu est plus grande encore. Elle est dans Dieu une perfection; les perfections de Dieu sont Dieu lui-même; et, puisque Dieu est infiniment au dessus de tout, la bonté de Dieu est donc infiniment au dessus de tous vos péchés. Pourroit-il donc y avoir une iniquité sur la Terre que le Ciel ne peut pas vaincre? Y auroit-il dans un

cœur humain plus de malice, qu'il n'est de bonté dans le cœur de Dieu?

Vos péchés sont grands! J'applaudis à cet aveu de votre douleur, c'est celui que fit David [II *Reg.* XXIV. 17]. Mais prenez garde, je vous prie, à la conséquence qu'il en tire. Loin d'en conclure comme vous, qu'il est impardonnable: Seigneur, s'écrioit-il, vous me pardonnerez mon péché, car il est grand, *Propitiaberis peccato meo, multum est enim.* [Ps. XXIV. 11.]. Miséricorde toujours bornée des hommes! Pour les fléchir, il faut leur faire illusion; il faut diminuer la faute à leurs yeux, en interpréter les circonstances, en colorer les motifs, en pallier la grièveté; il faut la rejeter, s'il se peut, ou sur le péril de l'occa-

sion, ou sur l'imprudence de l'âge, ou sur le défaut de connoissance, ou sur la précipitation des mouvemens, ou sur l'artifice de la séduction. Mais à vous, grand Dieu, à vous, c'est le crime tout entier que l'on expose : on l'accuse devant vous, tel que vos yeux divins l'ont éclairé; on vous le présente dans toute sa noirceur; on vous rappelle celle des intentions qui ont engagé au péché, celle des actions qui ont caractérisé le péché, celle de l'habitude qui a perpétué le péché, celle du nombre qui a accumulé péché sur péché, celle de l'obstination qui a retenu dans le péché, celle des excès qui ont mis le comble au péché. Voilà, grand Dieu, cet amas, cette suite, cette continuité des plus énormes péchés; voilà ce que, dans

la vive amertume de sa contrition, le Pécheur confesse; et néanmoins il ose solliciter sa grâce auprès de vous. Il fait plus encore. C'est de la gloire même de votre saint nom, qu'il autorise la demande de son pardon, *Propter nomen tuum propitiaberis peccato meo, multum est enim.* Langage étonnant, mes chers Auditeurs, mais dont le Prophête Isaïe nous donne la solide et la sublime interprétation, lorsqu'il dit que Dieu trouvera sa propre gloire dans l'exercice de sa clémence, *Exaltabitur parcens vobis.* [Is. xxx. 18.]. Faites-y une attention singulière, vous qui, n'envisageant, dans vous, que l'image désespérante des plus grands crimes; oubliez que c'est du milieu de ces crimes mêmes, que peut sortir encore le tableau le plus frappant de

la bonté de Dieu, et que la gloire que vous avez voulu lui ravir par vos outrages, vous pouvez la rendre à Dieu, en l'engageant à les pardonner. Oui, Pécheurs, en vous pardonnant, Dieu fera servir la grandeur même de vos péchés à relever la grandeur de sa miséricorde qui les efface. Sa gloire, qui se manifeste par les actes de sa puissance, n'éclatera pas moins dans les effets de sa tendresse. La rémission des péchés, qui paroissent n'avoir eu aucune borne, dévoilera cette générosité divine, qui ne sauroit avoir de mesure, *Exaltabitur*, etc. En vous pardonnant, Dieu verra s'accomplir les éternels desseins qu'il avoit sur vous; il goûtera le succès des moyens que, dans le temps, son amour lui fit employer pour vous; il réparera

l'image de la Divinité, que le péché avoit obscurcie dans vous; il ravira, aux Puissances des ténèbres, la joie cruelle de triompher de vous, *Exaltabitur*, etc. En vous pardonnant, Dieu rendra à son Fils une conquête; il remplira les vues de cet Agneau immolé pour les péchés du Monde; il publiera l'efficacité de son sacrifice, il en multipliera les fruits, *Exaltabitur*, etc. En vous pardonnant, y avez-vous pensé? Oui, en vous pardonnant, Dieu contentera sa propre justice; puisqu'elle triomphera par l'application des mérites infinis d'une victime capable de la désarmer. Avec les droits de son autorité, il conciliera les désirs de son cœur; il vous pardonnera en Dieu, puisqu'il vous pardonnera à la voix d'un Fils

qui est Dieu lui-même, et qui l'appaise, *Exaltabitur parcens vobis.*

Ah! je ne suis plus surpris d'entendre S. Bernard s'élever avec force contre le langage du premier des Fratricides, lorsqu'il disoit: Mon péché est trop grand pour en obtenir le pardon; et vous défendre de l'emprunter jamais, parce qu'il n'est point d'iniquité parmi les hommes, que la miséricorde de Dieu ne surpasse, *Absit, absit; major enim est ejus pietas quàm quævis iniquitas.* Je comprends pourquoi S. Léon, après avoir déclaré qu'on ne peut point fixer de degré ni de temps à la miséricorde de Dieu, ajoute aussitôt, que les gémissemens de votre véritable conversion seront suivis de votre salut; pourquoi

S. Isidore veut que la crainte de la justice de Dieu, après les plus grands crimes, ne nuise jamais à la confiance que mérite sa bonté; pourquoi S. Augustin dit clairement : Le nombre, et le grand nombre de vos péchés ne doit point éteindre votre espérance. Ecoutez S. Chrysostôme : Vous avez péché mille fois; eh bien! livrez-vous mille fois à une sincère douleur; vous avez à vous reprocher la fureur des plus honteuses passions, les horreurs, les excès des plus grands désordres : détestez-les, confessez-les : Vous êtes tombés, relevez-vous; vous êtes blessés, cherchez le remède; la miséricorde de Dieu peut vous le fournir; et, s'il faut désespérer de quelqu'un, continue le Saint-Docteur, c'est de celui qui ne veut pas

espérer lui-même. Non, non, ce ne fut pas précisément pour avoir livré J.-C., que périt le perfide Apôtre. Ce qui décida sa perte, en consommant son crime, ce fut de n'en pas réclamer la miséricorde. Hélas! Que ne le connût-il mieux! Il eût pu être sauvé par le Maître qu'il venoit de trahir.

Miséricorde du Sauveur, qui fûtes autrefois, aux Pharisiens, un sujet de scandale, ne le serez-vous point encore de nos jours? On fit un crime à Jésus-Christ de rechercher les Pécheurs, et de s'entretenir avec eux: Pourra-t-on entendre ses Ministres publier une bonté qu'on osa reprocher au Sauveur lui-même? Vous jugerez mes intentions, Seigneur. Confondez-moi, si, en célébrant vos miséricordes, je me propose d'autres

vues que des vues de conversion et de salut pour les hommes. Leur en aurois-je trop dit? Ah! si j'en ai trop dit, qu'il me soit permis de vous le représenter: c'est donc vous qui pour eux en avez trop fait. C'est de votre part, c'est en votre nom que je leur parle, ce sont vos instructions que je leur rends. Que dis-je? c'est votre Croix que je leur représente, et que puis-je ajouter à la force de ce spectacle que vous m'ordonnez de leur offrir?

Paroissez donc, et venez à mon appui, Croix adorable; parlez vous-même aux Pécheurs dont je cherche à ranimer le courage. Montrez-vous, et suspendez la rigueur du jugement que dans son désespoir le Criminel ose porter contre lui-même. Etes-vous cou-

pables, tristement désespérés? Prenez en main cette Croix; présentez-la à Dieu l'Homme-Dieu, qui pour pour vous y expire; lisez, écrits de son sang, les vœux qu'il vous est permis de former, et les titres qui les font valoir. Cette Croix a opéré la rédemption de l'Univers entier; et elle ne suffiroit pas à votre reconciliation? Elle a pu effacer tous les crimes de la Terre, et elle seroit sans efficacité pour la rédemption des vôtres? N'est-il pas encore à vous ce sang divin, dès qu'il peut encore couler sur vous? Quoi! Dieu vous en verroit couvert; et vous ne seriez pas à l'abri des traits de sa colère? Dans les bras même de son Fils, il vous frapperoit de ses foudres? Vous péririez victime de ses vengeances jusques dans l'asile sacré

que vous offre sa miséricorde? Non, mes Frères, non; c'est encore le temps de son règne, et vous pouvez en multiplier les triomphes. Il sera grand, celui qui arrachera vos cœurs au péché, et vous à l'Enfer. Mais la grandeur est le caractère distinctif des œuvres du Seigneur; et sa miséricorde, dit le Prophête, est au dessus de tous ses ouvrages. Votre pardon est digne d'elle, puisqu'elle seule est assez grande pour vous pardonner. Vous ne le méritez pas: mais c'est une grâce. Cette grâce est trop signalée: mais c'est un Dieu qui l'accorde. Ce Dieu a pour attribut essentiel la justice: mais sa nature c'est la bonté. Jusqu'ici vous en avez abusé: mais elle est inépuisable. C'est trop tard y recourir: mais elle est éternelle.

Vous y avez mis obstacle par tous les crimes : mais Dieu surmonte tous les obstacles par ses bienfaits. Et quels seront ces bienfaits? Ce sera d'oublier tous vos péchés, de vous orner de sa grâce, de vous rendre son amitié, et de vous introduire dans le séjour de sa gloire, où vous célébrerez éternellement ses miséricordes. Je vous le souhaite, etc.

SERMON

POUR LE VENDREDI

DE LA QUATRIÈME SEMAINE

DE CARÊME.

SUR LES AFFLICTIONS.

Domine, ecce quem amas infirmatur.

Seigneur, celui que vous aimez est dans la souffrance. *Evang. de ce jour, S. Jean.* Chap. XI.

POURQUOI, puisqu'il est l'arbitre de la vie et de la mort, celui qui frappe et qui guérit, qui conduit jusqu'aux

portes du tombeau et qui en retire, [1. *Reg.* II. 16.], pourquoi donc laisser dans la souffrance celui qu'il aime? Plonger les uns dans les langueurs de l'infirmité et dans la profondeur du sépulcre, les autres dans l'amertume des séparations? *Domine ecce quem amas infirmatur.* Que la douleur et les maladies, que la mort qu'elles amènent soient le châtiment du péché, à la bonne heure [*Rom.* VI. 13. *Eccl.* XI. 1 *et seq.*]; mais aussi pourquoi la vertu et l'innocence n'en sont-elles pas exceptées? Pourquoi au contraire sont-elles plus souvent encore exposées à leurs atteintes les plus cruelles? Car, il est trop vrai, les Justes ici-bas sont les plus malheureux; tandis que le plus souvent ce sont les Pécheurs qui sont dans la prospérité. Il n'y a plus rien là de quoi vous étonner, mes chers

Auditeurs; puisque c'est l'accomplissement de la parole infaillible de la vérité de Dieu; puisque c'est là l'ordre du salut établi par sa sagesse; puisque ce sont là les règles tracées par sa Providence. A vous, ô mes Disciples, avoit dit le Sauveur, à vous plus particulièrement, les pleurs de la souffrance. [*Jo.* XVI. 20.]; tandis que les joies apparentes seront pour le Monde. Or, ce que Jésus-Christ a prédit aux Chrétiens peut-il les surprendre? Ce qu'il a réglé peut-il leur paroître injuste? Ce qu'il exige d'eux peut-il être impraticable? Et quelque alarmée que soit notre foiblesse, dès qu'il s'agit de souffrir; ignorons-nous que la fidélité de Dieu, selon la pensée de Saint Paul, proportionnera ses secours à nos besoins, ses récom-

penses à nos épreuves? [1. *Cor.* x. 13.].

Qu'un Monde aveugle continue donc à s'applaudir d'un vain bonheur que Jésus-Christ lui annonce, j'ose dire : dont il le menace. Ce ne sera qu'indirectement aujourd'hui que je lui en indiquerai le danger. Le but particulier que je me propose, c'est, à l'aide des lumières de la Religion, de rappeler aux Chrétiens qui souffrent (et en est il beaucoup qui ne souffrent pas, en est-il un seul qui ne soit pas exposé à souffrir?); c'est, dis-je, de leur rappeler ce qu'ils doivent penser des afflictions.

Je ne viens donc pas, mes chers Auditeurs, vous enseigner l'art de les éloigner de vous; personne ne le connut jamais. J'entreprends de vous y faire envisager un bien

solide que peut-être plusieurs d'entre vous ne connoissent guères mieux, parce que, dans le malheur, vous ne voyez trop ordinairement que le malheur même. D'où il arrive que vous croyez être les seuls véritables malheureux.

Il faut donc, et c'est mon dessein; il faut rectifier, par les principes du Christianisme, les fausses idées que vous vous formez des afflictions. Il faut vous découvrir ensuite comment les afflictions peuvent elles-mêmes ranimer dans vous les principes du Christianisme. En deux mots, vous souffrez: Ne vous en étonnez pas, vous êtes Chrétiens; le Christianisme vous appelle expressément aux afflictions: première Partie. Vous souffrez: Ne vous en plaignez pas, vous en deviendrez plus Chrétiens; les afflictions vous rap-

pellent efficacement au Christianisme: seconde Partie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Je le sais, mes Frères, je vais vous tenir un langage tellement opposé à la nature, qu'il n'appartient qu'à la Foi de vous le faire goûter. Mais, parce qu'il n'est que le langage de la Foi qui puisse vous faire connoître le prix des afflictions dont gémit la nature, il n'est donc que la Religion qui doive vous instruire, comme il n'est qu'elle qui puisse vous consoler. Que vous apprend-elle à à cet égard? En premier lieu, que les afflictions sont le juste apanage de ceux qui professent sincèrement le Christianisme; c'est ce qui résulte de ses maximes. En second

lieu, que les afflictions sont la route véritable qui conduit au terme que propose le Christianisme; c'est ce qui suit de ses promesses. En troisième lieu, que les afflictions sont l'occasion précieuse de marquer un légitime retour au divin Auteur du Christianisme; c'est ce que doit produire la touchante idée qu'il nous donne de son amour. Les Heureux ne m'entendront pas, je le crains; mais je parle pour les Malheureux.

Je vous étonne, mes chers Auditeurs, en disant que les afflictions sont le juste apanage de ceux qui professent sincèrement le Christianisme; mais j'en trouve la preuve dans cette seule idée: Le Christianisme est une Religion née sur la Croix de Jésus-Christ; et, puisque les Chrétiens sont les fils de la Croix, ils doivent en voir graver sur eux

les traits, puisque c'est là l'étendard de leur chef. Car, en qualité de Chrétiens, dit S. Chrysostôme, nous sommes les soldats de ce Roi éternel, *Nos æterno Regi militamus.* Il faut donc qu'il les rassemble. Puisqu'il n'a été lui-même victorieux qu'au prix de son sang; il convient que les afflictions deviennent comme la livrée sanglante qui décore ceux qui combattent avec lui. C'est sur ce principe que Tertullien, faisant l'apologie des Chrétiens, disoit en leur nom, à ceux qui les faisoient souffrir: Vous nous humiliez, vous nous accablez sous le poids et sous la honte des tourmens; mais ces humiliations et ces supplices se changent pour nous en signes de victoire et en vêtemens d'honneur, en ornemens de triomphe, *Hic est habitus victoriæ nostræ, hæc*

palmata vestis, tali curru triumphamus. Pourquoi, mes Frères? Parce que rien n'est plus glorieux, aux yeux de la Foi, que ce rapport qui rapproche ainsi les membres de leur divin Chef; parce que le sort d'un pareil Maître ennoblit évidemment celui des Disciples qui le partagent; parce que dès-là que nous sommes Chrétiens, Jésus-Christ, dit S. Athanase, nous pare de la gloire de son nom, *A Christo, Christiani sumus, et nuncupamur;* et qu'il est juste que nous en honorions la grandeur. Un grand nom, dans l'idée même des hommes, impose de grandes obligations; il exige de grands sentimens, de grandes qualités, de grandes actions, un grand courage. Et, puisque le nom de Chrétien publie que vous appartenez à Jésus-Christ; il faut

que vous en retraciez le caractère.

Or, quel fut, mes chers Auditeurs, le caractère du Christ? Daniel l'annonce comme devant être renié par son peuple. [*Dan.* IX. 26.]. Isaïe le peint sous le nom de l'*Homme de douleurs.* [*Luc.* III. 3.]. David représente les nations liguées contre lui. [*Ps.* II. 2.]. Il a fallu que le Christ souffrît, disoit-il lui-même: *Oportuit Christum pati.* [Luc. XXIV. 26.]. Chrétiens, il faut donc, puisque vous portez le grand nom qui distingue ceux qui sont à Jésus-Christ, que vous sachiez, selon la parole de l'Apôtre, que la grâce du Christianisme ne vous a pas seulement été accordée pour croire en Jésus-Christ, mais pour en partager les souffrances, *Vobis donatum est pro Christo, non solùm ut in*

eum credatis, sed ut pro illo patiamini. [Phil. 1. 29.]. Il faut, puisque vous portez ce grand nom, que vous vous ressouveniez de la haine qui a éclaté contre celui de qui vous l'avez reçu, des opprobres dont il a été couvert, des douleurs dont il est mort la victime. Il faut que vous consentiez à le soutenir, ce grand nom, dans les chagrins, dans les peines, dans les adversités. Il faut que vous appreniez encore de S. Paul, que ce nom renferme lui seul l'ordre de votre destinée; que les croix ne doivent point vous ébranler, parce que vous êtes dans le Monde pour les supporter, *In hoc positi sumus.* [1. Thess. III. 3.]. Il faut enfin que vous reteniez cet oracle formel de Jésus-Christ lui-même, qui déclare indigne de lui celui qui ne porte pas sa croix à sa suite,

Qui non accipit crucem suam, non est me dignus. [Math. x. 38.]. Ainsi l'avoit compris le saint Evêque d'Antioche; et voilà ce que nous explique l'admirable parole de cet illustre martyr, lorsque, dans l'obscurité de la plus affreuse prison, et se voyant confié à des hommes aussi farouches que les animaux par lesquels il étoit sur le point d'être dévoré, il écrivoit aux Romains, dans le vif transport de sa joie : Je commence à présent à être Disciple de Jésus-Christ, *Nunc incipio esse Christi Discipulus.* Eh! quoi, ne l'étoit-il donc pas auparavant, puisqu'il étoit humblement soumis à Jésus-Christ par la Foi; puisqu'il en observoit fidèlement les préceptes; puisqu'il en gouvernoit le peuple avec zèle? Oui, sans doute, mes chers Auditeurs, mais il lui man-

quoit de marcher sur les traces ensanglantées du Sauveur; et c'est en le suivant de si près qu'il remplit les devoirs d'un parfait Disciple de cet adorable Maître, et qu'il ose en prendre le titre, parce qu'il peut surtout alors en pratiquer les plus difficiles leçons, en imiter les plus grands exemples, en exprimer en lui-même les traits les plus ressemblans, *Nunc incipio esse Christi Discipulus.* En effet, s'il m'est permis d'user d'une comparaison sensible: Comme la représentation de la Croix, que nous voyons dans les diverses parties du Monde chrétien, vous annonce que Jésus-Christ y est connu et révéré, c'est en plantant sa Croix dans vos cœurs que le Sauveur nous a donné à connoître que vous lui appartenez d'une manière plus spéciale. Et par là il nous autorise

à regarder les Malheureux comme la partie la plus illustre du Christianisme; jusques-là, dit S. Augustin, que si vous n'avez rien à souffrir, vous n'avez pas encore commencé à être Chrétien. Et il se fonde sur cette parole de S. Paul à Thimothée: Tous ceux qui veulent vivre dans la piété, selon Jésus-Christ, auront à souffrir. D'où le S. Docteur conclut en disant: Si donc vous ne souffrez rien pour Jésus-Christ, craignez que vous n'ayez pas encore commencé à vivre pieusement en lui, *Si ergò non pateris pro Christo, vide ne nondùm cœperis in Christo piè vivere.*

Ici, mes Frères, se présente peut-être à vous une objection bien naturelle. Car, si les afflictions, au langage même de l'Ecriture, sont ce joug pesant, imposé, dès leur naissance,

à tous les enfans du premier homme [*Eccl.* XL. 1.]; si d'autres que des Chrétiens, depuis le berceau baignés de leurs larmes, marchent souvent dans la route de la douleur jusqu'au tombeau, s'il suffit de vivre pour être exposé à devenir malheureux; comment ce qui convient si universellement à tous les hommes, peut-il renfermer quelque chose de particulier à ceux qui professent le Christianisme? A quoi, mes chers Auditeurs, j'ai à vous répondre que si les afflictions sont, dans l'ordre de la nature, le partage de tous les hommes, elles acquièrent un caractère propre à l'égard des Chrétiens. Pourquoi? Parce que les Chrétiens envisagent les afflictions dans l'ordre surnaturel; parce qu'ils sont instruits par le Christianisme à regarder, ou comme un événement salu-

taire, ou comme une grâce de prédilection, ce qui ne paroît aux autres qu'un malheur; parce qu'en même temps que tous les hommes sont dans la nécessité générale de souffrir, ce qui est la peine du péché; les Chrétiens seuls connoissent particulièrement le prix des souffrances; qu'ils trouvent ainsi le merveilleux secret de changer pour eux en source abondante de bénédictions, ce qui semble n'offrir qu'un amas de calamités. Dès-là, les afflictions changent donc en quelque sorte de nature pour eux, puisqu'elles les honorent, elles les enrichissent, elles les sanctifient; et, par une conséquence facile à saisir, il n'est plus surprenant que Dieu veuille augmenter, par les afflictions, les mérites et la gloire de leur constante fidélité. C'est ce que dit l'Ange du Seigneur à Tobie; Parce

que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que vous fussiez éprouvé, *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te.* [Tob. XII. 13.]. Voilà pour votre instruction, et pour former dans vous une patience chrétienne, sans laquelle vous ne souffririez effectivement que comme le reste des hommes qui, trop ordinairement, souffrent; sans mérite, uniquement par la nécessité de leur condition, sans connoître et sans estimer la valeur de leurs souffrances.

Mais prenez garde, mes chers Auditeurs; de ce que vous objectez que le reste des hommes est, comme les Chrétiens, dans la nécessité de souffrir, je suis autorisé à conclure à présent contre vous que vous n'avez donc aucun reproche à faire au Christianisme, lorsqu'il préconise les afflictions,

puisqu'il vous apprend à extraire un avantage réel des maux que vous regardez vous-mêmes comme inévitables; puisqu'il vous distingue du commun des hommes par les misères même qui, leur étant communes avec vous, vous confondroient avec eux; puisqu'il convertit pour vous en titre d'honneur et en origine du solide bien, ce qui ne sert qu'à humilier, à abattre, à consterner ceux qui ne pensent pas en Chrétiens : voilà pour votre consolation et pour ranimer toujours davantage votre saint attachement au Christianisme.

Il vous présente encore les afflictions comme la route qui conduit plus sûrement à l'heureux terme qu'il vous propose. Il est plusieurs voies qui y mènent, je le sais, mes Frères; mais en est-il une choisie plus spécialement,

et plus spécialement consacrée par l'Homme-Dieu? Comment a-t-il conquis pour vous le Ciel? En souffrant. Tel est donc le chemin qu'il vous a frayé à la victoire. En est-il un moins susceptible de ces dangereuses illusions, au milieu desquelles la vertu même peut s'égarer? Son éclat devient quelquefois un écueil funeste; mais, à l'ombre des afflictions, elle se dérobe plus sûrement au péril. En est-il une qui soit moins conforme à nos goûts? Jusques dans les œuvres de piété, on craint quelquefois de ne suivre que son penchant; mais, en souffrant avec une patience chrétienne, on ne suit évidemment que la volonté de Dieu. En est-il une plus universellement avouée des Justes, et plus généralement marquée pour eux? Ceux qui ont été agréables à

Dieu, dit l'Esprit saint, ont passé par plusieurs tribulations, *Omnes qui placuerunt Deo per multas tribulationes transierunt.* [Judith. VIII. 12.].

De là, Chrétiens auditeurs, l'affliction des Saints eux-mêmes, lorsqu'ils ont pu se persuader qu'ils n'avoient pas assez à souffrir. De là leurs vives alarmes, lorsqu'ils se sont vus exempts de certaines afflictions auxquelles leur Foi les avoit préparés, et dont ils gémissoient de n'être pas jugés dignes. De là leur zèle à étouffer, pour ainsi dire dans eux, le sentiment de leur bonheur, par une mortification libre. Si elle leur étoit moins nécessaire, comme ayant été moins Pécheurs; ils la pratiquoient davantage, parce qu'ils étoient plus Chrétiens. De là ces œuvres réitérées et cette habitude de péni-

tence par lesquelles ils cherchoient à retracer sur eux-mêmes, dans sa pénitence, le Dieu Sauveur qui leur avoit efficacement appris que les souffrances sont le prix du salut. De là cette attention soutenue à écarter d'eux les terribles malédictions dont Jésus-Christ menace ceux qui dans ce Monde trouvent leur satisfaction : *Væ vobis divitibus quia habetis consolationem vestram.* [Luc. v. 24.].

Ce n'est pas, mes chers Auditeurs, que je veuille interpréter ces paroles comme l'arrêt irrévocable qui vous réprouve, par là même que vous êtes heureux. Je sais que par un saint usage de votre bonheur, c'est-à-dire par l'effort généreux qui vous en détache, par la vigilance qui en prévient les dangers, par la disposition à le sacrifier, s'il le faut, à

la souveraine félicité que Dieu vous destine, vous pouvez sanctifier le bonheur même. Lueur de consolation que je crois devoir ici à des ames justes que le Sauveur n'a peut-être pas encore abreuvées de l'amertume de son calice. Mais ce que je conclus et des précautions qu'elles sont obligées de prendre contre la séduction du bonheur, et des violences volontaires par lesquelles elles doivent suppléer à celles des afflictions que Dieu leur épargne, et de la grande difficulté que l'Evangile nous présente, par rapport au salut de ceux qui ne connoissent que la prospérité, c'est que l'adversité est la route la plus sûre pour le salut.

Aussi S. Jérôme écrivant à un Heureux du Monde, insistoit-il principalement sur ce point pour

l'en détacher. Qu'il est difficile, lui disoit-il, qu'il est difficile qu'on jouisse toujours des biens présens, sans préjudice des biens futurs; que, du milieu des délices de la Terre, on passe dans le sein des joies du Ciel; que dans l'une et l'autre vie on en recueille tous les avantages! Qu'il est donc à craindre pour vous aujourd'hui, vous ajouterai-je, selon la pensée du même Père, qu'il est à craindre, Heureux du siécle, qui comptez sur quelques actes d'une vertu aussi foible et défectueuse que passagère, que Dieu ne se justifie un jour à vos yeux, en vous disant à la mort, comme à ce Riche réprouvé: Que peut-il vous être dû encore? Ressouvenez-vous que vous avez été comblé de toute sorte de biens pendant la vie,

Recordare quia recepisti bona in vitâ tuâ. [Luc. XVII. 25.]!

Mais à vous, dont les maux soufferts patiemment dans le temps, fondent les solides droits au bonheur de l'Eternité, nous dirons, après S. Jean, que ceux qui en jouissent sont ceux qui y sont arrivés par la voie de l'affliction, *Hi sunt qui venerunt de tribulatione magnâ.* [Apoc. VII. 14.]. Voie incontestablement la plus abrégée, parce qu'elle est en même temps et une voie d'épreuve qui rend votre fidélité plus digne de Dieu, et une voie d'expiation qui vous aide à accomplir dans vous, selon la parole de l'Apôtre, ce qui doit être ajouté de votre part à la passion du Fils de Dieu, [*Col.* I. 24.], et une voie de mérite qui met le comble à ceux que vous pouvez acquérir

devant Dieu, et une voie de ressemblance qui vous rend conforme à l'Homme-Dieu, à l'image duquel Dieu vous a prédestinés. Et dès-là, Chrétiens, vous qui gémissez quelquefois de ce que l'infirmité et la maladie vous interdisent certains actes extérieurs de Religion, certaines œuvres de salut; vous qui voyez avec inquiétude, dans la suite de vos jours, le vide que semble y mettre une inaction forcée, et qui regardez comme perdue pour vous une partie de la moisson qui se recueille dans le champ du Père de famille, parce que vous ne pouvez pas en supporter les travaux; vous, de qui la réputation est flétrie par la méchanceté, ou la tranquillité est troublée par des circonstances fâcheuses, ou le cœur est déchiré par de douloureuses séparations, ou le sort est changé

par la tristesse des événemens, ou la situation devient pénible par l'amertume des privations; vous tous, en un mot, qui êtes vraiment affligés, connoissez ce que vous pouvez acquérir devant Dieu, en vous résignant aux afflictions. Vous croyez ne rien faire pour lui; mais savez-vous, répond ici S. Augustin, à quel prix s'achète son royaume? C'est par la pauvreté, *Paupertate regnum.* La joie de sa possession? C'est par la douleur, *Dolore gaudium.* L'abondance de sa gloire? C'est par l'humiliation, *Vilitate gloria.* Les douceurs de la vie heureuse? C'est par les rigueurs de la mort, *Morte vita.*

Si donc il nous étoit permis, mes chers Auditeurs, d'assurer des conjectures sur les Elus de Dieu qui sont encore vivans sur la Terre; prenant en main le flam-

beau sacré de la Religion, où irions-nous les démêler dans cette multitude d'hommes qui se présentent à nos regards? Nous penserions peu sans doute à nous arrêter dans ces palais de la grandeur et de l'opulence, s'ils ne nous offrent que le séjour brillant des honneurs, des amusemens, du bien-être et de la fortune, et si le danger du bonheur n'est pas compensé par la solidité de la vertu. A plus juste titre, nous pénétrerions dans ces tristes demeures de l'indigence et de la misère, où semblent se réunir l'obscurité, les revers et les calamités. Là, au milieu des maux que la Religion apprend à supporter (c'est une condition nécessaire), au milieu des disgrâces qu'elle sanctifie, des larmes qu'elle essuye, nous

découvririons le consolant présage d'une éternelle félicité. De la part de Dieu, et en son nom, nous annoncerions l'entrée de la Terre promise à son peuple, par là même qu'il est accablé d'une dure captivité. A de nouveaux Josephs tranquilles dans les fers, nous ferions augurer l'élévation qui doit les rapprocher du premier trône. A de nouveaux Jérémies humiliés par tout un peuple, nous apprendrions que le Seigneur sera un jour leur héritage; à de nouveaux Jobs dépouillés de tous leurs biens, privés de tous leurs enfans, frappés dans leur propre personne, nous rappellerions les promesses éclatantes du Rédempteur. A de nouveaux Lazares dédaignés et souffrans, nous retracerions la gloire d'être reçus dans le sein d'Abraham. C'est

par l'étendue des afflictions, que nous préjugerions celle des récompenses que Dieu y attache. Ses paroles sont claires et précises: les Livres saints en sont remplis. Et, dans le nombre des divins oracles, il n'est rien qui ne doive faire redouter aux hommes le faux bonheur qu'offre le Monde; tandis que tout se réunit pour montrer au Christianisme le gage de leur salut dans les afflictions. *Gaudete, et exultate quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.* [Math. v. 12.].

Mais supposons pour un moment que les afflictions ne doivent pas caractériser ceux qui professent le Christianisme, qu'elles ne servent pas aussi efficacement à conduire à l'heureux terme que propose le Christianisme; il est, Ames vraiment chrétiennes, Ames justes qui

m'écoutez, pour vous les faire supporter, un dernier motif; je parle du tendre retour que doit votre amour à celui du divin auteur du Christianisme.

Ici, Chrétiens, je n'aurois qu'à prendre en main, l'image de votre Sauveur, la remettre entre les vôtres, et vous adresser les touchantes paroles qu'adressoit S. Paul aux Hébreux: Portez et fixez vos regards sur Jésus, Auteur et Consommateur de votre Foi, qui, pour vous, a souffert les tourmens et l'ignominie de la croix, *Aspicientes in Autorem fidei et Consummatorem Jesum, qui sustinuit crucem.* [Hebr. XII. 2.]. Occupez-vous tendrement de cette vue, continuerai-je avec l'Apôtre; pensez avec attention à ce qu'elle vous présente; et, par cet atten-

drissant spectacle, nourrissez votre courage, *Recogitate.... eum; ut ne fatigemini, animis vestris deficientes.* [Ibid. 3.]. Que dois-je, ou que puis-je ajouter encore à cet éloquent tableau! Non, Chrétiens, je ne vous parle plus de vos engagemens, de vos devoirs; je ne m'adresse ici qu'à vos intérêts, je ne sollicite que votre reconnoissance et votre amour. L'amour d'un Homme-Dieu vous invite à le suivre pendant un temps au Calvaire, car c'est pour vous qu'il y est monté; à partager quelques-unes de ses peines, car c'est pour vous qu'il en fut accablé; à vous charger d'une partie de sa croix, car c'est pour vous qu'il voulut y expirer.

A cette idée, je ne m'étonne plus de l'empressement généreux d'un si grand nombre de Chrétiens,

que le saint amour de Jésus-Christ fit voler au martyre, et qui, dans l'ardeur de ce sentiment, se disoient : Allons et mourons avec lui. *Eamus et nos moriamur cum eo.* [Jo. XI. 16.]. Je comprends les vifs regrets de tant de saints Confesseurs, à qui ce témoignage de sang eût moins coûté, que ne leur coûta le manque d'occasion de le répandre. Et, parce qu'il est d'un grand cœur, de répondre à la valeur des bienfaits, par celle des sacrifices; je sens que plus on aime Jésus-Christ, plus on peut désirer de souffrir pour lui : et que, par cette raison là même, il ménage souvent plus d'afflictions à ceux qui sont plus pénétrés de son amour.

Que la fausse sagesse du siécle, toujours bornée dans ses idées, parce qu'elle ne les étend pas au

delà du temps, se scandalise de ces mystères; qu'elle s'imagine avoir prononcé un oracle décisif, en disant qu'elle ne reconnoît point à ces traits, la bonté de Dieu, et qu'un Dieu si bon ne sauroit se plaire dans les malheurs de ses créatures : Aveugle langage d'une absurde témérité qui ose mesurer la profondeur des desseins de Dieu, sur la foiblesse de ses propres vues! Eh non, sans doute, le Dieu sauveur ne se plaît pas dans les malheurs de ses créatures; mais il se plaît à voir ses créatures prendre occasion de leurs malheurs, pour lui marquer leur amour. Il se plaît à les trouver assez nobles, pour vouloir partager, autant qu'il se peut, avec lui, les frais immenses qu'il a faits pour leur rédemption. Il se plaît à recevoir de leur part, non un simple culte de spéculation,

qu'il coûte si peu de lui rendre; mais des hommages réels que le cœur paroît sensiblement inspirer, dès que la douleur même ne peut pas les suspendre. Il se plaît à considérer, dans elles, des vertus que l'affliction fournit seule l'occasion d'exercer, la résignation, la patience, le sacrifice de sa volonté. Il se plaît à les voir amasser, par les tribulations, ces trésors infinis pour l'éternité. Jésus-Christ se plaît à voir qu'on le glorifie par la même voie, par laquelle il a lui-même glorifié son Père, et qu'on suive le plan de Religion que sa sagesse à tracé. Il se plaît à reconnoître qu'il n'a pas souffert pour des ingrats, dès que les hommes savent souffrir avec lui, et pour lui. Que rendrai-je au Seigneur, pour tous les biens que j'en ai reçus? J'accepterai le calice

d'amertume: C'est là, au sentiment de plusieurs Pères de l'Eglise, le vrai sens de ces paroles du Prophête, *Quid retribuam Domino....? Calicem salutaris accipiam.* [Ps. CXV. 12.].

C'est-à-dire, mes Frères, que comme le Seigneur dit à ses Apôtres: Afin que le Monde connoisse que j'aime mon Père, je vais me livrer aux tourmens qu'il me réserve, *Ut cognoscat Mundus quia diligo Patrem.* [Jo. XIV. 31.]; vous devez dire à proportion: Pour marquer quels sont mes sentimens pour Jésus-Christ, je consens à recevoir de sa main les afflictions qu'il me prépare, *Calicem salutaris accipiam.* [Ps. *supr.*].

Et, sans cette soumission nécessaire, comment osez-vous vous flatter d'aimer le Sauveur que vous adorez? Ah! ne vous y trompez

pas ; vous aimez ses promesses et ses récompenses; vous l'aimez sous l'idée d'un vainqueur qui a triomphé, pour vous faire régner avec lui; vous ambitionnez d'être assis à sa droite et couronnés de sa gloire, comme le demanda pour eux la mère des enfans de Zébédée; mais vous n'ajoutez pas avec ceux-ci, que vous êtes prêts à boire au calice dont leur parloit Jésus-Christ; vous lui offrez quelquefois, dans une ferveur momentanée, le désir de vous conformer à lui et de lui plaire; mais qu'il vous mette à la plus légère épreuve, aussitôt votre courage s'évanouit. Hélas ! comme à ces trois Disciples que le sommeil accable dans les momens précieux où ce divin Sauveur est lui-même accablé du poids de la divine vengeance qu'il détourne de dessus leur tête; il ne peut que

vous adresser ce tendre et légitime reproche : Quoi ! vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi? *Non potuistis unâ horâ vigilare mecum*? [Math. XXVI. 40.]. Etrange contraste, Chrétiens auditeurs! L'avantage que vous deviez retirer des tourmens de Jésus-Christ a pu les lui faire désirer ardemment; il l'a dit en termes exprès à la veille de les subir, *Desiderio desideravi* [Luc. XVII. 15.]; et la gloire que peuvent lui procurer vos afflictions ne sait pas vous les adoucir. Vous fûtes sa consolation dans les douleurs, parce que vous en étiez les motifs; et vous ne savez pas, en les lui offrant, le rendre lui-même votre Consolateur dans les vôtres. Vous savez qu'il voulut mourir, parce qu'il vous aima; et vous refusez de lui prou-

ver, en souffrant, que vous l'aimez.

C'en est assez, j'outragerois vos cœurs, si je ne les supposois pas sensibles. Or, s'ils le sont à la gloire, c'en est une pour vous de souffrir; les afflictions sont le noble caractère des Disciples de Jésus-Christ. S'ils le sont à l'intérêt, il est du vôtre de souffrir; les afflictions conduisent au royaume de Jésus-Christ. S'ils le sont aux bienfaits, la reconnoisance vous engage à souffrir; les afflictions signalent l'amour qu'on a pour Jésus-Christ. J'ai donc eu raison d'avancer que le Christianisme vous appelle expressément aux afflictions: Voyons encore comment les afflictions vous rappellent efficacement au Christianisme.

SECONDE PARTIE.

Il est, mes chers Auditeurs, dans le Christianisme, une pureté de morale, une grandeur d'objet, une force d'impression qui en forment le caractère. Or, je prétends que c'est surtout par les afflictions que vous êtes en état de le soutenir. Pourquoi? Parce qu'elles sont un des moyens les plus efficaces de vous éloigner des désordres que proscrit la sainte morale du Christianisme; parce qu'elles sont un des motifs les plus pressans de ne vous attacher qu'aux grands objets que présente le Christianisme; parce qu'enfin elles sont une des circonstances les plus favorables pour faire éclater dans vous la force que donne le Christianisme. Et d'abord, Chrétiens, par rap-

port aux désordres que condamne la morale du Christianisme: Quel moyen plus propre à vous en retirer, que celui qui peut tout-à-la-fois, et vous engager à réfléchir sur le mal que renferment ces désordres, et vous préparer au dégoût des fausses douceurs qui en sont l'aliment, et vous soustraire aux occasions multipliées qui les produisent? Effet admirable des afflictions! D'où j'ai droit de conclure avec certitude que souvent Dieu permet que vous deveniez malheureux, pour vous faire cesser d'être coupables.

Ah! il ne vous est que trop ordinaire d'affecter de méconnoître le péché, lorsqu'il vous conduit à la mort par des voies semées de fleurs. Facilement on s'en déguise l'horreur, quand on en recueille les avantages. Qu'il soit environné

de l'éclat des honneurs, des dons de la fortune, des charmes de la tranquillité, des biens du temps; sous ces images riantes qui vous fixent, il dérobe adroitement les maux qu'il vous laisse. Amour des plaisirs, séduction de l'âge, enchantement du siécle, situation brillante, succès flatteurs, santé florissante : tel est le voile à la faveur duquel le péché s'insinue dans une ame. Il l'infecte aisément de son poison, en même temps qu'il la distrait par l'illusion du bonheur. En se présentant sous des dehors aimables, il réussit à se faire aimer; et le plus grand danger du Pécheur, c'est d'être heureux dans son péché. Et quel sera donc, mes chers Auditeurs, le moment fortuné où vous ferez sur vous-mêmes quelque retour? Ce sera celui où subitement ar-

rêtés dans la carrière de cette éblouissante prospérité, vous employerez, à réfléchir comme malgré vous, l'intervalle salutaire que la disgrâce y aura placé. Comme il arrive que, frappé d'un coup imprévu, on examine aussitôt d'où il part, et qu'un malheur inopiné vous fait remonter jusqu'à son origine; dans la vengeance de Dieu, vous reconnoissez que c'est vous qui l'avez armée. Ainsi, le Prodigue, dont Jésus-Christ nous a tracé la parabole, reconnut-il, dans son indigence, la juste punition de ce qu'il avoit abandonné la maison de son père. C'est la misère de son état qui lui rappelle efficacement les déréglemens de sa conduite, *In se reversus.* [Luc. xv. 17.].

Vous pouvez vous-mêmes vous convaincre par une preuve personnelle,

Chrétiens auditeurs, si jamais vous eûtes quelques sentimens vifs de vos péchés. Convenez-en, ce sentiment n'est pas né dans vos cœurs, lorsque tout en satisfaisoit les inclinations; mais il y a pénétré avec la douleur qui venoit combattre vos péchés; la tristesse a produit les réflexions; vos pensées sont devenues solides, à mesure que de vains objets se sont évanouis. Vous avez pensé à vous, lorsque vous vous êtes vus réduits à vous mêmes; et la conscience a fait entendre plus clairement sa voix, quand l'affliction a suspendu le fracas étourdissant du bonheur, ou qu'elle en a dissipé le léthargique assoupissement. La malheureuse issue d'un projet injuste vous en a fait sentir l'iniquité; la décadence de vos biens vous en a découvert le coupable abus, la ruine de votre santé

vous a retracé vos excès; la suite funeste de cette amitié vous en a montré le crime; la honteuse conduite de cet enfant aveuglément chéri, vous a rappelé votre pernicieuse tendresse; la mort de cette personne vous a alarmé sur le danger de la vôtre. Nous le voyons tous les jours; c'est dans les circonstances de cette nature qu'on se connoît avec plus de vérité, qu'on s'examine avec plus d'attention, qu'on s'accuse avec plus de bonne foi, qu'on se condamne avec moins d'indulgence. De la tribulation sort assez ordinairement une lumière vive qui manisfeste d'abord le péché, *Castigasti me, et eruditus sum.* [Jér. XXXI. 18.].

Ce n'est pas tout, le péché étant séparé de la fortune, ils se montrent l'un et l'autre tels qu'ils

sont, la fortune comme peu durable, et le péché comme une source de justes et longs regrets. Quand la fortune a trompé, le péché perd ses amorces; et c'est presqu'au moment où la fortune vous trahit, que naît le vif dégoût du péché. Parlez à cet homme dans l'affliction, parlez-lui de ces fêtes du Monde, auxquelles il trouvoit auparavant tant de charmes. Eh! que proposez-vous à sa douleur? Elle vous répond, en son nom, qu'il n'est plus pour lui d'amusement; qu'un cœur que le chagrin dévore, ne connoît pas d'autre sentiment; et qu'on pense peu à être à ses plaisirs, quand on est tout à ses malheurs. De là, et les plaintes éloquentes contre une félicité passagère, et le mépris pompeux des biens et des joies de la Terre, et la conviction sen-

sible de leur vanité et de leur néant, et l'énergie d'une morale pleine de détachement et de sagesse, jusques-là qu'il suffiroit quelquefois de vous entendre, Pécheurs vivement affligés, pour vous croire des Pénitens sincèrement convertis. Principe de conversion défectueux, je le sais, s'il étoit tout humain, et s'il ne produisoit rien de plus; mais principe que la grâce peut sanctifier. Dégoût purement naturel, je l'avoue, mais qui suppose un obstacle de moins dont il eût fallu triompher. Sentiment qui peut n'être encore que celui de l'homme, mais auquel on espère de voir succéder plus aisément celui du Chrétien. Et si ce sentiment dure peu; c'est, mes Frères, ou parce que la vivacité de l'affliction s'affoiblit, ou parce qu'on met tout en usage pour en

manquer l'impression. Il n'en est pas moins vrai que l'affliction tendoit par elle-même à dégoûter du péché, dont elle ôte quelquefois jusqu'à l'occasion.

A la vue de ces événemens fâcheux qui se renouvellent à chaque instant sur la scène du Monde, combien de fois dites-vous : Il vient d'arriver à telle personne un grand malheur ; c'est là tout ce qui vous frappe. Mais la Religion ajoute que le Seigneur vient de lui faire une grande grâce. Sans doute, c'est une grâce marquée pour vous, que cette longue et habituelle infirmité, hommes de plaisirs. Ils vous eussent infailliblement perdus, si l'affliction n'étoit pas venue les troubler ; il falloit qu'une santé chancelante vous annonçât la brièveté de vos jours, pour vous faire interrompre la continuité de vos

désordres. Il falloit vous alarmer sur les périls qui menacent votre vie, pour vous faire redouter ceux qui exposent votre salut. Il falloit sous vos yeux creuser le tombeau qui vous demande, pour faire entrevoir les profondeurs de l'Eternité qui vous attend. C'est une grâce marquée pour vous, que cette perte considérable, hommes de richesses! Avec elles étoient entrés dans votre maison l'orgueil et son fastueux étalage, la mollesse et ses raffinemens, le goût des amusemens du Monde et ses criminelles suites, l'oubli de Dieu et de son culte. Que de péchés supprimés par l'affliction! Elle détruit la cause qui les faisoit naître. C'est une grâce marquée pour vous, que ce dépérissement de vous-mêmes, Femmes du Monde! Il étoit votre idole, et vous en étiez

le scandale; les salutaires empreintes d'une commune mortalité ont heureusement dissipé le charme réciproque qui vous aveugloit. Vous ne serez plus empressées d'y paroître, parce que vous ne pouvez plus y briller; voilà ce qui vous afflige, et c'est cette affliction qui peut vous sauver. C'est une grâce marquée, pour vous, que ce dénuement de fortune, jeunes Personnes qui ne vouliez vous établir dans le Monde, que pour en suivre les coutumes, en adopter les maximes, en imiter les mœurs. L'affliction, qui déconcerte vos desseins, ruine votre espoir, pour assurer votre salut. Vous ne sentez encore que l'amertume du remède, vous bénirez un jour le Seigneur, dont la main vous aura guéries, *A Domino corripimur, ut non cum hoc Mundo damnemur.* [1 Cor. 11. 32.]

Eh! que pourrions-nous demander pour vous à Dieu, Pécheurs obstinés, que toute la vivacité de notre zèle ne sauroit toucher? Des lumières? Vous les fuyez. Des craintes? Vous les étouffez. Des remords? Vous les bravez. De saints exemples? Vous les dédaignez. La divine parole est à votre égard sans vertu, les vérités de la Religion sans efficacité. Le prestige du présent dissipe les terreurs de l'avenir. Eh! que feront, Seigneur, que feront vos Prophètes? Ils sont chargés d'annoncer vos lois à votre Peuple, de travailler à sa conversion, de lui prêcher la componction et la pénitence; mais le bonheur forme un rempart que leur voix ne sauroit percer. Abattez, grand Dieu, ce mur qui paroît impénétrable; usez des ressources puissantes de votre miséricordieuse

sévérité; employez les traits de l'affliction pour les vaincre; paroissez éloigner d'eux votre main bienfaisante, pour qu'ils réclament votre saint nom. Consentez à les affliger vivement, plutôt que de consentir à les voir périr, *Imple facies eorum ignominiâ, et quærent nomen tuum.* [Ps. LXXXII. 17.].

A ce premier effet des afflictions qui consiste à nous éloigner efficacement des désordres proscrits par la morale du Christianisme, viennent bientôt, et comme par une suite nécessaire, se réunir les motifs pressans de nous attacher aux grands objets que le Christianisme nous présente. Si en effet, comme le marque S. Augustin, on aime le séjour de la Terre, malgré les épines qui ne cessent de blesser, que seroit-ce si l'on n'y trouvoit

que des fleurs? Et c'est pour cela, conclut S. Chrysostôme, que Dieu laisse s'y multiplier les revers, à dessein de nous en détacher. Comme il permit autrefois que les travaux et l'oppression de l'Egypte engageâssent le Peuple Juif à soupirer après la Terre promise, et à diriger leurs désirs vers le Seigneur, *Ut œrumnarum magnitudine cruciati ad Deum clamarent.*

Aussi, Chrétiens, c'est surtout au milieu des agitations et des disgrâces, que vous consentez volontiers, que vous prenez même plaisir à entendre développer les consolans objets de la Foi, qui alors intéressent plus sensiblement vos cœurs. Vous vous portez plus vivement vers cette félicité sans mélange que la Foi vous découvre;

lorsque celle du temps vous échappe. Vous sentez mieux la nécessité d'une vie future dans laquelle doivent être essuyées toutes larmes; lorsque tout concourt dans celle-ci à vous en faire verser. Vous comprenez plus aisément que ce Monde ne sauroit être l'objet légitime de vos vœux; dès qu'il ne peut point être le principe solide de votre bonheur. Et, de même qu'on vit autrefois une mère généreuse exhorter son fils à regarder le Ciel, pour puiser dans ce regard le courage de le mériter sur la Terre par le martyre; c'est par la vivacité des afflictions répandues sur la Terre, que Dieu vous invite, en Père tendre, à fixer le Ciel pour le désirer dans l'excès du malheur. Combien de fois êtes-vous les premiers à nous dire qu'il est le seul

bien qui vous reste ; qu'il est donc le seul bien dont il faille vous occuper.

En quoi puis-je placer mon espérance, s'écrie avec le Prophète une ame vraiment affligée, si ce n'est dans le Seigneur? *Et nunc quœ est exspectatio mea? Nonne Dominus?* [Ps. XXXVIII. 8.]. Il faut m'encourager avec Moïse, par le souvenir des récompenses, et préférer l'affliction, que Dieu m'envoye, aux douceurs passagères que goûtent les Pécheurs. Il faut me nourrir, avec Job, de la douce persuasion que, de mes yeux, aujourd'hui noyés dans les pleurs, je verrai le Rédempteur qui m'a ouvert la source de l'éternelle félicité. Il faut m'entretenir, avec Tobie, dans l'attente de cette vie heureuse que le Seigneur doit nous

donner. Il faut m'arrêter, avec l'Apôtre, à comparer la briéveté de mes maux et l'immensité de la gloire qui doit les suivre. Espérance en Dieu que la grâce réveille dans vous, par le cri de l'infortune, et dont nous voyons souvent les premiers effets dans les moyens mêmes que vous prenez pour vous délivrer de l'affliction.

Car, d'où viennent alors ces vœux ardents, que vous adressez au Ciel? C'est que vous reconnoissez enfin que c'est des montagnes saintes, selon l'expression du Prophête, que peut vous venir le secours. [*Ps.* cxx. 1.]. A dessein de l'attirer, vous levez les yeux vers le Dieu qui y réside. L'affliction devient pour vous la voix de la Providence divine qui vous invite à se confier à elle. D'où viennent

ces demandes réitérées que vous faites à un nombre d'Ames justes, pour qu'elles intéressent le Ciel à vos malheurs? C'est que, menacé d'un naufrage, comme les pilotes effrayés du vaisseau qui portoit Jonas, vous savez que les Divinités du siécle, seroient sourdes à votre voix. L'affliction devient pour vous la voix de la Puissance divine, qui vous apprend que vous ne pouvez triompher que par elle. D'où viennent ces questions que vous faites aux Prophêtes du Seigneur, pour savoir quels seroient les moyens de l'appaiser? C'est que, comme Jéroboam, lorsqu'il n'attend rien de ses idoles, vous sentez que c'est le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, qu'il faut consulter. L'affliction devient pour vous la

voix de la vérité divine, qui vous dit que vous ne pouvez être instruits que par elle.

Et c'est, mes chers Auditeurs; c'est de tous les temps, que l'adversité a offert à Dieu, le spectacle intéressant de toutes les vertus. Spectacle d'humiliation et de pénitence; ce fut celui des habitans de Béthulie; sous le Cilice et sous la Cendre, ils arment, contre les Assyriens, le bras du Seigneur. Spectacle de gémissemens et de demandes, ce fut celui de Joachaz; réduit aux dernières extrémités par les Rois de Syrie, il dut à l'efficacité de sa prière, le succès de sa délivrance. Spectacle de soumission et de fidélité, ce fut celui du Peuple Juif; jamais il ne fut plus attaché au vrai culte, que pendant les années de sa longue captivité. Spectacle

de repentir et de regrets, ce fut celui de David; au moment où on lui annonce que le Seigneur étendra sur sa maison les coups de son glaive, il est percé de celui de la componction et de la douleur. Spectacle de subordination et de dépendance, ce fut celui de Nabuchodonosor; enivré de sa propre gloire, quand il jouissoit de celle du trône, il glorifie le Roi des Rois, quand il cesse de régner lui-même; c'est l'humiliation de la chûte qui l'abaisse enfin devant la grandeur de Dieu. Spectacle de ferveur et de zèle, ce fut celui de Manassé; converti sincèrement sous le poids des chaînes, il adore le Seigneur qu'il a outragé, et en obtient son retour à Jérusalem; il vient y renverser les idoles qu'il y avoit placées.

Et de nos jours, Peuple Chrétien, n'est-elle pas encore sensible pour vous, la liaison qui se trouve entre les afflictions et les vertus? Je passe sous silence tant d'actes vertueux que le malheur occasionne; et ces aumônes par lesquelles les Riches affligés soulagent les Pauvres, dans la confiance que les prières de ceux-ci pourront à leur tour les soulager; et ces exercices de Religion qui ramènent aux pieds des autels du Dieu dont on attend et dont on sollicite les bénédictions; et ces obligations durables qu'on s'impose par les plus solides engagemens, pour échapper à de pressans périls. Mais combien de fois arrive-t-il que le dernier moment de la fortune devienne le premier moment de la sainteté; qu'une conversion soutenue soit le fruit

d'une disgrâce éclatante; que la porte même des solitudes s'ouvre à la voix des soupirs ; qu'on s'y retire comme pressé par l'orage; qu'on s'applaudisse d'y rencontrer un asile à sa douleur; qu'on y achève, dans une ferveur édifiante, le grand ouvrage de salut que l'affliction avoit préparé ; qu'après avoir inspiré d'abord le détachement du Monde, la voix de la grâce anime par la voix de la tribulation le sentiment de la charité. Eh! que vous dit sans cesse la grâce par la voix de l'affliction? Elle vous dit qu'il n'y a de grand, de parfait, de capable de vous contenter, que Dieu; qu'évidemment vous n'êtes fait que pour lui, puisque hors de lui vous ne pouvez jamais réussir à calmer vos désirs, à assurer votre tranquillité, à trouver votre bonheur.

Elle vous dit qu'il ne faut donc soupirer qu'après les biens de Dieu, puisque ceux du Monde vous forcent à regretter leur inconstance, leur peu de durée, leur diminution sensible, ou leur entier dépérissement.

Elle vous dit qu'il ne faut donc travailler qu'en vue de Dieu, puisque vous accusez ou l'ingratitude des hommes, ou leur injustice, leur haine ou leur dureté.

Elle vous dit qu'il faut donc surtout veiller sur votre ame créée en la noble image de Dieu, puisque vous voyez périr en détail, et vous échapper ces corps que la maladie consume, que la douleur tourmente, que la vieillesse ronge, que la mort détruit.

Elle vous dit qu'il faut donc par dessus tout aimer Dieu, et pour lui-même, puisqu'il est seul

le centre de toutes les perfections, essentiellement exempt d'altération et de changement; et pour vous, puisqu'il est la source de tous les biens; et que, dès ce Monde même, ce n'est que dans son amour et dans sa grâce que réside la véritable félicité. Consultez, Chrétiens, consultez chacun le genre d'affliction que vous éprouvez, et voyez s'il en est aucune qui ne puisse efficacement vous aider à goûter les vérités de la Foi, les douceurs de l'Espérance et les sentimens de la Charité, et vous attacher ainsi toujours plus aux grands objets que vous propose le Christianisme.

De là, mes chers Auditeurs, vous comprenez aisément comment les afflictions sont encore une des circonstances les plus favorables, pour faire éclater, dans vous, la

force du Christianisme. Non, ce n'est pas seulement de la vôtre que vous fournissez la preuve, lorsque vous vous résignez à souffrir. Vous manifestez la force de la Religion qui exige de vous cette résignation et qui vous l'inspire. Brilla-t-elle jamais, cette force divine, avec plus d'éclat que par la patience d'un cœur chrétien? Patience que S. Grégoire appelle la grandeur de toutes les vertus, et qui en effet les entretient, les nourrit et les anime toutes. Constance qui, au sentiment de S. Chrysostôme, a quelque chose de plus grand que le pouvoir d'opérer des merveilles dans l'ordre de la nature. Victoire qui, au témoignage de l'Esprit saint, place au dessus de tout autre vainqueur celui qui sait triompher ainsi de lui-même. [*Prov.* XVI. 32.]. Prenez garde, Chrétiens,

ceci n'est point cette insensibilité moins fastueuse encore que chimérique, que l'orgueil humain a vainement essayé d'opposer à la douleur. Non, le Christianisme ne vous rend pas inaccessible à la tristesse naturelle qu'il produit, mais il vous apprend à vous élever au dessus d'elle. Il ne déracine pas le sentiment, mais il le captive; il ne vous défend pas de l'avouer, mais il vous enseigne à le vaincre. Et, parce qu'il n'est qu'une vertu aussi efficace que celle du Christianisme qui puisse unir dans vous la vivacité des maux et la tranquillité de l'ame, joindre au poids du malheur la docilité de la soumission, calmer les révoltes du cœur, et faire expirer les plaintes, y fixer la paix; j'ose dire, Hommes affligés mais patiens, que, comme les Martyrs ont attesté, par leur sang,

les vérités de la Religion; vous aussi vous paroissez déposer encore en sa faveur, à proportion que par elle vous savez souffrir.

Car, quel est donc, me demandai-je à moi-même à la vue d'un Chrétien qui, dans les souffrances, en soutient dignement le caractère; quel est-il le Maître puissant qui communique tant de force? Qu'il doit être grand, puisqu'on s'estime heureux de souffrir à son service! Qu'il doit être aimable, puisque les maux qu'il permet n'empêchent pas de l'aimer! Qu'il doit être magnifique, puisqu'à ce prix on veut en mériter les récompenses! Venez donc, venez donc, ô vous pour qui la Croix de Jésus-Christ auroit été un scandale, venez en admirer les sublimes effets dans les Disciples qu'il a formés aux

afflictions. C'est Jésus-Christ crucifié qu'ils vous prêchent encore avec Saint Paul, d'une manière également sensible et touchante, puisque rien ne peut plus les en séparer. [*Rom.* VIII. 35.]. C'est Jésus-Christ crucifié dont ils annoncent visiblement le pouvoir et la grâce, par là même qu'ils en rappellent les maximes, et qu'ils en retracent les exemples. C'est Jésus-Christ crucifié dont ils confessent hautement la Religion, dont ils publient la divinité par l'éloquence de leur soumission. Et, comme nous osons vous défier de vous défendre des impressions de respect et de vénération que laisse dans vous, en faveur du Christianisme, l'héroïsme chrétien de ces illustres infortunés; nous osons vous les présenter comme

autant d'Apôtres de la Religion qu'ils honorent par leurs souffrances.

Mais par quel autre prodige éclate de nouveau la gloire de la Religion, lorsque, de la résignation, dont elle fait une loi, plus d'une fois elle fait passer à la douceur des consolations dont elle est la source? Objet frappant, s'il en fut jamais! Monument éternel des victoires de la puissance de Jésus-Christ! Des hommes comblés de joie, parce qu'ils ont été dignes de souffrir! Un Paul qui se glorifie de ses fers! Un André qui embrasse l'instrument de son supplice! Un Jean de la Croix qui ne demande que des humiliations et des douleurs! Une Thérèse qui ne veut vivre que pour souffrir! Quelle multitude innombrable de Héros viennent nous offrir les an-

nales de l'Eglise! Religion sainte, voilà vos triomphes, parce que voilà les miracles dont vous avez rendu les hommes témoins! Et ces miracles se sont opérés dans le sein de l'affliction.

Mondains, qui ne pensez qu'à gémir des vôtres, vous ne les connoissez pas, vous ne voulez pas les comprendre, ces prodiges de consolation, parce que vous cherchez toujours la vôtre ailleurs que dans la Religion; mais c'est donc aussi parce qu'ailleurs vous n'en trouvez jamais de solide, qu'il devroit nous être plus facile de vous faire apercevoir ce qu'ont de réel les consolations du Christianisme.

Eh! que sont pour vous, mes chers Auditeurs, toutes les consolations humaines séparées de la Religion? Consolations foibles et

bornées! Des amis peuvent vous plaindre dans vos peines; il n'est que la Religion qui puisse vous les faire estimer. Consolations stériles et inefficaces! Les Sages du Monde vous encouragent à supporter vos peines; il n'est que la Religion qui vous enseigne à en profiter. Consolations fugitives et passagères! L'artifice du Monde vous distraira pour un temps de la vue de vos peines; il n'est que la Religion qui vous enhardisse à les envisager. Consolations défectueuses et insuffisantes! Il est des circonstances où l'on ne peut rien opposer à l'étendue de vos peines; il n'est que la Religion qui vous dispose à tout sacrifier. Consolations importunes et à charge! Souvent elles ne savent qu'aigrir la vivacité de vos peines; il n'est

que la Religion qui réussisse à les adoucir et à les calmer.

Laissez donc, pourriez-vous dire avec Job [*Job.* XVI. 1.], à ces consolateurs onéreux que vous offre le Monde, laissez ces vains discours aussi légers que le vent qui les dissipe; laissez ces froides maximes, ces sèches leçons, ces réflexions aussi tristes que l'objet même de ma tristesse. Dans la profondeur de mon affliction, il n'est que la sublimité de la Religion qui puisse me consoler. Aussi, Chrétiens, elle est la seule dont nous osions vous faire entendre le langage. Et, si elle ne peut rien sur vos cœurs, ne nous appelez pas dans vos infortunes; nous n'en connoissons plus le remède.

Je me trompe, Hommes malheureux, nous irons gémir avec vous;

mais de ce que vous l'êtes par nécessité, sans en retirer aucun avantage. Car, voilà, Chrétiens affligés, ce qui vous touche, surtout dans vos revers. Nous ne condamnons pas, il est vrai, les pleurs qu'un sentiment naturel vous arrache; en nous offrant à les essuyer, nous nous attendrissons nous-mêmes. A l'abondance de vos larmes, nous mêlons la sincérité des nôtres. L'humanité seule suffit pour faire passer jusqu'à nous l'impression de votre douleur; mais il en est une plus réfléchie et plus juste qui nous saisit à la vue de ces plaintes indociles, de ces murmures amers, de ces impatiences soutenues, et quelquefois de ces transports furieux, de ces imprécations et de ces blasphêmes. Ah! voilà le malheur volontaire qui survient à vos

malheurs inévitables; voilà la désolation de la Terre, où il est si commun de voir des maux, et où il est si rare de savoir les souffrir; voilà comment vous renouvelez dans vous le sort affreux de ce fameux Coupable qui, sur la Croix, trouva le secret de se perdre à côté même de la croix du Rédempteur, par lequel l'heureux imitateur de sa patience fut sauvé. Je le sais, Chrétiens, c'est cette Croix sur laquelle vous êtes attachés, dont la douleur vous irrite. Mais vous n'y êtes que pour un temps; mais Jésus-Christ, par son exemple et par sa grâce, vous y soutient; mais, en la maudissant, pourrez-vous la fuir? Mais, en la supportant entre vos bras, vous pourrez plus sûrement passer dans le sein de Dieu. Ah! n'en est-ce donc pas assez pour vous de souffrir

pendant la vie? Voulez-vous, par l'abus de vos souffrances, vous exposer encore à toutes celles de l'Eternité? Que plutôt elles retentissent sans cesse au milieu de vous les consolantes promesses de J.-C. Et à qui d'entre vous sommes-nous chargés de les faire entendre, et d'annoncer de sa part la souveraine béatitude? Ecoutez-nous, Hommes affligés: C'est à vous, que la pauvreté assiége, et que les rigueurs des privations dévorent, *Beati pauperes* [Luc. VI. 20.]; à vous qui manquez de tout, jusqu'à trouver à peine des alimens pour vous soutenir, *Beati qui nunc esuritis* [Ib. 21.]; à vous que le chagrin inonde de larmes, et qui en répandez des torrens, *Beati qui nunc fletis* [Ib.]; à vous pour qui les hommes semblent n'avoir aucun sentiment, pas même celui de l'indifférence,

Beati cum vos oderint homines [Ibid. 22.]. Promesse sacrée et infaillible dont le mystère sera un jour développé. Jour fortuné qui, à une vie obscure, fera succéder la gloire éclatante du royaume de Dieu, *Vestrum et regnum Dei* [Ibid. 20.]; qui remplacera les horreurs de l'indigence par l'abondance des trésors éternels, *Saturabimini* [Ibid. 21.]; qui fera tarir la source de vos pleurs, par les délices d'une joie inaltérable, *Ridebitis ;* qui vous dérobera à la malignité du Monde, pour vous combler à ses yeux des récompenses du Ciel, *Merces vestra copiosa est in Cœlis.* [Ibid 22.]!

Vous, Seigneur, vous exaucerez leurs cris, leur demande. Ce sont des enfans chéris qui réclament votre libéralité paternelle. Privés, dans le temps, des biens que vous

accordez à d'autres, ils vous présentent leur malheur comme un titre à vos bienfaits, et à un meilleur héritage. La prospérité s'est éloignée d'eux; et l'adversité les a trouvés soumis. Vous êtes tendre; vous ne leur enverriez pas des maux, si, dans vos vues, ces maux ne pouvoient pas opérer un grand bien. Vous êtes fidèle; vous ne livrerez donc pas à leur foiblesse des Malheureux que leur infortune pourroit accabler. Vous êtes tendre; ce n'est donc pas toujours votre vengeance qui distribue les afflictions. Vous êtes fidèle; c'est donc toujours votre magnificence qui en couronne le saint usage. Vous êtes tendre; et c'est à votre tendresse qu'ils exposent avec confiance la vivacité de leur douleur. Vous êtes fidèle; et c'est à votre fidélité qu'ils demandent la géné-

rosité qui en triomphe. Vous êtes tendre; qu'ils bénissent donc votre main, lors même qu'elle les frappe: c'est celle d'un père. Vous êtes fidèle; qu'ils s'en reposent donc sur vous, lorsqu'ils implorent votre assistance: c'est celle d'un Dieu.

Vous êtes tendre, vous êtes fidèle! Ah! Seigneur, à ce double titre, pour vous quel spectacle! Voyez sur la Terre, à la suite de votre divin Fils, une multitude de Malheureux que la fortune délaisse, que le mépris humilie, que l'infirmité poursuit. Ce sont des Hommes; voilà l'excuse des soupirs qui leur échappent; mais, parce qu'ils sont Chrétiens, du pied de la croix du Sauveur, qu'ils embrassent comme leur appui, ils vous offrent, pour se soutenir sous le poids des leurs, l'empreinte des douleurs de Jésus-Christ qu'ils

portent gravée sur eux-mêmes. A la faveur de ses mérites, ils font parler celui de leur situation; il a conquis le Ciel par ses souffrances; ils y unissent les leurs, pour participer à cette conquête; vous l'ouvrez aux larmes de la pénitence: Seroit-il fermé aux larmes de l'affliction?

Non, mes Frères, et c'est l'oracle de S. Paul: Vous qui souffrez patiemment avec Jésus-Christ, vous régnerez avec lui, *Si sustinebimus..... conregnabimus.* [II. Tim. XIII. 2.]. Ranimez donc votre courage, conclud l'Apôtre S. Jacques, jusqu'à ce que le Seigneur vienne le couronner, *Patientes igitur estote usque ad adventum Domini.* [Jacob. V. 7.]. Vous plaignez ceux qui souffrent, c'est le sentiment de la nature; nous estimons généreux ceux qui ont su

souffrir, c'est le langage de la Religion, *Beatificamus eos qui sustinuerunt.* [Ibid. II.]. En un mot, mes chers Auditeurs, qui renferme lui seul tous les autres, ne l'oubliez jamais: Vos afflictions sont pour le temps, et vos récompenses pour l'Eternité. Je vous la souhaite, etc.

SERMON

POUR LE

CINQUIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

(DIMANCHE DE LA PASSION).

CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

Qui ex Deo est, verba Dei audit; propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.

Celui qui est né de Dieu écoute les paroles de Dieu; ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes point nés de Dieu. *Evang. de ce jour. S. Jean.* Chap. VIII.

En quoi donc consistent principalement ces paroles, dont l'ob-

servation fidèle fait reconnoître les vrais enfans de Dieu? L'un des Docteurs de la loi faisoit un jour cette même demande à Jésus-Christ [*Math.* XXII. 34.] : Et le Souverain Législateur, le Prophète nouveau qui, seul, doit être écouté [*Deuter.* XVIII. 14.] comme ayant les paroles de la vie éternelle [*Jo.* VI. 69.]; le Juste par essence; le Dieu, qui défioit avec tant de raison ses plus implacables ennemis de le reprendre de péché, [*Jo.* VIII. 4.], répondit à celui qui l'interrogeoit : Le premier de tous les commandemens, n'est-ce pas celui-ci : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur; le second, qui est semblable à celui-ci : Vous aimerez votre Prochain comme vous-même, il n'est point de plus grand commandement; ces deux n'en font

qu'un; et c'est en cela que consiste toute la loi et les Prophêtes, *In his duobus mandatis universa lex pendet et Prophetæ* [Math. XXII. 37. 40.]. Ne séparons donc point ce que Jésus-Christ lui-même n'a point séparé; et souvenons-nous qu'en même temps qu'il nous ordonne le grand précepte de l'amour de Dieu, il ne cesse de nous recommander le grand précepte de l'amour du Prochain. C'est là le double objet de la vertu de Charité, sans laquelle il n'y a point de salut à espérer. Sans la Charité, point de Christianisme.

Il n'en coûte pas beaucoup pour sentir la nécessité d'aimer Dieu: Ses perfections et ses bienfaits nous y invitent éloquemment. Mais trop souvent les imperfections des

hommes nous détournent de les aimer. Et, si l'on cède sans effort à la voix de la reconnoissance et de l'admiration qui nous prescrit le premier commandement; on se sent plus disposé à résister à l'obligation qui nous engage envers le second; et, de ces deux devoirs, on n'en remplit aucun, dès qu'on ne les remplit pas tous deux.

C'est donc ici la cause des Hommes dont il s'agit. C'est pour eux que je viens solliciter vos cœurs. Ce sera les gagner à Dieu, que de les pénétrer du sentiment de la Charité envers le Prochain. Je me propose de vous faire connoître, en elle-même, la grandeur de cette vertu, en quoi elle consiste; c'est-à-dire, en deux mots : L'excellence de la Charité, ce sera

le sujet de la première Partie. Les devoirs de la Charité, ce sera le sujet de la seconde. Puisse l'une et l'autre concourir à vous la faire estimer et pratiquer! Je m'adresse à la Vierge, sainte Mère du Dieu de Charité, pour en obtenir la grâce. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Rien de plus commun dans la bouche des hommes, que le nom de Charité; dans leurs cœurs rien de plus rare; car, ce n'est pas dans les discours et dans les paroles qu'elle consiste. Selon l'avis de S. Jean, elle doit être marquée au sceau des œuvres et aux traits de la vérité, *Non diligamus verbo neque linguâ, sed opere et veritate.* [1. Jo. III. 18.]. Efforçons-

nous à en établir le règne, en en développant l'excellence. Exposons à ce dessein et la nature et le principe de la Charité envers le Prochain; voilà ce qui en consacre le prix; et la nécessité de l'exercice de la Charité envers le Prochain, voilà ce qui en démontre l'importance; et les grands effets de la Charité envers le Prochain, voilà ce qui en étale les fruits. De ce qu'elle est tout ensemble véritablement divine dans sa nature, absolument nécessaire dans la pratique, saintement abondante dans ses suites; il est aisé de conclure qu'elle devroit régner parmi les Chrétiens.

Eh! qu'est-elle donc dans sa source la Charité envers le Prochain? Ne jugez pas de cette vertu, mes chers Auditeurs, précisément par ce sentiment qui intéresse si na-

turellement tous les hommes, les uns en faveur des autres; que ne l'éprouver pas ou l'étouffer, c'est devenir l'opprobre de l'humanité; que terminer à soi-même toutes ses affections, c'est être un poids à la société, et cesser d'en être membre; que c'est se rendre indigne de vivre avec autrui, dès qu'on ne vit que pour soi. Aussi, pour vous exhorter à la Charité fraternelle, n'ai-je garde de me borner à vous dire : Aimez-vous réciproquement; cette bienveillance mutuelle est comme le premier cri de vos cœurs; cette tendresse légitime les honore; la générosité du sentiment les distingue; les grands cœurs sont ceux de qui partent de grands bienfaits, et l'intérêt de chaque particulier se trouve dans cet accord général. Telles

seroient, ou du moins telles pourroient être les premières leçons d'un Sage du Monde qui, d'une main politique, voudroit cimenter parmi les hommes les fondemens d'une société purement humaine. Une vue bien supérieure ennoblit la Charité chrétienne, dont je voudrois vous pénétrer. Ministre de la Religion sainte qui vous en fait un devoir, c'est à l'aide de son flambeau que je dois marquer l'origine de l'amour que vous devez à vos Frères, et je la trouve dans l'amour que vous devez à Dieu lui-même. Oui, c'est de ce divin amour que sort, comme d'un arbre de vie, le florissant rameau de l'amour du Prochain. Inséparablement unies, il faut que tous les deux subsistent, dès que l'un des deux se soutient. L'amour de

Dieu, s'il est réel, nourrit infailliblement l'amour du Prochain. L'amour du Prochain, s'il est animé des vrais motifs de la Charité, s'appuye à son tour sur l'amour de Dieu. Aimer chrétiennement son Prochain, dit Saint Bernard, c'est l'aimer en Dieu. Or, comment l'aimer en Dieu, si l'on n'aimoit pas Dieu même? C'est donc de l'amour de Dieu que naît l'amour du Prochain, *Oportet ergò Deum diligere priùs, ut in Deo diligi possit et Proximus.*

D'où il suit que comme il n'est rien de plus parfait, parmi les vertus, que l'amour de Dieu; l'amour du Prochain, qui en est une branche, en partage l'excellence; que, comme il n'est rien que l'homme puisse offrir à Dieu de plus agréable que l'hommage de son amour, l'amour du Pro-

chain qui en dérive, est, selon la parole expresse de l'Evangile, préférable aux sacrifices; que, comme il n'est de cœur digne de Dieu que celui où règne son amour, l'amour du Prochain doit entrer en part des sentimens qui font sa véritable gloire aux yeux de Dieu. Et dès-là sous quelle idée brillante se présente à vos esprits la Charité chrétienne qui s'étend sur tous les hommes! Son objet paroît d'abord bien inférieur; et sans doute la Charité qui s'élève et qui se termine immédiatement à Dieu, se montre sous une grandeur plus frappante. Prenez-y garde cependant, Chrétiens: Nous trouvons, dans l'une et dans l'autre, le même principe, c'est Dieu; le même motif, c'est Dieu; j'ai presque dit dans un sens, le même objet. Car, aimer nos Frères pour Dieu, c'est, en les

aimant, aimer dans eux le Dieu dont ils sont et l'ouvrage et l'image, le Dieu dont ils sont et les héritiers et les enfans, le Dieu qui est leur principe et leur fin, le Dieu qui les aime et qui nous ordonne de les aimer. En un mot, c'est, par une même Charité, dit clairement S. Augustin, que nous aimons Dieu et notre Prochain, *Ex unâ eademque Caritate Deum et Proximum diligimus.*

Et voilà par conséquent, en abrégé, le tableau sublime de cette Charité fraternelle que caractérisent les plus grands traits. Voilà l'éloge achevé de ces Ames chrétiennes et pacifiques qui, sans produire au dehors des actions d'éclat, sont ornées de cette vertu. Voilà de quoi détromper ceux qui, dans l'amour du Prochain, voudroient approuver une vertu vulgaire qui

semble tenir plus à la nature qu'à la Religion, marquer plutôt la bonté du cœur que son élévation, et devoir être plutôt le partage d'une ame sensible que le caractère d'une ame sainte. Eh! quelle vertu plus noble que celle qui nous fait entrer singulièrement dans les vues de Dieu; qui forme notre conduite, sur la conduite de Dieu; qui nous rapproche, selon la parole de Jésus-Christ, de la perfection de Dieu? Car, comme Dieu porte tous les hommes dans son cœur, la Charité chrétienne les y enferme. Comme Dieu, au langage de l'Ecriture, ne hait rien de ce qu'il a fait, la Charité chrétienne n'exclut de ses sentimens aucun de ceux qui peuvent participer aux biens de Dieu. Comme Dieu est le Père commun de tous les hommes, la Charité chrétienne

reconnoît des frères dans tous; et si Dieu seul peut distribuer les dons que contiennent les trésors de sa puissance, la Charité les lui demande par l'universalité de ses vœux.

Tel est donc le double spectacle que vous nous offrez, Cœurs chrétiens que la Charité fraternelle anime. Si, d'une part, le feu sacré qui vous enflamme vous présente à nos regards comme le sanctuaire de la Divinité; de l'autre, l'amour du Prochain vous en rend l'image par le sentiment dont il est la source. Cœurs que la Charité en quelque sorte divinise; elle vous donne une espèce d'immensité dans vos affections, en voilà l'étendue; une continuité de désirs de bienfaisance, en voilà la noblesse; une sincérité soutenue de sentimens, en voilà la constance; une com-

passion réelle pour les Malheureux, en voilà la tendresse; du zèle pour les Indifférens, en voilà la générosité; de la clémence envers des Ennemis, en voilà l'héroïsme. Hélas! n'est-ce pas parce que ce grand principe de Charité ne réforme pas parmi les hommes les vices que produit le honteux amour de soi-même, qu'il est si ordinaire de trouver dans le Monde des Cœurs froids et resserrés qui sont à eux-mêmes et leur objet et leur terme; des Cœurs intéressés qui ne sont émus que de leur propre avantage; des Cœurs avides qui ne sont altérés que de richesses; des Cœurs vains qui ne sont sensibles qu'à la gloire; des Cœurs jaloux qui s'offensent d'une prospérité qui n'est pas la leur; des Cœurs faux qui n'ont de sentiment que l'apparence; des Cœurs durs qui ne sentent que

leur misère; des Cœurs ingrats qui cessent d'aimer ceux qui ont cessé d'être utiles; des Cœurs pervers qui achètent leur satisfaction au prix du bonheur d'autrui. Autant de caractères essentiellement opposés à celui de la Charité. Ou, s'il faut, pour peindre le commun des hommes, employer des traits moins odieux; combien au moins en est-il dans qui l'amitié n'est qu'un instinct, la règle d'amitié que le caprice, la preuve d'amitié que des paroles. Tandis que le sentiment de la Charité est un sentiment réel qui vient de Dieu, qui s'élève à Dieu, pour être réfléchi de là sur les hommes; et que dans le sein même de Dieu, principe de tous biens, elle va puiser le désir sincère du bien commun de tous; voilà la véritable idée de la Charité.

Ah! ne pensez pas, quelque parfaite que soit sa nature, que ce soit là seulement une vertu de perfection à laquelle tous ne sont pas également appelés. Autant que le caractère en est grand, autant la pratique en est nécessaire. C'est ce que Jésus-Christ nous fait clairement entendre, lorsque, parlant du second précepte qui nous ordonne d'aimer notre Prochain, il ajoute, en termes exprès, qu'il est semblable au premier qui nous ordonne d'aimer Dieu, *Secundum autem simile est huic : diliges Proximum tuum.* [Math. XXII. 39.]. Précepte qu'il appelle singulièrement le sien, parce qu'il a singulièrement à cœur d'en voir l'observation, *Hoc est præceptum meum* [Jo. XV. 11.]; précepte dont il appuye la Foi sur l'exemple même de la Charité qu'il a témoignée

aux hommes, *Sicut dilexi vos.* [Ibid. XIII. 34.]; précepte qu'il nomme nouveau, parce que tout-à-la-fois il l'a publié d'une manière si frappante, il en propose dans lui le modèle le plus achevé, il en fait le caractère spécial dans ceux qui lui appartiennent, *Mandatum novum do vobis.* [Ibid.]; précepte qu'il a soin de réitérer à la suite du détail de ses propres bienfaits, comme renfermant le tribut de reconnoissance que de notre part il exige, *Hæc mando vobis, ut diligatis invicem.* [Ibid. XV. 17.]; précepte qui, de la bouche adorable du Maître, a passé dans celle de ses Disciples. Eh! que répétoit S. Jean à ceux qu'il instruisoit? Aimez-vous, mes enfans, leur disoit-il, *Filioli, diligite alterutrum.* Et il le répétoit jusqu'à les engager, selon le témoi-

gnage de S. Jérôme, à lui demander pourquoi il leur donnoit toujours la même instruction; et c'est, leur répondit S. Jean, parce qu'ici par excellence est le précepte du Seigneur, *Quia præceptum Domini est.* [Jo. xv. 11.]. C'est donc porter jusqu'au trône de Dieu l'audace du mensonge, conclut ailleurs le Disciple bien aimé, que d'oser attester à Dieu son amour, s'il ne s'étend pas aussi sur les hommes. C'est, malgré les plus spécieuses apparences de toutes les autres vertus, demeurer enseveli dans les ombres du péché et de la mort, *Qui non diligit, manet in morte.* [Jo. III. 14.].

Que sont en effet toutes ces vertus séparées de la Charité? Ecoutez S. Paul: L'énergie de son instruction s'adresse à vous, Ames pharisaïques, qui décréditez la

piété, dont vous n'avez que le voile par le défaut de la Charité qui devroit en être l'ame; qui vous montrez si zélées pour la loi, et que peuvent à peine toucher les intérêts de vos Frères; qui, dans vos discours, étalez la sublimité de la perfection, et qui, dans vos cœurs, nourrissez la malignité de l'envie. Vain langage, nous dit l'Apôtre, fût-ce même celui des Anges, que celui dont vous frappez nos oreilles! Non, ce ne sont pas les paroles pompeuses, les belles maximes, la haute morale qui justifient; c'est la Charité que Dieu demande, *Si linguis hominum loquar aut Angelorum, Charitatem non habeam, factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens.* [I. Cor. XIII. 1.].

Elle s'adresse, cette instruction, à vous, Ames éclairées de la lumière

divine, qui vous faites un devoir de vous entretenir avec Dieu, et qui ne vous formez point à l'art de converser avec les hommes; qui, sincèrement affermies dans la Religion, en défendez courageusement la cause, mais qui oubliez toutes les lois de la modération, lorsqu'il s'agit de la vôtre; qui savez croire des vérités au dessus de votre raison, mais qui ne savez pas vous élever au dessus des ressentimens qui agitent vos cœurs. Non, la nature entière, fût-elle soumise à vos ordres; vît-on les montagnes se mouvoir par l'empire de votre Foi; rempliriez-vous l'Univers du bruit éclatant de vos prodiges: vous n'êtes rien devant Dieu, si la loi de Charité ne vous trouve pas soumis, *Nihil sum.* [Ibid. 2.].

Elle s'adresse, cette instruction,

à vous, Ames d'ailleurs généreuses, que par intervalle des Infortunés trouvent sensibles; qui, à la voix du malheur, entendez celle de la pitié; qui ouvrez vos trésors aux cris de l'indigence, mais qui fermez vos cœurs à l'union fraternelle; qui voudriez opprimer ceux-ci, tandis que vous soulagez ceux-là; qui goûtez en même temps le plaisir de nuire aux uns, et d'aider les autres; qui devenez bienfaisantes par l'impression d'une bonté passagère, et qui vous livrez à l'habitude d'une antipathie obstinée; qui suivez alternativement l'attrait d'une ame compâtissante, et l'humeur d'un esprit intraitable; qui n'êtes pas assez perverties pour ne connoître aucun genre de bien, mais qui êtes trop voluptueuses pour vouloir supporter une seule espèce

de mal. Non, toutes vos richesses, versées dans le sein des Pauvres, ne suffiront pas pour vous acheter le Ciel; vous ne l'ouvrirez jamais sans le mérite de la Charité.

L'Apôtre va plus loin encore: Et, comme la Charité est au dessus des sacrifices; ainsi les sacrifices, ajoute-t-il, sans la Charité, ne vous sauveront pas. Vos corps livrés à la pénitence; disons, d'après Saint Paul: Vos corps, livrés aux flammes, ne suppléeront pas aux saintes ardeurs de l'amour chrétien que vous devez à vos Frères. Vivez sous le cilice et sous la cendre, enfoncez-vous dans les déserts, mourez victimes de l'austérité; non, vous n'êtes point encore dans la voie droite du salut, si vous vous écartez de celle de la Charité, *Nihil prodest.* [Ibid. 3.]. Principe sur

lequel s'appuye S. Augustin, lorsqu'il en vient jusqu'à dire que mourir pour défendre une vérité de Foi, sans conserver les liens de la Charité, c'est, par les tourmens finir sa vie, sans parvenir au bonheur de l'autre; et l'on ne peut pas, conclut S. Cyprien, mériter l'honneur du martyre, quand on viole les lois de la Charité, *Exhibere se non potest martyrem, qui fraternam non tenuit Charitatem.*

Ce qui suit incontestablement de ces principes certains, c'est qu'elle est donc bien grossière l'illusion de ceux qui croyent pouvoir allier l'esprit du Christianisme avec un esprit mondain qui, au plus léger intérêt, immole le grand intérêt de la Charité; un esprit d'aigreur qui, aux louanges du Dieu qu'on

célèbre, mêle la censure amère du Prochain que l'on irrite; avec un esprit de méchanceté qui, en paroissant respecter les objets divins de la Religion, oublie, en flétrissant l'honneur du Prochain, qu'il est lui-même un objet sacré; avec un esprit de faux zèle, qui, en affectant de s'élever contre le vice, ne sent pas que c'en est un grand de révéler les vices d'autrui; avec un esprit d'hypocrisie qui, en convenant qu'il faut s'humilier devant Dieu de ses propres fautes, ne sait point épargner aux autres l'humiliation des leurs; avec un esprit d'insensibilité pour qui les infortunes d'autrui ne sont qu'un froid spectacle, lors même qu'il seroit aisément possible de les adoucir; avec un esprit de hauteur, de domination, de contra-

diction, qui porte avec lui le trouble, la discorde, la dissention; et que la véritable piété ne se borne pas à honorer Dieu dans ses temples, mais qu'elle se fait un devoir de l'aimer et de le respecter dans tous les hommes. On reconnoît donc la solide piété d'une femme, à cet esprit de douceur qui maintient la paix dans une maison; celle d'un père de famille, au soin d'y nourrir le calme et la tranquillité; celle des enfans, à la sincère amitié qui les lie; celle des citoyens, à la concorde qui les réunit. En un mot, Dieu ne règne point où ne règne pas la Charité. Ainsi en juge le Monde lui-même; ce n'est qu'à ces traits qu'il reconnoît la véritable vertu. A ses yeux, le défaut de celle-ci discrédite toutes les autres; et le scandale n'en est que plus grand

encore, quand, au milieu des autres vertus, il ne voit pas présider la Charité.

C'est aussi, mes chers Auditeurs, parce que la Charité est l'apanage essentiel de la vertu, que les différentes sectes de la Religion de Jésus-Christ ont cependant affecté en ce point d'en imiter le langage. C'est à ce dessein qu'elles ont fait valoir avec tant d'ostentation quelques actes de bienfaisance humaine, en même temps qu'elles se prévaloient de ce qu'on voyoit les enfans de l'Eglise violer les lois d'une Charité divine. C'est pour cela que vous-mêmes, en parlant de nos Frères séparés, en n'approfondissant point assez la nature de la Charité qu'ils exercent pour en démêler le vrai caractère, vous en paroissez quelquefois étonnés. Or, sans m'arrêter à ce moment

à une disgression qui n'est pas de mon sujet; ce que j'en conclus, c'est que la Charité paroît à tous les hommes si nécessaire au salut, qu'on la regarde universellement comme la route qu'il faut absolument suivre pour se sauver; c'est que, comme la véritable Religion doit faire une loi capitale de la Charité, on croit apercevoir dans la Charité la marque de la véritable Religion; c'est que, comme sans la Religion on se perd, on se perd évidemment par le défaut de cette Charité, qui est l'ame de la Religion. Ajoutons, que parmi les devoirs de la Religion, celui de la Charité lui est si cher, que méconnoître ce que nous devons à nos Frères, c'est, à son tribunal, oublier essentiellement ce que nous devons à Dieu; qu'il est des circonstances où Dieu nous ordonne de

suspendre les actes extérieurs de la Religion qui l'honorent, pour le servir dans la personne du Prochain, auquel nos secours sont nécessaires; et par conséquent que c'est défigurer étrangement, aux yeux des hommes, la Religion de Jésus-Christ, que c'est la calomnier avec audace, pour essayer de l'attaquer avec succès, que d'oser, ainsi que l'a fait l'aveugle fureur de l'impiété, la représenter comme plus jalouse du culte qu'elle consacre, que des obligations de Charité qu'elle prescrit.

Terminons, Chrétiens, ce qui regarde l'excellence de cette vertu, par le détail abrégé de ses effets. Ici, quelle immense carrière s'ouvre à mes regards! Trop vaste pour la parcourir toute entière, n'exigez pas que j'y suive la Charité relativement à l'utilité générale du

Monde, et aux biens divers qu'elle y répand! Et qui d'entre vous ne la regarde pas comme étant l'aliment de la société qu'elle affermit, le nœud des alliances qu'elle resserre, le soutien de l'amitié qu'elle perfectionne, le principe de la paix qu'elle conserve, l'origine des services qu'elle multiplie, la douceur des liaisons qu'elle entretient? Finirois-je, Chrétiens, si je vous offrois successivement la double image du Monde qu'elle habite, et de celui dont on l'exile? Ah! le bonheur des lieux qu'elle règle, le désordre de ceux où elle est sans empire, vous forceroient seuls à conclure que la Providence de Dieu, et son amour pour les hommes, devoient faire à chacun d'eux une loi de la Charité.

Mais, dans une matière sans bornes, il faut en donner à nos

idées. Exposons donc uniquement les effets qu'opère la Charité dans le cœur même qu'elle sanctifie. Si jusques ici j'ai envisagé cette vertu comme la reine de toutes, je la considère en ce moment comme leur mère. Nous l'avons vue, parmi les vertus, occuper le trône; voyons autour d'elle un nouvel éclat dans ce nombre de vertus qui en dérivent et qui viennent nécessairement l'environner.

Non, mes chers Auditeurs, ce n'est pas ici une de ces vertus isolées qui se concentrent en elles-mêmes. La véritable Charité, telle que l'Apôtre la dépeint, s'annonce de toute part sous des traits qui l'honorent. Qui dit une ame que la Charité anime, exprime en un seul mot les abondantes richesses qu'elle accumule, celle de la patience

qui sait souffrir, et de la bonté qui se plaît à adoucir les maux de ceux qui souffrent, *Charitas patiens est, benigna est.* [1. Cor. XIII. 4 *et seq.*]; celle d'une grandeur de sentiment que la jalousie du bonheur des autres n'atteint point, et d'une humilité de cœur que l'élévation au dessus des autres n'enfle point, *Non æmulatur..... non inflatur;* celle d'une modeste simplicité qui ne s'occupe pas uniquement de ses avantages, et suit une noble générosité qui dirige ses vues à procurer les avantages d'autrui, *Non est ambitiosa; non quærit quæ sua sunt;* celle de la douceur qui oppose une digue à la colère, et celle de la candeur qui en est une contre les soupçons, *Non irritatur, non cogitat malum;* celle de la droiture que l'injustice afflige et qui applaudit à l'équité,

Non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati. Jusqu'où ne pourrois-je point porter ce détail? Autant de fruits précieux de salut qui naissent tous de la Charité, selon la parole de Saint Paul; puisque l'accomplissement exact de ce seul précepte renferme l'accomplissement de tous les préceptes qui ont rapport au Prochain, *Qui diligit Proximum, legem implevit.* [Rom. XIII. 8.].

Dois-je espérer vous en convaincre, Chrétiens auditeurs? C'est à vos propres sentimens que j'en appelle: Que quelqu'un parmi vous ait laissé apercevoir constamment dans lui cette inestimable vertu; que vous le regardiez comme véritablement rempli de l'esprit de la Charité, quelle idée vous en formez-vous? Dès-lors vous ne craignez de sa part ni la témérité des jugemens,

ni l'amertume de la satyre, ni la malignité des soupçons; ni la légèreté des discours. Dès-lors vous n'êtes point tenté de lui attribuer ou l'odieuse noirceur de ces rapports, ou l'injurieuse imprudence de ces conjectures, ou la funeste semence de ces divisions, ou l'humiliante publicité de ces médisances, parce que rien de tout cela ne peut s'accorder avec la Charité. Dès-lors celui qu'elle règle, devenu au milieu de vous comme un Ange de paix, dont il n'est que du bien à attendre, vous sert ou de consolateur dans vos disgrâces, ou de confident dans vos peines, ou de conseil dans vos doutes, ou de soutien dans vos entreprises. Quel est donc le tableau touchant que la Charité nous offre; puisque nous voyons à sa suite ce que les vertus ont de plus aimable! Quel

est donc le mérite de la Charité, puisqu'il en fait éclore de tout genre! Quelle est donc l'étendue des saints effets de la Charité, puisqu'ils remplissent l'idée que peuvent s'en former les hommes! Quelle doit être par conséquent la récompense de la Charité? Ne la cherchons pas, Chrétiens, cette récompense, dans l'estime des hommes, quoique nécessairement elle l'arrache; dans leur amour réciproque, quoique infailliblement elle l'obtienne; dans la sincérité de leurs éloges, quoique communément elle en soit comblée. Il en est une et bien plus solide et bien plus douce dans la pureté du cœur, dont elle assujettit les passions, dans le calme de la paix, dont elle entretient le règne, dans cette heureuse confiance à l'égard de Dieu, dont Dieu lui-même autorise

le sentiment. Car, voilà surtout votre partage, Ames vraiment chrétiennes, que la Charité caractérise. Ah ! demandez à Dieu qu'il verse ses bénédictions sur vous, dès que par vous il répand ses bénédictions sur les hommes, et qu'il se serve, à votre égard, selon la parole de Jésus-Christ, de la même mesure dont vous usez à l'égard d'autrui. [*Math.* VII. 10.]. Si le souvenir de vos péchés vous trouble; présentez à Dieu le voile de la Charité qui les couvre, le feu de la Charité qui les expie, les promesses inviolables faites à la Charité qui en obtient le pardon.

D'autre part, Chrétiens, sondez vos consciences : Jugez, sur leur témoignage, si ce n'est pas du défaut de Charité que naissent la plupart des péchés qu'elle vous reproche, si ce ne sont pas ceux qui entrent

le plus ordinairement dans l'aveu que vous en faites. Et si les infractions multipliées de cette loi sacrée n'ont pas multiplié vos justes remords, concluez de là quelle excellence est la Charité qui prévient tant de fautes ou qui les répare; et, parce qu'il est malheureusement trop aisé de l'altérer, apprenez donc en même temps quelle précaution, quelle vigilance, quels soins doivent l'entretenir. Si, par fragilité, il arrive de la blesser, du moins n'en différez pas le remède; il devient plus facile à mesure qu'il est plus prompt. Laisser la Charité se réfroidir dans une ame, c'est l'exposer à bientôt s'éteindre.

Bénissez, Seigneur, pour votre gloire, pour l'avantage commun des hommes, pour le salut de chacun, le zèle que nous inspire

elle même la Charité à y exhorter ceux qui nous entendent. Ils en connoissent l'excellence; qu'ils y aspirent. Il ne s'agit plus que de leur en rappeler les devoirs.

SECONDE PARTIE.

Faire l'éloge de la Charité chrétienne, sans en exposer les devoirs, ce seroit proposer le terme sans en indiquer la route. Il faut donc, à la solidité des principes qui sont établis, joindre le détail de l'instruction qui les rend fructueux. Or, cette instruction, je la trouve renfermée toute entière dans la définition de la Charité envers le Prochain. Qu'est-ce que d'avoir de la Charité? C'est aimer, en vue de Dieu, son Prochain comme soi-même. L'aimer en vue de Dieu, voilà la pureté des motifs de la

Charité : aimer le Prochain, voilà l'étendue de l'objet de la Charité : l'aimer comme soi-même ; voilà la règle de l'exercice de la Charité. Trois caractères essentiels, dont le court développement demande votre attention.

Non, Chrétiens, puisque la Charité a Dieu pour motif, tout amour du Prochain n'est pas Charité ; et, lorsque vous aimez quelqu'un, dit S. Grégoire, si vous ne l'aimez pas pour Dieu, ne pensez pas que la Charité vous anime. Pourquoi ? Je l'ai dit déja d'après S. Augustin, parce que le propre de la Charité, c'est d'aimer en Dieu et pour Dieu ; Dieu pour lui-même, le Prochain en vue de Dieu, *Deum propter Deum, Proximum propter Deum.* D'où il résulte, et c'est la conclusion expresse de S. Thomas, qu'un amour

du Prochain dont Dieu ne seroit pas un motif, seroit un sentiment différent de la Charité. Ce n'est pas, mes chers Auditeurs, et à Dieu ne plaise que je veuille vous engager à le conclure, ce n'est pas que toute amitié soit vicieuse et condamnable, dès que la Charité n'en est pas la source. Il est des amitiés, selon la doctrine formelle de S. Augustin, dont le motif est conforme à la raison et à un senment légitime. Aimer ceux à qui des liens chers et respectables nous associent; c'est la voix de la nature: ceux qui nous obligent; c'est la voix de la reconnoissance: ceux dont les qualités sont aimables; c'est la voix de ces qualités mêmes qui demandent un tribut d'amitié que ne réprouve pas la Religion, quand il n'est pas désavoué par la vertu. Mais, vous

borner là, Chrétiens auditeurs, c'est aimer le Prochain pour lui, et plus souvent encore pour vous-mêmes. Vos sentimens sont donc alors l'effet d'une vertu morale, et non les actes d'une vertu surnaturelle; le propre d'une ame sensible, et non le caractère d'une ame chrétienne. Or, pensez-vous, reprend ici S. Augustin, que devant Dieu je regarderai comme un mérite dans vous ce que la nature seule apprend aux animaux les plus farouches, qui paroissent s'adoucir sous la main de leur bienfaiteur? Une seconde loi seroit-elle nécessaire pour vous engager à suivre les impressions de la première? Ferions-nous servir les travaux de notre ministère divin à vous exhorter simplement à aimer ceux qui le méritent, et parce qu'ils le méritent? Inutile

leçon, sans doute, puisqu'elle est écrite dans le cœur de tous les hommes, *Pro magno laudaturus sum in homine quod video in tigride?* Quand donc nous demandons pour eux votre amour; nous vous proposons en même temps le motif supérieur et chrétien qui le relève, qui le sanctifie, qui le rend digne de Dieu; celui de la Charité qui rapporte à Dieu l'amour du Prochain.

De là, mes chers Auditeurs, qu'arrive-t-il? Prévenons les froides objections qu'en faveur d'une amitié toute naturelle, on ose faire quelquefois contre le motif de la Charité. L'amitié que la Charité règle seroit-elle moins réelle et moins durable, parce qu'elle est moins sensible? Ah! laissez former ces injustes soupçons à ceux qui ne connoissent pas la force d'un tel motif. A cette fausse idée

du Monde, il me suffiroit d'opposer ce qui se passe dans les Cours, dans le Monde même; je n'aurois qu'à rappeler ces amitiés qui varient avec les circonstances, qui s'affoiblissent par humeur, qui se détruisent par intérêt, qui se terminent par l'inimitié, ces inconstances qui font abandonner un ami, ces dégoûts qui le font paroître odieux, ces perfidies qui quelquefois le sacrifient. Telle est la nature des motifs humains, ils changent; des sentimens humains, ils s'épuisent. Il n'en est de solides, il n'est d'inébranlables que les sentimens de la véritable Charité; pourquoi? Parce que Dieu en est le motif.

L'amitié que la Charité règle seroit-elle moins agissante et moins vive, parce qu'elle est moins sensible? Qu'ils en jugent ainsi, ceux

qui prennent des démonstrations d'amitié pour l'amitié même; qui sacrifient à ces empressemens simulés, à cet accueil de cérémonie, à ces formules d'usage, à cette preuve passagère de quelques légers services qu'on se rend. A l'illusion du Monde qui déclame sans cesse contre les amitiés inefficaces, sans vouloir se détromper efficacement, je n'aurois qu'à opposer la tendre, la généreuse ardeur de la Charité. Ah! mes Frères, si vous vouliez comprendre ce que c'est qu'aimer pour Dieu! S'il m'étoit possible d'étaler ici les prodiges de zèle dont la puissance de ce grand motif a tant de fois rempli l'Univers! Pour quelques traits épars d'une amitié humaine que l'histoire préconise; combien d'actes héroïques de Charité que la Religion a recueillis! Donner ses soins, faire part de

ses richesses, braver l'infection de la maladie, le péril de la contagion, porter la consolation dans l'obscurité des cachots, au sein des douleurs, jusques au milieu des horreurs de la mort : Voilà ce dont est capable la véritable Charité, et ce que tous les jours elle opère; pourquoi? Parce que Dieu en est le motif.

L'amitié que la Charité règle, seroit-elle moins douce et moins satisfaisante, parce qu'elle est moins sensible? Ils peuvent le croire, ceux qui veulent que des amis entrent dans toutes leurs vues, quoique criminelles; dans tous leurs sentimens, quoique déréglés; dans tous leurs intérêts, quoique passionnés; dans tous leurs projets, quoique coupables. Mais ce qu'ils appellent amitié, devient alors société de libertinage, scan-

dale de complaisance, approbation du vice, conspiration réciproque contre le salut. Or, à cette douceur empoisonnée d'une amitié selon le Monde, j'ose opposer la sainte douceur d'une véritable Charité. A l'exception du péché qu'elle ne favorise jamais, et qu'elle ne doit jamais aimer, puisque le péché est essentiellement l'objet de la haine de Dieu; à quoi se refuse-t-elle? Aperçoit-elle des défauts? Elle cherche à les corriger avec sagesse, ou à les voiler avec attention. S'agit-il d'un avantage légitime, d'une honnête satisfaction? Elle les procure avec plaisir, elle s'y prête avec bonté. Les ménagemens sont-ils nécessaires? Elle en use avec indulgence, elle les multiplie avec soin. Aucun détail

qui échappe à sa pieuse industrie, aucun genre de service que dédaigne sa vigilance, aucune occasion que ne saisisse son activité; pourquoi? Parce qu'elle sait que Dieu regarde comme fait à lui-même, le bien le plus léger qu'on fait au Prochain, et parce qu'elle a Dieu pour motif. Tous les jours on demande un véritable ami dans le Monde; j'en souhaite un pour vous, mes chers Auditeurs, dont l'amitié soit fondée sur le ferme appui de la Charité. Dès-là, c'est une amitié sainte, Dieu en est la fin; c'est une amitié généreuse, Dieu en est le garant; c'est une amitié constante, Dieu en est le soutien; c'est une amitié glorieuse, Dieu en est le lien. Et si, tel est, par rapport au Prochain, le caractère de la

vôtre, quel qu'en soit l'effet de la part des hommes, ne craignez point que leur ingratitude et leur oubli puisse jamais la rendre stérile; Dieu, en vue de qui vous aimez, n'est point ingrat; il s'est chargé lui-même d'être un jour la récompense de vos sentimens. De quoi s'agit-il donc, mes chers Auditeurs? Il ne s'agit pas de détruire en vous, ceux que vous éprouvez pour vos Frères, mais simplement de les perfectionner par la vue de Dieu; c'est-à-dire, de ne pas fixer uniquement ce que leur objet présente de sensible, mais d'élever vos regards jusques à Dieu; de vous proposer, en aimant vos Frères, d'accomplir la loi de Dieu; d'aimer dans vos Frères les dons de Dieu et ce qui les rend dignes de Dieu; de les ai-

mer, parce qu'ils sont eux-mêmes l'objet de la Charité de Dieu. Il n'est que ce grand motif qui puisse établir, dans le Monde, une véritable Charité, et lui donner cette universalité qui en forme le second caractère, *Diliges Proximum.* [Math. v. 43.].

Dieu ne vous dit pas : Vous aimerez mieux ceux-ci, vous serez indifférens pour ceux-là ; bien moins encore: Vous aimerez les uns, vous haïrez les autres. Mais il vous dit: Vous aimerez votre Prochain, *Diliges Proximum.* Or, quel est le Prochain qu'il vous est ordonné d'aimer? C'est précisément la demande que fit un Docteur de la loi à Jésus-Christ même, *Et quis est Proximus meus?* [Luc. x. 29.]. Le Sauveur l'instruit aussitôt par la parabole de cet Homme,

juif de nation, dépouillé et blessé dans le chemin, et auquel un Samaritain donne généreusement des secours; pour nous faire entendre par la force de cet exemple (car on sait quelle froideur séparoit le Juif du Samaritain), qu'il suffit d'être homme, pour voir dans les autres son Prochain. Et Saint Augustin explique ce terme par sa signification propre et naturelle: Tout nous rapproche, dit-il, les uns des autres, et la condition de notre mortalité présente, et l'espérance de notre future immortalité. Nous sommes tous enfans du même Dieu, rachetés par le même sang, appelés au même héritage, voilà des liens assez forts pour nous unir tous; assez respectables pour n'être brisés jamais, *Omnes Proximi sumus, conditione terrenæ nativitatis et mortalitatis, et etiam*

spe cœlestis hœreditatis. En un mot, tout homme est notre Prochain, *Proximus est..... Omnis homo.*

Ici, mes chers Auditeurs, combien de difficultés vous préparez-vous à faire valoir, sur l'universalité de l'objet de la Charité! Comment, dites-vous, en étendre les effets sur ceux qui, par leurs défauts, semblent ne mériter aucun sentiment? Celui-ci, fier et hautain, ne les payeroit que par des mépris. Celui-là, capricieux et bizarre, n'y répondroit que par intervalle; l'un fatigue par son humeur; l'autre se rend redoutable par son caractère: tel s'est fait connoître par des noirceurs, dont la probité rougit; tel, uniquement occupé de lui-même, n'a jamais su obliger personne; censeur rigoureux, l'un ne se plaît qu'à examiner la con-

duite d'autrui; l'autre, soupçonneux à l'excès, prend ombrage d'une apparence; celui-ci a des infirmités qui rebutent; dans celui-là, tout déplaît jusques à son air, ses manières. Parmi les hommes, que de mauvaise foi? que de duplicité! que de vanité! que de vices! Combien d'esprits superbes, de mauvais cœurs, de passions outrées, de langues dangereuses! Comment nous prêcher ensuite la loi de la Charité?

Et c'est pour cela même, mes chers Auditeurs, qu'elle est plus nécessaire. Or, elle deviendroit inutile, si elle n'étoit pas universelle, puisque l'universalité des défauts l'anéantiroit par les exceptions. Eh! pour qui aurons-nous de la Charité, s'il faut être exempt de défauts pour y avoir des droits? Et de qui pourrons-nous nous-mêmes

en attendre? Je sais qu'il est des défauts que naturellement il est plus difficile de tolérer; mais je sais aussi que la Charité est une vertu qui doit nous élever au dessus de la nature: je sais qu'il est des vices odieux et qui révoltent; mais je sais aussi que la Charité ne se permet de haïr que le vice, sans confondre avec lui la personne même : je sais qu'il est dans autrui des passions qui nous offensent ; mais je sais aussi que ce sont souvent nos propres passions qui produisent un sentiment injuste ou trop vif que doit réprimer la Charité: je sais qu'une amitié sensible n'est ni libre ni nécessaire, et qu'il est souvent dans les hommes des qualités méprisables qui la déracinent; mais je sais aussi que la Charité tend à détruire la pré-

vention qui les grossit, à appaiser l'imagination qui s'en irrite, à surmonter l'antipathie, la répugnance, la haine volontaire qui en résultent : je sais qu'il est des défauts dans tous les hommes, mais je sais qu'à travers tous les défauts des hommes, la Charité sait découvrir, dans chacun d'eux, la qualité de notre Prochain, et qu'à ce titre elle doit s'exercer sur tous, *Diliges Proximum.* Pour exclure quelqu'un des sentimens de la Charité, vous n'êtes point autorisé à nous dire : Cet homme n'a avec moi aucun rapport; aucune recommandation ne me le rend cher; quel intérêt dois-je y prendre? Autrefois, dans une vaste assemblée du Peuple romain, où se trouvoient réunis des hommes de plusieurs nations différentes, il s'éleva tout-à-coup un cri d'admi-

ration qui étoit en même temps celui de la nature, lorsqu'on entendit prononcer ces paroles d'un Homme célèbre : Je suis homme, et je ne puis regarder la personne d'aucun homme ni ses intérêts comme étrangers. Eh! mes Frères! A ce cri du sentiment et de la raison, qui, suspendant les ténèbres du Paganisme, fut aussitôt répété par tous les cœurs, entendrons-nous opposer, dans le sein du Christianisme, celui d'une barbare indifférence? Quoi, il aura suffi d'être homme, pour sentir l'étendue de la bienveillance à laquelle ils doivent tous participer! Et ce n'en sera pas assez d'être Chrétien, pour n'y mettre aucune borne! Ce que l'homme a pu puiser dans son cœur ne pourra pas s'y graver par les mains de la Religion! La loi de l'Evangile ne pourra

pas produire parmi vous ce qu'a paru dicter la loi seule de la nature! Vous étoufferiez les enseignemens de celle-ci au milieu des enseignemens de Jésus-Christ qui doivent les perfectionnner! Il est vrai, mes chers Auditeurs, que, comme parmi les hommes il en est auxquels vous êtes plus singulièrement unis, et que la Religion à ce titre vous confie plus particulièrement elle-même, il y a conséquemment un ordre à suivre dans les devoirs de la Charité; que cet ordre suppose, dans l'accomplissement de vos devoirs, une préférence: que cette préférence même, dans certains cas que les limites d'un Discours ne permettent pas de détailler, fait partie de vos devoirs; mais comment peut-il être vrai, comment pourroit-il être vrai qu'un homme vous est

étranger, tandis qu'il est homme, et par là même cher à Jésus-Christ, l'objet des desseins de Jésus-Christ, capable de partager un jour le royaume de Jésus-Christ? Ah! s'il faut auprès de vous une recommandation puissante à ce Malheureux, à cet Etranger, à cet Inconnu; (ne l'oubliez jamais): Celui que Jésus-Christ veut bien regarder lui-même comme son Frère, est celui qu'il vous ordonne de regarder comme votre Prochain, *Diliges Proximum.*

N'examinons point ici, pour avoir égard aux idées du Monde, s'il dit vrai, quand il accuse de n'être nullement ami de personne celui qui paroît l'être de tous. Je l'avouerai, si vous voulez, sans que vous ayez droit d'en rien conclure contre l'étendue de la Charité; pourquoi? Ne perdez pas, je vous

prie, la raison sensible de cette différence; c'est qu'une amitié toute humaine, dès qu'elle est si générale, se réduit ordinairement, si on le suit de près, à des démonstrations, à des discours, à des apparences; c'est que le cœur de l'homme, étant naturellement borné dans ses affections, il y a lieu de croire qu'en se divisant sur plusieurs, elles s'affoiblissent et ne se réunissent sur personne; c'est que souvent on ne marque de l'amitié à la multitude, que pour se faire à soi-même beaucoup d'amis, en persuadant à tous qu'ils le sont. Amitié d'intérêt, d'ambition, de politique, de flatterie; d'où il arrive qu'on n'en est plus touché, parce qu'il n'est rien dans elle qui distingue personnellement celui à qui elle s'adresse; parce qu'on met volontiers au nombre des indiffé-

rens ceux qu'on dit aimer indifféremment tout le Monde ; parce qu'on regarde avec raison comme légère une amitié qui se décide si légèrement. Mais, prenez-y garde, mes chers Auditeurs. Parce que le principe de la Charité chrétienne est tout divin, on conçoit qu'elle doit agrandir une ame en qui elle règne, et dilater un cœur qu'elle échauffe. Parce que le caractère de la Charité universelle est expressément marqué par la loi divine; loin de s'étonner de la voir s'étendre, à ce trait seulement on peut la reconnoître. Parce que Dieu est le motif de la Charité; on comprend qu'elle doit se porter partout où elle l'aperçoit, et que, comme elle envisage Dieu dans tous les hommes, elle doit se diriger à chacun d'eux. Parce que les forces de la Charité

sont surhumaines; on est forcé d'avouer qu'elle peut multiplier ses sentimens au delà de ceux de l'humanité. Aussi n'est-il point de sentimens plus vrais, que ceux que la Charité inspire; point de disposition plus sincère à faire du bien, que celle qu'elle rend générale; point d'ami plus fidèle, que celui qui ne connoît point d'ennemis. Vérité que des principes sûrs établissent, que l'expérience confirme à la gloire de la Charité. Il nous reste à en développer les règles : Les voici en deux mots : Vous aimerez le Prochain comme vous-mêmes, *Diliges Proximum sicut te ipsum.* [Luc. x. 27.].

Puisqu'il nous est ordonné d'aimer le Prochain comme nous-mêmes; cela suppose évidemment que nous devons nous aimer. Et, sans doute, il ne faut pas entendre

par l'amour de nous-mêmes, cet amour désordonné par lequel trop ordinairement on s'aime, selon l'instinct de la passion, au préjudice des droits réunis de la raison et de la Religion, sous des rapports sensibles et terrestres; au préjudice des biens spirituels, des vrais biens, pour le faux bonheur du temps; au préjudice de celui de l'Eternité. C'est haïr son ame, dit l'Esprit saint, que d'aimer l'iniquité. Et, par conséquent, exposer le salut de ses Frères, les engager dans les routes de l'iniquité; c'est n'avoir pas pour eux cette Charité essentielle, dont celle que nous nous devons est la règle. Et, de là, puisque le scandale est un péché directement opposé à la Charité, ce n'est pas, remarquent les Docteurs, qu'il y ait, entre l'amour de nous-mêmes et l'amour du Prochain

de l'égalité; puisque, relativement au salut, rien ne doit nous être plus cher que le nôtre; mais il y a de la ressemblance, ajoutent-ils; et comme la Charité propre et personnelle, si j'ose parler ainsi, doit par dessus tout avoir pour objet notre salut, de même celle que nous devons à autrui nous intéresse spécialement au salut d'autrui, nous rend sincèrement zélés pour le salut d'autrui. Et tel est incontestablement le premier et le plus grand objet de la Charité, *Diliges Proximum tuum sicut te ipsum.*

Réduisons à présent l'immense détail qui concerne les circonstances de cette vie à ces deux maximes de l'Ecriture, qui, selon S. Augustin, sont la double règle de l'amour du Prochain. Faites aux hommes ce que vous voulez qu'ils

fassent pour vous; voilà la première, *Proüt vultis ut faciant vobis, hæc et facite illis similiter.* [Luc. VI. 31]. C'est la parole de Jésus-Christ qui doit s'entendre d'une volonté raisonnable et fondée sur des droits. Ainsi, comme vous avez droit de désirer qu'on vous soulage, s'il se peut, dans l'infortune; ouvrez, s'il est possible, vos cœurs et vos mains à la misère d'autrui. Comme vous avez droit de désirer qu'on vous prête du secours dans un danger, ne le refusez point à celui auquel il devient nécessaire. Vous avez droit de désirer qu'on vous traite avec douceur; usez-en vous-mêmes. Elle ne sauroit donc s'accorder avec la Charité, ou cette dureté inhumaine qui ne se laisse point attendrir sur les Malheureux, ou cette envie jalouse que la prospérité des Heureux irrite, ou cette

maligne complaisance qui applaudit secrètement aux disgrâces. Autant de sentimens que doit nécessairement vaincre celui de la Charité; obligation dont vous trouvez la preuve dans l'amour de vous-mêmes, *Diliges Proximum sicut te ipsum.*

A plus forte raison, et c'est ici la seconde règle tirée de l'instruction que donnoit Tobie à son fils; à plus forte raison, ne devez-vous faire jamais à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on fît par rapport à vous, *Quod ab alio oderis fieri tibi, vidè ne tu aliquandò alteri facias.* [Tob. IV. 16.].

Maxime qu'il faut expliquer encore d'une volonté juste et légitime; car, de ce qu'aucun coupable ne voudroit qu'on le punît, il ne s'ensuit pas qu'il

faille bannir les punitions; la justice les exige, souvent même la Charité. Les vertus aisément s'accordent. Il s'agit, dans la conduite ordinaire, de s'interdire, envers le Prochain, ces fiertés qui l'humilient, ces mépris qui l'outragent, ces termes qui l'insultent, ces airs qui le dédaignent, ces traitemens qui l'affligent, ces discours qui lui nuisent, ce sentiment par lequel on hait. De la part du Prochain, cela vous blesse: Puisque vous devez aimer le Prochain comme vous-mêmes, évitez donc de blesser aussi votre Prochain. Objecterez-vous qu'il est bien gênant de vous observer ainsi, pour ne désobliger personne? Que de réponses à vous faire, Ames politiques, qui, par un motif d'ambition, feriez assidûment ce qu'on vous demande, par le motif

de la Charité; Ames formées selon les lois du Monde, qui avez reçu pour première leçon de n'offenser jamais ceux avec qui vous y vivez; Ames sensibles qui voulez toujours qu'on évite avec soin de vous offenser vous-mêmes! Penseriez-vous qu'il est des objets peu importans qui, de votre part, ne méritent pas cette scrupuleuse attention? Mais, pour dissiper l'illusion, retournez encore à vous-mêmes. Un déplaisir réel, une amertume profonde, un sentiment vif ne naissent-ils pas quelquefois dans vous de ce que vous traitez de léger, lorsqu'il s'agit des autres? Consentiriez-vous sans peine à faire les frais de cette conversation qui vous amuse aux dépens des autres? Supporteriez-vous ce ridicule que vous aimez à jeter sur les autres? Pourquoi donc les traiter comme vous ne voudriez

pas être traités vous-mêmes? Ajouterez-vous que c'est une délicatesse excessive qui s'en alarme? Je le veux. Mais, délicats vous-mêmes sur quelques points, vous voulez qu'on vous ménage; mais la Charité est elle-même une vertu délicate qui prescrit ces ménagemens; mais, parce que les hommes sont plus imparfaits, il faut pour eux plus d'égards. Vous en exigez pour vous-mêmes; si c'est une foiblesse, il peut appartenir à d'autres d'en corriger le principe; de votre part, c'est à la Charité à ne pas l'aigrir. Elle doit donc présider aux entretiens, tempérer les amusemens, assaisonner les paroles. Elle doit écarter de la société et des familles non-seulement toute dissention ouverte, tout éclat, mais encore tout discours injurieux, tout trait satyrique, toute inimitié secrète.

Elle doit non-seulement respecter les grands intérêts de l'honneur, de la fortune, de la vie; mais elle doit réprimer les écarts de l'humeur, calmer les saillies de la vivacité, régler les démarches. Autant d'effets qui entretiennent la Charité. Vertu constante qui doit être celle de toutes les circonstances et de tous les momens. Vertu fréquemment commandée. Supportez-vous les uns et les autres; soyez patiens; aimez vos Frères, c'est le sens de mille endroits des Livres saints. Vertu dont les droits sont sacrés. Erreur, si vous vous croyez permis de les violer, parce qu'on les observe mal par rapport à vous-mêmes.

Vertu difficile! Il est vrai, Chrétiens; nous l'éprouvons tous, et nous le faisons éprouver aux autres. C'est donc d'une voix com-

mune que nous en réclamons les efforts. Vertu difficile ! Il faut donc nous empresser plus singulièrement à l'acquérir, redoubler nos soins à en former dans nous l'habitude ; veiller avec précaution contre les plus légères fautes qui l'altèrent, pour se mieux garantir de celles qui la détruisent. Vertu difficile, sans doute ! Puisque toutes les passions sont armées contre elle ; il faut donc nous armer nous-mêmes contre nos passions, puisqu'à cette victoire est attaché le triomphe de la Charité. Vertu difficile ! Mais l'étoit-elle moins dans les premiers siécles de l'Eglise? Elle fut cependant le caractère propre des premiers Chrétiens qu'on vit n'avoir qu'un cœur et qu'une ame, et dont les Payens eux-mêmes admirèrent l'union. Vertu difficile ! Mais c'est de notre in-

différence pour Dieu que vient celle qui règne parmi nous. Parce que nous oublions notre Père commun, il nous en coûte de nous regarder comme Frères; et, comme le reprochoit énergiquement Tertullien aux Gentils; en cessant de nous traiter comme Frères, à peine nous traitons-nous comme des hommes, *Vos parùm homines, quia mali Fratres.* Vertu difficile! Vous n'envisagez donc dans l'homme qne l'homme même. Mais, Ames chrétiennes, qui marchez à la suite de Jésus-Christ, entendez la voix de ce Dieu de Charité: Vous êtes l'objet de la sienne, et vous en fûtes la conquête. Pour vous il en fut victime. Est-il si dur de lui donner, dans la personne de vos Frères, un témoignage de la vôtre?

Mais, s'il est encore, Dieu sau-

veur, dans l'exercice de la Charité une matière de sacrifices, qu'ils sont bien adoucis par le motif de la Charité! Vertu de reconnoissance, la Charité en est à vos yeux la preuve efficace. Vertu de justice par rapport à vous; ce que la Charité accorde au Prochain, elle vous le doit. Vertu pleine de douceur; où habite la Charité, là règne la pure tranquillité de votre grâce. Vertu abondante en consolations; ce que la Charité fait pour les hommes, elle l'opère au centuple de votre part. Vertu qui vous appartient; c'est à la Charité que vous voulez qu'on reconnoisse vos Disciples et ceux que vous destinez à votre gloire immortelle dans le Ciel. Je vous la souhaite, etc.

SERMON

POUR LE LUNDI

DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

AMOUR DE J.-C. DANS L'EUCHARISTIE.

Hic est panis qui de Cœlo descendit.

C'est ici le pain qui est venu du Ciel. *S. Jean.* Chap. 6.

C'EST de la bouche même de Jésus-Christ, que nous avons appris qu'il nous donnoit en réalité, non en figure, son Corps et son Sang dans l'Eucharistie. Appuyés sur l'inébranlable vérité de sa

parole, sur la lumineuse clarté de ses expressions, sur la créance unanime de tous les siécles, sur les décisions expresses de l'Eglise; nous adorons Jésus-Christ, réellement présent dans l'Eucharistie. Il est Dieu, il a donc pu opérer cette merveille qui nous étonne, puisque sa puissance est sans bornes. Il l'a donc véritablement opérée, puisque l'infaillibilité de ses Oracles nous l'enseigne. Que nous reste-t-il? Qu'à éclater en actions de grâces, puisque réellement nous le possédons.

Mais sous quel titre vous annoncerai-je aujourd'hui ce Dieu sauveur? Quel est le caractère spécial qui le recommande à nos adorations et à notre reconnoissance? C'est là surtout qu'il est le Dieu de Charité. L'Eucharistie est le sacrement de son amour. Et

c'est sous ce point de vue que je viens vous présenter ce grand mystère, appelé, par excellence, le mystère de l'amour de Jésus-Christ, et dans lequel il l'a fait paroître, de manière à contenter tout-à-la-fois, et son amour pour nous, et notre amour pour lui.

Développons cette idée, qui va, seule, faire tout le fond de ce Discours. Voyons comment, dans l'Eucharistie, Jésus-Christ satisfait l'amour qu'il a pour nous; ce sera le sujet de la première Partie: comment il contente en même temps l'amour que nous devons avoir pour lui; ce sera le sujet de la seconde. En deux mots: mystère de l'Eucharistie, preuve signalée de l'amour de Jésus-Christ envers les hommes, et solide consolation de l'amour des hommes

envers Jésus-Christ. Je ne viens pas combattre l'Impie; mon unique dessein est d'entretenir la piété de ceux qui m'entendent. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Pour que l'amour de Jésus Christ envers les hommes, fût pleinement satisfait, Jésus-Christ vouloit en même temps, que, comme il sent vivement cet amour au fond de son cœur, il pût manifester aux hommes comment il agit par ses impressions; que comme cet amour est l'amour d'un Homme-Dieu, les marques qu'il nous en donne, fussent des signes véritablement prodigieux; et que, comme l'amour divin aime toujours à se faire reconnoître par de nouveaux bien-

faits, il ajoutât encore à tous ceux que les hommes avoient reçus. Or, voilà ce qui a de quoi satisfaire Jésus-Christ dans l'Eucharistie; parce que, en premier lieu, son amour y éclate singulièrement dans le motif de l'institution de ce sacrement; parce qu'en second lieu il y triomphe merveilleusement des obstacles par la nature de ce sacrement; parce qu'enfin son amour y couronne généreusement ses dons. Dans la perfection de ce sacrement, nous y voyons donc tout ensemble, et la tendresse et la puissance, et le comble de l'amour de Jésus-Christ, pour nous.

Il avoit paru, sans doute, cet amour, d'une manière bien étonnante, dans la volonté qu'avoit marquée Jésus-Christ, de souffrir

pour les hommes. Mais cette volonté même, digne elle seule de toute notre reconnoissance, quels motifs puissans suffisoient à l'entretenir dans Jésus-Christ! Motif de justice pour satisfaire dans toute la rigueur à celle de son père : C'est en effet à elle qu'il s'immole ; c'est son corps qu'il substitue à l'insuffisance des victimes que le Seigneur rejette, *Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi* [Hebr. x. 5.]; motif de soumission aux ordres de son Père, puisque c'est de ses mains qu'il reçoit le calice; puisqu'il s'est fait obéissant selon les paroles de l'Apôtre jusques à la mort, *Factus obediens usque ad mortem* [Phil. II. 8.]; de sorte que s'il est vrai, comme l'a dit Isaïe, qu'il a été offert, parce

qu'il l'a voulu [*Isaïe.* III. 7.]; il est vrai néanmoins, que la justice divine a concouru à cette sanglante oblation par la sévérité de ses arrêts et de ses vengeances; et voilà ce que nous n'apercevons pas dans l'institution de l'Eucharistie. Nous n'y voyons pas un Dieu qui punit, avec un Dieu qui aime; la justice et l'amour ne se partagent point l'immolation de la victime; ce n'est pas le glaive qui la frappe. Holocauste divin, c'est le feu de la Charité qui le consume. Dieu est content de la satisfaction que Jésus-Christ va lui offrir, puisqu'elle est surabondante. S'il n'est venu que comme réparateur des outrages faits à la Majesté Suprême, l'ouvrage va être achevé : S'il n'a prétendu que soustraire les hommes aux châtimens dus à leur crimes,

il va en subir la peine : S'il n'a voulu que réconcilier la Terre avec le Ciel, la paix va se consommer. Il n'y a donc, mes chers Auditeurs, il n'y a d'insatiable que son amour. Et que veut dire autre chose, cette vive ardeur que Jésus-Christ témoigne à ses Disciples, à leur donner son Corps adorable, avant qu'il soit sacrifié à la gloire de son Père? N'est-ce pas comme s'il leur eût dit: Non; ce n'en est point encore assez pour mon amour, si je suis immolé pour vous, par des mains étrangères; je veux me donner à vous, de mes propres mains; je veux que ce soit mon amour qui m'offre moi-même à vous; je veux qu'en le voyant agir lui seul, vous appreniez à le connoître; je veux que vous sentiez qu'il a des droits qui peuvent

encore s'exercer, lors même qu'il acquitte pleinement tous les autres, *Desiderio desideravi.* [Luc. XXII. 15.]. C'est donc là véritablement nous aimer; c'est nous prouver sensiblement qu'il nous aime, par les désirs mêmes de cet amour, par les effets dont il est singulièrement le principe, par son empressement marqué à les produire : Ce que paroît nous indiquer Saint Jean, lorsqu'il nous dit que Jésus-Christ, ayant aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin; c'est-à-dire, qu'il fit alors éclater son amour, *Cum dilexisset suos.... in finem dilexit eos.* [Jo. XIII. 1.].

Etoit-ce au moins, mes chers Auditeurs, quelque mérite de la part des hommes qui pût partager le motif de Jésus-Christ dans l'institution de l'Eucharistie? Ah! vous le savez tous; il semble ne saisir

la circonstance où ils sont le plus indignes de ses grâces, que pour mieux leur marquer que c'est uniquement son amour qui les leur accorde. Au souvenir des mépris avec lesquels ces hommes en ont déja reçu les témoignages, qui ne croiroit que la Charité de cet Homme-Dieu est plus que suffisamment autorisée à se refroidir et à s'éteindre; que si elle ne peut s'épuiser en bienfaits, elle peut au moins se lasser de faire des ingrats; et que, pour avoir déja trop aimé les hommes, Jésus-Christ ne voit plus rien qui ne doive l'éloigner d'eux? O foible amour des hommes entre eux! voilà ton caractère! Tu n'es souvent éloigné de la haine que d'un court intervalle. Ne pas te répondre, c'est t'affoiblir, c'est te détruire; t'opposer la plus légère injure, c'est

te changer en fureur. Il n'appartient qu'à l'amour de Jésus-Christ d'agir toujours aussi vivement sur son cœur, tandis qu'il ne fait presqu'aucune impression sur celui des hommes. Et c'est donc parce que son amour en a été jusques alors plus constamment méconnu, que la preuve qu'il leur en donne devient aussi plus éclatante. Autrefois, à la vue des iniquités dont l'homme couvroit la Terre, Dieu, dit l'Ecriture, se repentit de l'avoir créée; il fut ému de douleur, et il forma, dans sa juste colère, le dessein de détruire son propre ouvrage, *Pœnituit eum.... Delebo.... hominem.* [Gen. VI. 6.]. Mystère incompréhensible de l'amour de J.-C.! Qu'il nous offre ici un spectacle bien différent! Non, non, ne craignez pas qu'il puisse se repentir à la vue de l'ingratitude

des hommes : C'est au moment même où il va en devenir la victime, que Jésus-Christ consacre à jamais son amour pour eux, dans le Testament divin par lequel il se donne à eux. Ils pourront lui arracher la vie, et ils ne peuvent rien changer aux dispositions de son cœur. Ce Corps sacré que leur barbarie se dispose à immoler, c'est ce même Corps qu'il va leur laisser dans l'Eucharistie. Le temps qui précède immédiatement celui où il sera livré aux excès de ses ennemis, c'est celui où il se livre lui-même aux excès de sa bonté, *In quâ nocte tradebatur.* [I. Cor. XI. 23.]. C'est donc là véritablement nous aimer, c'est nous prouver sensiblement qu'il nous aime avec une tendresse que rien n'altère, avec une générosité que rien ne dément, avec une constance que

rien n'ébranle, avec une force que rien ne surmonte, avec un héroïsme que rien n'affoiblit, *Cum dilexisset suos.... in finem dilexit eos.* [Jo. XIII. 1.].

Il y a plus encore; et, bien loin que son amour soit rallenti par la malignité des hommes, c'est à de nouveaux périls qu'il l'expose. Il le sait, que d'horreurs l'avenir dévoile à ses yeux! L'irrévérence de l'Impiété, le dédain de l'Incrédulité, le blasphême de l'Hérésie, les mépris, les profanations, les sacrilèges : voilà les nouveaux ennemis que l'Enfer armera et armera toujours bientôt contre la divine Eucharistie. Eh bien! n'importe: Qu'ils assouvissent leur fureur, elle n'empêchera pas Jésus-Christ de satisfaire l'étendue de sa charité. Il sera outragé, mais ce sera parce qu'il nous aime; et

cet amour semble le consoler d'avance de tous les outrages. On diroit qu'ils obligent moins sensiblement son cœur, lorsqu'il les prévoit, qu'il ne lui en coûteroit de n'en pas suivre les mouvemens ! C'est donc là véritablement nous aimer ; c'est nous prouver sensiblement qu'il nous aime, par ce courage que rien n'effraye, par cette volonté que rien ne change, par ces desseins que rien ne déconcerte, par cette magnanimité que rien n'arrête, *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos.* C'est donc l'amour de Jésus-Christ qui l'engage à instituer l'Eucharistie. Il éclate dans le motif ; ce n'en est pas encore assez : Il le fait triompher des obstacles.

C'est ici, mes chers Auditeurs, que, selon la pensée de S. Bernard, nous pouvons en quelque

sorte moins envisager l'amour que Jésus-Christ nous témoigne, que nous persuader qu'il a assujetti toutes ses perfections à ce sentiment; qu'elles sont toutes comme transformées en son amour; qu'il est lui-même tout amour, *Non tam amorem habet quam ipse est.* Sa tendresse le porte à demeurer parmi les hommes; néanmoins il doit retourner à son Père, et c'est là que paroît le premier des triomphes de son amour dans l'Eucharistie. Que les Peuples, pouvons-nous dire avec Isaïe, que les Peuples apprennent donc ce que peut inventer d'admirable la sagesse d'un Dieu qui aime; qu'ils connoissent les ressorts divins qu'il sait mettre en usage. Oui, le temps de la mission de Jésus-Christ sur la Terre finira; il ira s'asseoir à la droite de son

Père; le Ciel l'y recevra avec pompe; et cependant il n'aura pas cessé d'habiter parmi les hommes. Il ne doit point, à cause de la plénitude de la rédemption, souffrir ni mourir pour les hommes une seconde fois; il a tout acquitté dès la première, selon la parole de S. Paul, *Hoc enim fecit semel se ipsum offerendo* [Hebr. VII. 27.]. Et voilà que son amour, pour m'exprimer avec les Pères de l'Eglise, lui fait trouver, dans l'Eucharistie, le secret ineffable de souffrir sans éprouver des douleurs, de mourir sans subir la mort; c'est-à-dire, de nous retracer sans cesse le souvenir de l'un et de l'autre, et de nous faire honorer, par un continuel mystère, ce qui n'a dû être offert qu'une fois comme le prix de notre rançon. Je me le

représente donc cet Homme-Dieu entre le Ciel qui le demande comme l'objet de ses empressemens et de ses adorations, et la Terre qui le réclame comme l'objet de son espérance et de ses vœux; le Ciel attend son Vainqueur, la Terre veut retenir son Sauveur. Le Ciel lui prépare un trône; la Terre envie au Ciel le droit d'être sa demeure; lorsque son amour vient concilier les droits de l'un avec les désirs de l'autre, et les satisfaire tous deux. Prodige dans le merveilleux accord qui contente le Ciel, sans affliger la Terre! Réellement présent dans le Ciel et sur la Terre: Le Ciel est le séjour de sa gloire, la Terre est le théâtre de son amour, *Notas facite in populis adinventiones ejus.* [1. Par. XVI. 8.]

Combien de prodiges vont suivre

de ce premier! Quel enchaînement de merveilles, pour opérer celle de l'Eucharistie! Taisez-vous, lois de l'Univers, ordre des choses, arrangemens ordinaires de la nature! Et que pourriez-vous donc opposer à un Dieu dont l'amour semble être devenu la toute-puissance; et qui, suivant l'expression du Prophète-Roi, en réunit tous les miracles? Destruction de la substance dont Jésus-Christ occupe la place; réalité de la présence de son Corps qu'il y substitue; Corps entier du Sauveur que le plus petit espace renferme; qui se dérobe à nos yeux sous des espèces étrangères; qui ne souffre aucune altération, tandis qu'on les divise; qui se reproduit mille et mille fois dans mille et mille endroits différens! Il dit; et tout fut fait, s'écrie le Prophète, en par-

lant de la puissance de Dieu dans la création du Monde. Disons ici : Il aima, et rien ne lui coûta dès qu'il fallut faire triompher son amour, *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus.* [Ps. cx. 4.] Et prenez garde, je vous prie, mes chers Auditeurs, que c'est véritablement à son amour que nous devons attribuer tous ces étonnans prodiges dans l'ordre de la nature; quoique ce soit là l'effet propre de sa puissance : pourquoi? C'est que, par ses prodiges, il paroît triompher de sa propre puissance. Souffrez que je le dise : L'amour d'un Dieu est ici vainqueur de Dieu même, *Non tam amorem habet quàm ipse est.*

En effet, quand je vois Jésus-Christ multiplier les pains, pour subvenir aux besoins de ceux qui

le suivent; quand, dans le festin dont il est parlé dans l'Evangile, je le vois changer miraculeusement l'eau en vin; avec la bonté de son cœur, j'aperçois aussi les soins de sa Providence, le pouvoir de son bras, la supériorité de son empire; et je ne m'étonne pas que, selon le rapport de l'Evangéliste, ce soient là des prodiges qui manifestent sa gloire, qui augmentent le nombre de ses Disciples, et qui fassent naître dans les témoins l'envie de le reconnoître pour leur Roi. Mais à quoi viennent se terminer tous les miracles que Jésus-Christ opère dans l'Eucharistie? A l'humiliation, à l'abaissement, à l'anéantissement de Jésus-Christ. Ce qui a fait dire à Saint Denis d'Alexandrie, expliquant ces paroles de l'Apôtre; il s'est anéanti, *Semetipsum exinanivit.* [Phil. II. 7.]: que le sacre-

ment de l'Eucharistie en étoit le parfait accomplissement. Car enfin, s'il est tout-puissant, c'est pour se mettre dans un état où il cesse entièrement de le paroître. S'il est environné de gloire, il la voile sous d'épaisses ombres : s'il est le Dieu de majesté égal en substance à son Père, il devient le Dieu caché; jusques-là que non-seulement sa divinité ne nous frappe pas, mais que son humanité sacrée est ensevelie; de sorte que les miracles qui sont la voix de Dieu, et qui en publient ordinairement la magnificence, ne servent ici qu'à en effacer à nos yeux la splendeur. Et voilà, si je puis m'exprimer ainsi, voilà ce que l'amour de Jésus-Christ avoit à surmonter et à vaincre. Il falloit qu'il parût oublier ce qu'il se de-

voit, pour s'occuper de ce qu'il nous réservoit: il falloit que son amour pour les hommes parût prévaloir en quelque manière sur celui qu'il a pour lui-même : il falloit qu'il eût un cœur véritablement divin, pour captiver ainsi pour nous sa divinité. Que Dieu ait annoncé quelquefois sa présence aux hommes ou par l'appareil éclatant des foudres et des tonnerres, ou par la vive lueur d'une flamme étincellante, ou par la majestueuse obscurité d'une nue, ou par l'ardeur des feux consumans dont il paroissoit environné : que sur la tête d'un Homme-Dieu résidant parmi les hommes, le Ciel se soit ouvert; qu'une voix céleste en ait déclaré les augustes titres; que l'éclat de ses vêtemens et de sa personne ayent éblouis sur le Thabor; ce

sont là des traits de grandeur. Dans tout cela, je reconnois au milieu des hommes le Dieu dont les Cieux racontent la gloire; qui, d'un seul regard, fait trembler la Terre; à l'aspect duquel les montagnes s'ébranlent, et à qui la nature entière se soumet. J'adore en lui le Dieu grand, le Dieu puissant, le Dieu fort; mais, à la vue de l'Eucharistie dans laquelle J.-C., quoique veritablement présent, disparoît à nos regards, et où il sacrifie, aux desseins de sa bonté, l'appareil de sa propre gloire, je reconnois le Dieu qui nous aime, qui fait tout céder à son amour, qui obéit à son amour, et qui est lui-même tout amour, *Non tam amorem habet quàm ipse est.* En voilà le prodige; en voici le comble, puisque c'est dans l'Eucha-

ristie qu'il couronne généreusement ses dons.

Jésus-Christ, avant que de mourir, c'est la pensée de S. Grégoire de Nysse, ne se contente pas de laisser aux hommes le souvenir de ses bienfaits, pour exciter leurs regrets et leur reconnoissance; c'est ce que fit Moïse à l'égard du Peuple d'Israël. Il ne lui suffit pas de leur donner, comme Jacob à ses enfans, une dernière bénédiction. Ce n'est pas, mes chers Auditeurs, comme il arrive encore de nos jours, ce n'est pas simplement un cœur inanimé qu'il leur laissa pour dernier gage de sa tendresse; monument honorable et toujours précieux, il est vrai, de l'affection des Grands; mais, hélas! triste preuve que s'ils ont fait beaucoup pour nous, ils ne peuvent plus

rien aujourd'hui. C'est, tout-à-la-fois, de la part de Jésus-Christ, et le souvenir, et l'accroissement, et le comble de ses bienfaits.

Mais quoi! n'y avoit-il donc pas mis le dernier terme, en se faisant Homme pour nous? Non, répond S. Denis, sur ces paroles de S. Jean, *il les aima jusqu'à la fin;* non, ce n'avoit été là que le commencement de son amour; et, quelque incompréhensible qu'il eût paru, c'est dans l'Eucharistie qu'il en satisfait toute l'étendue. C'est dans ce mystère, appelé par les Pères une extension de celui de l'incarnation, qu'il porte son amour jusqu'où il pouvoit le porter. J'en trouve la raison sensible dans la pensée de Saint Thomas: Le Fils unique de Dieu, dit ce saint Docteur, voulant nous faire participer à

sa divinité, avoit pris notre nature; il s'étoit fait homme, pour que les hommes devinssent des Dieux, ce sont ses termes: *Ut homines Deos faceret, factus Homo.* Mais, peu content d'avoir pris ce Corps mortel pour le salut des hommes, il leur laisse ce même Corps vivant et uni à sa personne divine. Il semble le regarder comme un bien qui doit nous appartenir, sur lequel il veut nous donner des droits, et qui, après avoir fait les frais de notre rançon, doit nous rester encore en partage, *Et hoc insuper quod de nostro assumpsit, totum nobis contulit.* De là que de conséquences! Jésus-Christ ajoute donc au bienfait de la rédemption, en nous donnant dans l'Eucharistie le Rédempteur lui-même. Il se donne donc sans res-

triction et sans réserve; tandis qu'il y avoit un temps déterminé pour l'accomplissement de la rédemption. Il nous donne donc, non pas simplement la grâce qui est le fruit de cette rédemption, mais l'Auteur même de la grâce. Ce qui fait que ce sacrement est le plus parfait, le plus grand, et le plus auguste de tous, parce qu'il renferme celui des mérites duquel tous les autres tirent leur efficacité. Figurez-vous ici, figurez-vous une mère tendre qui, sur le point d'expirer, après avoir donné le jour à un enfant chéri, s'occupe encore tout entière du soin de lui conserver la vie, et semble par là la lui donner une seconde fois. C'est à quoi Jésus-Christ étend ses vues, en instituant l'Eucharistie; mais comment et par quel moyen? Ah!

dit ce Dieu sauveur (ainsi S. Chrysostôme en explique t-il les sentimens): Que les parens laissent à d'autres le soin de nourrir ceux auxquels ils ont donné naissance; c'est moi-même qui deviendrai la nourriture des hommes que j'ai fait vivre à la grâce; c'est mon Corps et mon Sang qui, après m'avoir uni à eux par la ressemblance de la nature, serviront à les unir à moi d'une manière plus étroite encore. C'est ce Corps et ce Sang divins qui entretiendront la beauté et la noblesse de votre ame, dont j'aurai effacé les taches. C'est ce Corps et ce Sang divins qu'ils posséderont comme le gage de l'immortalité à laquelle je leur aurai assuré des droits. C'est ce Corps et ce Sang divins qui seront leur défense contre l'Enfer, après que

je les aurai soustraits à sa puissance. C'est ce Corps et ce Sang divins qui feront désormais l'héritage, l'ornement, la gloire, le triomphe de mon Eglise, après que je l'aurai acquise en me sacrifiant.

C'est donc dans l'Eucharistie que tout ce que Jésus-Christ a fait pour nous se rappelle; que tout ce qu'il nous a procuré d'avantage se réunit; que tout ce qu'il nous permet d'espérer se confirme; que tout ce qu'il a nous appartient. C'est là que, comme l'a dit Salvien, il porte sa libéralité au delà même de nos espérances, et qu'il nous donne plus que nous n'eussions osé désirer. C'est là que, selon l'expression du saint Concile de Trente, il répand sur nous les richesses de son amour. C'est là que, quelque grand qu'il soit, cet amour, je le dis encore, et je le dis

après S. Augustin, quelque infinis que soient sa puissance, sa sagesse et ses trésors; il nous fait un don auquel il ne pouvoit rien ajouter, puisqu'il se donne lui-même, *Audeo dicere : Plus dare non habuit.*

Il est donc enfin satisfait l'amour infini de ce Dieu divin, puisque les motifs en ont éclaté; puisque les merveilles l'ont signalé; puisque la grandeur de ses dons l'a égalé. Et certes, mes chers Auditeurs, imaginez donc comment il eût pu le faire mieux reconnoître que dans l'Eucharistie. Hélas ! autrefois, à la seule vue des larmes que répandit Jésus-Christ sur le tombeau d'un homme qu'il alloit rendre à la vie; les Juifs en conclurent aussitôt la vivacité de sa tendresse. Voilà, dirent-ils, voilà jusqu'à quel point il aimoit, *Ecce*

quomodò amabat. [Jo. XI. 36.]. Tant de bienfaits que vous prodigue l'amour de son cœur, seront-ils moins éloquents que les larmes qui coulèrent de ses yeux? Jetez donc, mes chers Auditeurs, jetez vos regards sur cet autel, dépositaire sacré, non pas simplement des pleurs de sa compassion, mais de son Corps et de son Sang que son amour nous offre, témoin ordinaire, non pas seulement de la docilité de la nature à ses ordres, mais de l'empire qu'a sur lui son amour. Concluez quelle en est l'ardeur, la puissance et l'étendue, *Ecce, ecce quomodò amabat* Voyons-en maintenant les heureuses suites dans ce sacrement divin, où Jésus-Christ satisfait tellement l'amour qu'il a pour les hommes, qu'il satisfait en même temps l'amour que les hommes doivent avoir pour lui.

SECONDE PARTIE.

Après de si grands bienfaits reçus de la part de Jésus-Christ, pourrions-nous ne pas supposer les hommes embrâsés de ce feu divin qu'il est venu répandre sur la Terre, et que le seul exemple de son amour devoit animer? Mais, en le supposant dans eux, cet amour, quel étoit le moyen de le satisfaire? Ne falloit-il pas lui offrir toujours son objet adorable? la seule crainte d'en être privé l'eût fait trembler. Ne falloit-il pas lui donner auprès de cet objet un libre accès? le plus léger obstacle l'eût affligé. Ne falloit-il pas enfin répondre à ses sentimens? la seule apparence d'insensibilité l'eût découragé. Et voici comment, dans l'Eucharistie, Jésus-Christ, en suivant la ten-

dresse de son cœur, consulte en même temps notre amour. Il en prévient les allarmes par la perpétuité de sa présence; son cœur la fixe parmi les hommes, voilà la constance de son amour. Il rassure le nôtre, il en seconde l'empressement par la facilité de jouir de sa présence; son cœur le rend accessible aux hommes, voilà la condescendance de son amour. Il seconde le nôtre, et son cœur le multiplie envers les hommes, voilà les effets sensibles de son amour. Il enivre le nôtre de son amour; ce n'est ici qu'un simple détail, mais intéressant pour des cœurs chrétiens; il en récompense l'ardeur par les faveurs qui suivent de sa présence. Ce n'est ici, mes chers Auditeurs, que le simple exposé des suites journalières d'un des plus grands et des plus con-

solans mystères de notre Foi, que je ne fais qu'ébaucher.

Si Jésus-Christ ne se fût donné à nous que pour un temps dans l'Eucharistie, il nous eût néanmoins prouvé excellemment qu'il nous aimoit; mais, de l'avantage même que nous aurions eu de le posséder, quelles inquiétudes, quels regrets, quelle désolation, si l'on eût pu craindre d'être privé de sa présence! Il eût été si déplorable de le perdre! De quelle consolation n'eurent pas besoin les Apôtres, lorsqu'il annonça sa prochaine séparation? Ce fut en leur promettant de les réunir un jour à lui, et de les placer dans sa demeure, qu'il calma le trouble de leur ame, qu'il en adoucit la tristesse, *Accipiam vos ad me ipsum, ut ubi ego sum, et vos sitis.* [Jo. XIV. 3.].

Consolez-vous, Peuple fidèle, Nation sainte, Eglise de J.-C.! Le terme de sa présence dans l'Eucharistie n'est point fixé à celui des temps. Depuis que par le Testament nouveau, il a placé son tabernacle au milieu de vous; il n'a pas été seulement le précieux héritage de vos pères, il ne sera pas seulement le vôtre; sa bonté l'étend jusques aux générations les plus éloignées. Il est aussi dans ce sacrement le Dieu de tous les hommes et de tous les siécles. Vous le possédez avec l'assurance de ne le perdre jamais. Il ne met pas même ici votre amour à l'épreuve à laquelle il mit celui des deux Disciples! Il l'allume dans eux par la sublimité de ses entretiens, il embrâse leur cœur sans se faire reconnoître, ensuite il feint de ne pas vouloir s'arrêter avec eux; il paroît ne

céder qu'à la vivacité de leurs instances, *Et coegerunt illum dicentes: Mane nobiscum.* [Luc. XXIV. 29.]. Il en use ici d'une manière toute différente; car c'est aux hommes qu'il a laissé le pouvoir divin de le retenir. C'est à la parole du Prêtre qu'il a laissé le sublime droit de le rappeler sur la Terre. C'est à la volonté de l'homme qu'il s'est soumis. Que pourroit donc craindre notre amour pour Jésus-Christ, dès qu'il veut que sa présence parmi nous dépende encore de nous-mêmes?

Femme, pourquoi pleurez-vous, dirent les Anges à Madeleine, auprès du tombeau de Jésus-Christ, *Mulier, quid ploras?* Ah! répond-elle dans sa douleur, c'est que l'on m'a enlevé mon maître, et que j'ignore où il est, *Quia tulerunt Dominum meum.* [Jo. XX. 13.].

Ne craignez pas, Ames fidèles, qu'il vous expose jamais à l'amertume de cette affliction. Souvenez-vous qu'il est le seul objet dont vous n'aurez point à regretter la perte. Enfans inconsolables, vous pleurerez vos pères et vos mères; Epouse affligée, vous pleurerez un époux; tendres Amis, vous pleurerez vos amis; Sujets sincèrement affectionnés, vous pleurerez vos maîtres; tous vous seront enlevés: de leur présence, il ne vous restera que le stérile souvenir et la foible image. Mais si l'on vous voit jamais venir aux pieds des autels, les arroser de vos larmes, elles seront, ou comme celles que répandit, en présence de Jésus-Christ, cette mère désolée dont on portoit le fils au tombeau; larmes de douleur, parce qu'il peut toujours

vous pardonner: ou comme celles que répandirent de saintes femmes à la suite de Jésus-Christ; larmes d'attendrissement, parce qu'il a toujours de quoi l'exciter : ou comme celles que répandit Madeleine aux pieds de J.-C.; larmes d'un saint amour, parce qu'il doit toujours l'enflammer. Mais ce ne seront pas des larmes comme celles qu'elle versa sur la perte de son Sauveur; larmes de sollicitudes et de regrets, puisqu'il est au milieu de vous pour toujours les calmer, et que rien ne peut vous en séparer.

Que vous réste-t-il donc à désirer pendant la vie, dès que, par la continuelle durée de son existence réelle auprès de vous, un Dieu sauveur vous dispose à l'éternelle possession d'un Dieu rénumérateur?

Cette même Foi, qui doit servir à vous conduire dans le Ciel, n'en semble-t-elle pas déja anticiper les douceurs sur la Terre? La Terre ne devient-elle pas en quelque sorte le Ciel même, dès que Jésus-Christ en fait sa demeure? Et comment pouvoit-il mieux vous adoucir les tristes rigueurs de l'exil qui vous y retient, qu'en y habitant si constamment avec vous? N'est-ce pas là (je vous en atteste, Ames saintes) que commence pour vous, quoique d'une manière différente, la jouissance non interrompue de Dieu? N'est-ce pas à la vue de l'Eucharistie que vos sentimens ont un libre essor, vos cœurs un objet immense, vos désirs une satisfaction assurée, votre ame un contentement divin? Quelles pourroient donc être les inquiétudes de votre amour? *Quid ploras?*

Vous ne voyez pas Jésus-Christ dans l'Eucharistie, il est vrai; et voilà de quoi rendre toujours plus méritoire votre amour. Mais il est certain que vous l'y possédez pour tous les temps, voilà donc de quoi le rassurer. Ainsi le Sauveur lui ménage-t-il un nouveau prix à ses yeux, sans qu'il produise de nouvelles craintes par rapport à vous. Ne confondez pas ce qu'est sur la Terre la consolation de votre amour pour lui, avec ce qui en sera un jour dans le Ciel la récompense. Celle-ci ne commencera pleinement que par la vue claire de Dieu; et celle-là continuera pour vous jusques au dernier jour, par la perpétuité de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, où il seconde si bien l'empressement de vos cœurs, par la facilité qu'il vous donne d'en profiter.

Allez, Peuple, allez en foule voir les Grands dont la présence honore quelquefois vos villes; formez un cortége tumultueux sur leur passage; entourez les superbes palais qui les reçoivent! Dans l'appareil de leur gloire, hélas! qu'aurez-vous aperçu? La distance qui vous sépare d'eux, l'élévation qui les fait dominer sur vous, les obstacles que vous oppose la même grandeur qui vous attire; vous sera t-il seulement permis de pénétrer dans leur demeure? Quand même le cœur les auroit conduits auprès de vous, quand même il vous conduiroit auprès d'eux; peuvent-ils toujours écouter la voix du leur, et se rendre aux désirs du vôtre? Si ce n'est pas le dédain des Grands qui vous écarte; s'il leur en coûte quelquefois de

se refuser à vous. Tristes bornes de la condition de tous les hommes! Leur condescendance même a nécessairement des limites!

Paroissez maintenant, temples augustes, maison de Dieu, sanctuaire de la Divinité, où réside celui devant qui les Séraphins se couvrent de leurs ailes, et les Esprits célestes s'anéantissent; qui a placé son trône dans le Ciel, et qui foule aux pieds la Terre; qui est le Seigneur des Seigneurs, le Roi des Rois. Et vous, Peuples, voyez-en sans cesse s'ouvrir les portes; entendez cette voix secrète qui vous y appelle; contemplez des yeux de la Foi ce Dieu qui vous attend et qui vous désire. Approchez, approchez vous, Hommes malheureux, vous que les disgrâces abattent, que la misère dévore,

que l'humiliation accable, que les chagrins consument, que l'obscurité ensevelit. Non, il n'est ici à craindre ni garde qui vous éloigne, ni mépris qui vous rebute, il ne vous faut ni protecteur qui vous introduise, ni crédit qui vous aide; vous n'avez besoin ni de vêtemens qui vous annoncent, ni de marque de distinction qui vous décore; ne cherchez ni discours étudiés qui se remarquent, ni maintien assuré qui vous relève. Jésus-Christ est réellement présent dans l'Eucharistie, il est vrai; mais il y est pour vous, il y est pour tous; c'est là le trône de son amour; et tous les jours, à toutes les heures, à tous les momens, il est accessible au vôtre. Non, tout Dieu qu'il est, je n'entends pas ces paroles redoutables que le Seigneur

dit à Moïse : N'approchez pas, c'est le lieu saint, *Ne appropies: terra sancta est.* [Exod. III. 5.]. Je vois des milliers d'hommes frappés de mort, pour avoir seulement porté leur vue sur l'Arche du Seigneur; j'entends les autres s'écrier dans leur effroi: Qui pourra donc désormais se tenir en sa présence, *Quis poterit stare in conspectu Domini?* [I. Reg. VI. 20.]. Ah! je les vois les saints autels où il repose, toujours exposés aux regards des simples Fidèles, environnés quelquefois de la multitude; je la vois élever les yeux, aux pieds même du Dieu dont elle implore la miséricorde.

Il en est donc ici comme autrefois pendant la vie mortelle de Jésus-Christ. Les peuples l'abor-

doient, l'environnoient, marchoient à sa suite : que dis-je? C'étoit là l'heureux avantage d'une portion des hommes; c'étoit là le privilége d'une nation; c'étoit là un trésor renfermé dans un seul lieu de l'Univers. Quel est maintenant celui où l'Eglise de Jésus-Christ ait entendu son règne, et où il ne se trouve pas lui-même dans l'Eucharistie? Les Peuples les plus éloignés, ceux que la vaste étendue des mers sépare de nous, ont-ils à nous envier le Dieu que nous possédons? Ne se montre-t-il pas le leur ainsi que le nôtre? Comme à nous ne leur est-il pas permis d'en approcher?

Sacrés édifices, majestueux monumens de la Religion des Fidèles, temples célèbres dont la magnifique construction est souvent de-

venue la gloire de la Religion des Chrétiens, en même temps qu'elle y réunissoit celle des arts; on aime à vous voir retracer l'idée de la grandeur du Dieu qui l'habite! Mais si, seulement à ce prix, il étoit accordé aux hommes de jouir de la présence de Jésus-Christ; que feriez-vous, Habitans de nos campagnes! Combien n'auriez-vous pas à gémir de ce qu'aimant comme nous, et peut-être bien plus que nous, ce Dieu sauveur, il ne vous seroit pas possible de le posséder! Il a pourvu à tout, mes chers Auditeurs, par le Sacrement de l'Eucharistie: dans l'endroit le plus sauvage, parmi les habitans les plus pauvres, Jésus-Christ y demeure pour les recevoir et les consoler. Hélas! il aime mieux quelquefois participer à l'indigence

qu'offrent les tristes débris de leurs chaumières, qu'exclure de sa présence les hommes qui y résident. Partout où je vois de vrais Fidèles réunis, je trouve le Sauveur que nous adorons; et, dans le bonheur de cette possession qui les honore, je les entends unir leurs voix au chant de l'Eglise, et répéter souvent: C'est à nous, c'est à nous que ce Dieu s'est donné, *Nobis datus*. Qu'elle est heureuse, pouvons-nous donc nous écrier à ce spectacle, la Nation des Fidèles, d'avoir un Dieu qui daigne ainsi se rapprocher d'elle, et qui, digne de tous les hommages, veuille bien les recevoir sans éclat! En est-il une qui puisse se féliciter de tant de bonheur, *Nec est alia Natio tam grandis quæ habeat Deos appropinquantes sibi.* [Deut.

IV. 7.]. Réflexion, prenez-y garde, je vous prie, mes chers Auditeurs, qui, en vous faisant sentir tous nos avantages, nous fait reconnoître en même temps ce qu'a de divin l'Eucharistie. Car, il n'appartenoit qu'à un Homme-Dieu de satisfaire tous les hommes si abondamment, si universellement, si facilement; de se communiquer à chacun d'eux, sans se dérober à aucun, de mériter tous leurs respects, en secondant avec tant de bonté leur amour. Vue admirable qui nous découvre comment l'Eucharistie est le digne ouvrage d'un Dieu sauveur, et pourquoi elle le contient véritablement.

Ce n'est pas tout encore. Il y récompense l'ardeur de notre amour par les divers effets de sa présence. Quelqu'important qu'il puisse être

de vous les retracer en détail, mes chers Auditeurs; je ne vous parlerai point de la manière dont J.-C. agit dans l'Eucharistie, lorsque, la considérant comme sacrifice, je le vois qui s'y immole chaque jour pour nous; ni de la grâce qu'il nous accorde, lorsque comme sacrement nous la recevons, et que par la communion il s'unit à nous; réflexions trop étendues, dont chacune suffiroit pour nous occuper, qui sont un objet à part, et que je ne puis pas me contenter de traiter si rapidement. Je ne vous dirai rien non plus des sentimens qu'il nous inspire, des consolations qu'il nous donne, des lumières dont il nous éclaire, des douceurs dont il nous comble, quand nous l'adorons humblement dans l'Eucharistie; dons secrets qu'il est autant impossible de dé-

crire, qu'il est heureux de les goûter. Je ne vous rappellerai pas les étonnans miracles qu'il a opérés dans l'Eucharistie, miracles si souvent réitérés, si authentiquement avérés; témoignages sensibles dont votre Foi n'a pas besoin de s'appuyer. Je ne m'arrête ici, mes chers Auditeurs, qu'aux marques de bonté que Jésus-Christ nous donne extérieurement; conséquence du pouvoir qu'il a laissé à son Eglise de disposer de son corps adorable dans l'Eucharistie.

Et d'abord, combien de fois, pour satisfaire les saints désirs de notre amour, après avoir demeuré dans l'obscurité du tabernacle, laisse-t-il paroître à vos yeux ce qu'a de sensible le sacrement qu'il renferme. Du haut de l'autel, comme du trône de gloire que lui a dressé

la main des hommes, il nous étale sa miséricorde par les voiles mêmes qui nous le cachent. Et si, de ce même autel, devant lequel nous nous prosternons, il reçoit nos hommages, ne se plaît-il pas visiblement à les animer, en permettant qu'on l'offre ainsi à nos regards? Alors, alors nous ne disons pas seulement avec le Prophète: Nous adorerons dans le lieu où ont reposé ses pieds sacrés; nous ne dirons pas seulement comme à la vue des lieux saints : Voilà l'endroit où a été le Sauveur, *Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.* [Ps. CXXXI. 7.]. Nous nous disons à nous-mêmes : Voilà où il est; le voilà; nos yeux sont fixés sur les apparences qui le couvrent. De là cette confiance sensible qui nous fait recourir à

lui dans les calamités publiques qui nous menacent ou qui nous affligent. Et quand je le vois toujours prêt à se montrer à nous pour dissiper nos craintes, pour éloigner nos disgrâces, pour faire cesser par sa voix puissante celle de nos crimes que le Ciel punit: quand je le vois devenir ainsi la ressource, la consolation, l'asile d'un peuple consterné, aux yeux duquel on l'expose, dont les maux semblent être devenus les siens: quand je vois les Infortunés s'adresser à lui, se réfugier auprès de lui, mettre leur espérance en lui; je crois l'entendre leur disant comme autrefois à ses Disciples: Ne craignez pas, *Nolite timere*, [Jo. VI. 19.]. Moi, votre Dieu, votre soutien, votre appui, je suis au milieu de vous, je suis avec vous,

Ego sum. Comme au jour où il donna sa paix aux Disciples; que mes bénédictions descendent sur vous, nous dit-il encore à nous-mêmes. Approchez donc, Prêtres de ce Dieu vivant, son amour va vous le remettre pour satisfaire le nôtre. Que ce Peuple que vous bénissez solennellement de sa part, tandis qu'il le bénit lui même en voyant Jésus-Christ entre vos mains, se ressouvienne à jamais qu'il est toujours la Caution, le Protecteur, le Défenseur des hommes, et que, s'ils se livrent à la piété de leurs sentimens, il se livre lui-même à eux.

Elles ne seront pas bornées ses faveurs par l'enceinte de son temple. Il ira les répandre jusques dans le sein de nos villes. Si, dans les fêtes qui lui sont spécialement

consacrées, les ornemens les décorent, si les chants d'allégresse s'y font entendre, si le pieux concours des habitans qui s'y rassemblent, si le pompeux appareil qu'elles présentent, en indiquent la sainte ardeur de recevoir J. C ; déja il y cède, déja il en parcourt les lieux différens, déja il les sanctifie. C'est alors que, dans l'Eucharistie, il s'annonce comme autrefois à Jérusalem sous le titre de Roi pacifique; c'est alors qu'il est accueilli au bruit des acclamations que la joie de sa présence excite; c'est alors que les vrais Fidèles participent aux saints transports qu'il fait naître. Mais en même temps, et sur ces respectueux adorateurs qui s'empressent à orner les lieux de son passage, et sur ces hommes prosternés qui, de toutes parts, bordent

la route, sur cette troupe nombreuse qui le suit, sur ces foibles enfans qui l'invoquent, dans ces cœurs qui s'attendrissent à sa vue, dans ces esprits qui le reconnoissent et qui l'adorent, quelles grâces, quels délices, quels tressaillemens dans l'émotion universelle d'une édifiante ferveur! *Et cum intrasset, commota est universa civitas.* [Math. XXI. 10.].

Ah! du moins ne portez pas la condescendance jusques à venir dans ma maison, disoit autrefois le Centurion à Jésus-Christ; une seule de vos paroles remplira mes espérances. Dans l'Eucharistie, il vous permet, mes chers Auditeurs, d'étendre plus loin celles de votre amour; et il se hâte d'y répondre. Eh! ne le voyez-vous pas presque chaque jour pénétrer lui-

même dans les demeures de l'infirmité et de la douleur, y entrer comme un père vers un fils qui l'appelle, comme un ami qu'un ami réclame, comme un consolateur qu'un affligé demande. La paix qu'on donne en son nom, voilà ce qui l'y précède; les plus grands secours, voilà qu'il les opère; sa grâce, voilà ce qu'il y laisse. Qu'il est doux à un homme mourant, à la voix duquel Jésus-Christ accourt, de pouvoir, comme lui, contenant le Sauveur entre ses bras, s'écrier: Je mourrai content, mes vœux sont remplis, j'ai reçu dans maison le Sauveur de la Terre et le mien, *Nunc dimittis servum tuum..... in pace.* [Luc. II. 29.]. Qu'il est doux de pouvoir lui dire, quoique environné des ombres de la mort: Je me rassure, Seigneur,

contre les maux qui m'affligent, puisque vous êtes avec moi pour me secourir dans ces derniers momens, *In medio umbræ mortis non timebo mala, quoniam tu mecum es.* [Ps. XXII. 4.]. O amour des hommes! es-tu donc satisfait? Peux-tu donc porter plus loin tes vues sur la Terre? O hommes! s'écrie S. Cyprien, vous suffisez à un Dieu; ce Dieu ne peut-il donc pas vous suffire?

Ah! mes chers Auditeurs, qu'ai-je dit, et où le voyons-nous cet amour des hommes pour Jésus-Christ? N'est-ce point à vous, Seigneur, qu'il faudra nous plaindre de l'excès du vôtre. Vous en avez trop fait pour eux, voilà le miracle de leur ingratitude qui semble le disputer à tous vos prodiges. Oui, mes Frères, si la présence de

Jésus-Christ au milieu des hommes n'étoit pas durable; s'il falloit, pour approcher de lui, de grands efforts; s'il avoit marqué des temps et des jours, s'il n'avoit choisi que quelques endroits pour sa demeure; s'il n'avoit accordé qu'à un seul instant de la vie des hommes ce qui peut faire le bonheur de tous; du moins, du moins, à ces jours désignés, à ces temps fixés, dans ces lieux privilégiés, on les verroit honorer, par leur empressement, la réalité de sa présence, la confesser par leur étonnement, la publier par leur admiration, la célébrer par leurs respects et par leurs larmes. On les verroit soupirer après l'heureux moment où il leur seroit permis d'être admis en présence de Jésus-Christ, s'en applaudir comme de leur gloire,

le raconter comme leur bonheur, y inviter les autres comme à un triomphe. On les verroit ne pas redouter la distance des lieux; surmonter la difficulté des voyages; interrompre le soin de leurs affaires; trouver, dans la piété du motif, le plaisir même de leur cœur. On les verroit en conserver à jamais le souvenir; le transmettre à leurs enfans; le faire passer de génération en génération. Jésus-Christ pourroit dire, de chacun des Fidèles, ce qu'il disoit d'Abraham : Il a attendu avec des transports de joie le jour de ma présence, il est arrivé, et ses vœux sont à leur comble, *Exultavit ut videret diem meum, vidit et gavisus est.* [Jo. VIII. 56.]. Mais, hélas! parce qu'ils sont ordinaires, on n'est plus frappé de ses bienfaits.

Que n'est-il donc encore de nos

jours un Jean-Baptiste qui, dans la véhémence de son zèle, puisse faire entendre au Peuple Chrétien le reproche que faisoit aux Juifs le saint Précurseur : Votre Dieu est au milieu de vous, et vous ne le connoissez pas, *Medius vestrùm stetit quem vos nescitis.* [Jo. 1. 26.]. Et, si on le connoît, mes chers Auditeurs, d'où vient que, suivant l'expression du Prophète, les voies qui conduisent à Sion pleurent d'amertume, que ses portes en indiquent la désolation, et que ses Prêtres en gémissent? D'où vient qu'à la perpétuité de la présence de Jésus-Christ, les hommes n'opposent que la continuité de leur éloignement et de leur indifférence? D'où vient que, parmi tous les momens qu'on sait accorder au Monde, à peine en est-il un seul que l'on pense à

consacrer à Jésus-Christ? D'où vient que, pendant l'espace des jours entiers, des semaines et des mois, on dédaigne de s'arrêter quelques instans aux pieds de Jésus-Christ, lors même qu'on rencontre sous ses pas les sacrés asiles de son amour? Entretiens profanes, visites fréquentes, cour assidue, honneurs qu'on se rend; voilà ce qui occupe les hommes, ce qui consume leurs jours; Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, est le seul qu'ils oublient, qui languit sans adorateurs, qui voit ses autels abandonnés, ses temples déserts! Et, si la solennité de nos fêtes ne rappeloit pas à lui les hommes par intervalle; pour quelques Disciples fidèles qui le suivent en secret, combien paroîtroient ne pas se ressouvenir que Jésus-Christ est au milieu d'eux, *Medius vestrûm*, etc.!

A l'accès facile qu'il leur offre, comment répondent-ils? Ennui qui saisit, paroles qui distraient; dissipation qui continue, dégoût qui se remarque, irrévérence qui scandalise; voilà comment on insulte à sa présence! Parce que sa bonté le rend populaire, on s'y accoutume. Si, de l'autel, il verse ses bénédictions, est-ce toujours la reconnoissance qui les reçoit? S'il entre dans les maisons, est-ce une vive confiance qui l'appelle? S'il est porté en triomphe, est-ce toujours le cœur qui le suit? Et Dieu veuille encore que l'orgueil du Monde n'en vienne jamais jusqu'à faire craindre à ceux qui y vivent, de contribuer aux honneurs que l'Eglise rend à Jésus-Christ dans l'Eucharistie, d'augmenter le pieux cortége qui l'accompagne, de paroître honorer celui à qui

seul est dûe toute gloire! Dieu veuille qu'ils ne rougissent pas d'aller d'eux-mêmes à la suite de celui qu'ils inviteront un jour à les visiter au lit de la mort! Hélas! il n'a que trop souvent la douleur de se voir ainsi méconnoître, *Medius vestrûm*, etc.

C'est donc à vous, sincères Adorateurs de ce Dieu anéanti dans l'Eucharistie, c'est à vous à gémir de l'indifférence qui l'outrage. Offrez du moins à son amour la réparation qu'il attend de l'ardeur du vôtre. Goûtez en même temps ces fleuves d'une joie pure qui doivent couler de ces sacrés tabernacles qu'il a choisis pour sa demeure.

Pour votre consolation, Peuple Chrétien, souvenez-vous que ce Dieu, qui est au milieu de vous, veillera sans cesse à votre défense,

Deus in medio ejus adjuvabit mane diluculo. [Ps. xcv. 6.]. Il est avec nous, pouvez-vous dire; il est avec nous, ce Dieu des vertus, le protecteur de ceux qui l'adorent, *Dominus virtutum nobiscum, Susceptor noster Deus Jacob.* [Ib. 8.]. Il est avec vous; honorez-le donc par la vivacité et la constance de votre amour, afin d'être à jamais avec lui dans les tabernacles de sa gloire, que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON

POUR LE MARDI

DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR LA MÉDISANCE.

Quidam dicebant: quia bonus est. Alii autem dicebant : non, sed seducit turbas.

Les uns disoient : C'est un homme de bien; les autres disoient : Non, mais il séduit le peuple. *Evang. de ce jour, S. Jean*, Chap. VII.

VOILA les Discours du Monde : Partage et dissention au sujet du même personnage, et des mêmes événemens; censure maligne, pa-

roles envenimées qui prêtent des intentions coupables et les plus fausses couleurs aux actions les plus vertueuses, où l'on invente des mensonges pour perdre l'objet de sa jalousie secrète, et l'on empoisonne l'opinion publique par des témoignages calomnieux, où l'on immole à plaisir la réputation d'autrui par ses délations et par ses médisances. Ainsi ne pouvoit-on s'empêcher de rendre un éclatant hommage aux vertus de Jésus-Christ, aux miracles de sa bienfaisance, *C'est un homme de bien*, disoient les uns; *vous vous trompez*, s'écrioient les autres; *c'est un séducteur qui trompe la multitude.* Et souvent les mêmes hommes qui ne lui pouvoient refuser leur estime, interprétoient mal ses intentions, atténuoient son autorité par l'injustice de leurs

discours, et armoient contre lui ce même peuple, qui ailleurs se déclaroit pour lui, jusqu'à le vouloir faire Roi. [*Jo.* VI. 15.]. Il prêche la doctrine du salut, disoit-on, mais il marche avec les Pécheurs : [*Marc.* II. 16.]. Il dit anathême aux richesses, [*Math.* XXVIII. 8.]; mais il permet que l'opulence répande, sur ses pieds, des essences précieuses. Il fait des miracles; mais c'est au nom de Béelzebuth, prince des Démons; mais il viole le jour du Sabat. Il rend la vue à un aveugle né; [*Luc.* XIV.]; mais n'a-t-il pas empêché Lazare, son ami, de mourir? [*Jo.* XI. 37.]. Ces contradictions, dont Jésus ne cessa pas d'être l'objet, il faut que ses Disciples les éprouvent. Pourquoi quelques-uns d'entre eux, pourquoi la plupart de ceux qui se disent

être ses Disciples, s'en rendent-ils eux-mêmes coupables?

Le vice que je viens attaquer aujourd'hui, ce n'est pas, mes chers Auditeurs, celui de la calomnie; je l'abandonne à la juste horreur qu'il vous inspire. Il en est un autre non moins odieux, et plus commun parmi les Chrétiens eux-mêmes : C'est le vice de la Médisance. Tout le Monde s'en plaint; et peu de personnes savent s'en défendre. Vous êtes les premiers à vous récrier contre les blessures que la Médisance fait à votre honneur, à votre réputation, quand ses traits se dirigent contre vous; combien d'entre vous attaquent, sans défiance et sans scrupule, l'honneur et la réputation du Prochain!

Puissé-je réussir à vous armer

contre vous-mêmes, de la sévérité que vous savez si bien déployer, quand c'est vous qui êtes les victimes de la Médisance.

Autorisé par les Livres saints qui nous la présentent comme digne de la haine des hommes et de la haine de Dieu, je dis que la Médisance est un péché qui a de quoi humilier aux yeux du Monde; c'est ma première Partie. J'ajoute que c'est un péché qui a de quoi faire trembler devant Dieu; c'est la seconde.

Je ne craindrai pas d'unir, aux armes que nous fournit la Religion, celles que nous prête le Monde lui-même; à l'exemple de J.-C., qui n'a pas dédaigné d'instruire quelquefois les enfans de lumière, par des raisonnemens empruntés au langage des enfans du siécle. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Médire, disent les Docteurs, après S. Thomas, c'est ternir injustement, et en son absence, la réputation du Prochain. Cela supposé : Pour entrer plus tôt en matière, je laisse ces inutiles descriptions de diverses manières de médire, et les vains portraits du Médisant que l'on applique aisément à autrui, sans en profiter pour soi même, où l'on vient apprendre à reconnoître la Médisance, sans apprendre assez à la haïr, et où l'on est moins frappé de la noirceur des objets, qu'occupé du pinceau qui les retrace. Je dis que ce péché est humiliant aux yeux mêmes du Monde : Comment? Par la bassesse du principe qui, originairement, le pro-

duit; par l'indécence des prétextes, à la faveur desquels on entreprend de l'excuser; par l'idée flétrissante qui lui est toujours attachée. Les propres armes du Philistin servirent à sa défaite [1. *Reg.* XVII. 51.]; que la Médisance devienne elle-même l'opprobre du Médisant.

La Médisance, dit S. Pierre Chrysologue, est le flambeau que la jalousie a allumé, et qui, en même temps, la découvre, *Invidiœ fax.* C'est, ajoute S. Jean Chimaque, le malheureux fruit de la haine, *Detractio est odii partus;* et S. Augustin les concilie merveilleusement tous deux, en disant que, comme la jalousie est une suite de l'orgueil, elle produit à son tour, ce sentiment, qui s'arme contre ceux dont la

prospérité fait son supplice. L'orgueil, la jalousie et la haine, telle est ordinairement la source empoisonnée de ce vice méprisable jusques dans son origine. *Superbia parit invidiam.... invidia malitiam.... undè procedit detractio.*

Et d'où peut donc venir cette amertume de la Médisance, à l'égard de ceux qu'elle attaque? N'annonce-t elle pas sensiblement qu'elle naît des passions d'un cœur qui en est dévoré! Principe général, il est vrai, de tous nos désordres; mais principe qui rend les désordres plus honteux, à mesure que les passions qui les produisent sont elles-mêmes plus humiliantes. Or, le Monde ne met-il pas au nombre de ces dernières, et cet orgueil qui tend à s'élever en abaissant autrui, et cette ja-

lousie qui s'allarme de la réputation d'autrui, et cette haine qui cherche lâchement à se venger d'autrui? Qu'il est donc évidemment condamnable, un vice que condamne le Monde lui-même! Mais, si j'ose en faire servir les instructions à votre salut, je puis protester avec l'Apôtre, que ce n'est point à confondre le coupable que je m'applique; je n'ai d'autre vue que de lui inspirer une juste horreur de son péché, *Non ut confundam vos hæc scribo.* [1. Cor. IV. 14.].

Vous ne rougissez pas de décrier un homme qui court avec vous la même carrière; l'éclat que lui donne son mérite, vous cherchez à l'affoiblir, à l'obscurcir. Vous opposez, aux qualités de l'esprit, les vices du cœur; à l'aveu forcé

des talens, le déréglement de la conduite; aux traits brillans de la gloire, des traits ignorés qui l'humilient. D où vient ce langage? Choisissez, vous disent intérieurement ceux-mêmes qui vous écoutent: Ou vous êtes un de ceux dont parloit un Sage de l'antiquité, qui regardent comme retranché de leur propre réputation, ce qui est ajouté à celle d'autrui; ou vous gémissez de voir celle d'autrui effacer la vôtre; et votre envie se dédommage par la Médisance, *Invidiæ fax..... odii partus.*

Un Concurrent a obtenu le rang, le poste, l'emploi que vous prétendiez obtenir; eh! voilà son crime. Par rapport à vous, voilà ce qui vous engage à dévoiler ce qu'il peut y avoir dans lui de repréhensible. Rendre ses vues

suspectes, censurer ses démarches, faire douter de sa capacité, de sa probité même; c'est à quoi tendent vos paroles. Ne vous y trompez pas, on distingue clairement le motif jaloux de n'avoir pas pu l'emporter sur lui. Il ne vous reste qu'à publier qu'il étoit indigne de l'emporter sur vous, et c'est la honteuse consolation que vous cherchez dans la Médisance, *Invidiæ fax.... odii partus.*

Qu'une femme du Monde ait, plus qu'une autre, le dangereux privilége d'y briller. Les distinctions dont elle reçoit les marques, tel est souvent le premier signal de la guerre que lui déclare d'abord l'orgueil humilié de celles qui n'aperçoivent pas les mêmes égards. Aussi mondaines, et peut-être plus encore que celle qu'elles

déchirent, pourquoi, de leur part, ces soupçons injurieux, ces interprétations malignes, ces remarques odieuses? Ah! vous le savez, mes chers Auditeurs, depuis longtemps on le dit dans le Monde, qu'il est un point sur lequel on se tait toujours par vanité, mais que la vanité ne pardonna jamais; c'est contre la supériorité d'un avantage toujours si frivole et souvent si funeste, qu'on veut se défendre. On s'arme, à ce dessein, de la Médisance, *Invidiæ fax..... odii partus.*

Cette personne vous déplaît; vous croyez avoir à vous en plaindre. L'animosité, l'aigreur, forment aussitôt les sentimens que vous éprouvez pour elle; elle éprouvera donc bientôt aussi tout le fiel de vos discours. Mais, tandis qu'ils sont dirigés à attirer sur elle ou l'a-

mertume de la raillerie, ou le sérieux du blâme, ou le poids des mépris; qui ne voit pas que votre haine qui seroit, ou intimidée par sa présence, ou réprimée par son autorité, ou déconcertée par sa défense, cherche à se satisfaire par la perfidie de la Médisance? *Invidiæ fax.... odii partus.*

Aussi les hommes ne s'y trompent ils presque jamais. C'est son ennemi, disent-ils, c'est son rival; et par là ils prétendent infirmer le témoignage du Médisant, en remontant à l'aveuglement de la passion d'où dérive la Médisance. Le Médisant le sent lui-même; et, pour s'en épargner la honte, pour la déguiser à autrui, pour concilier même à ses paroles plus de créance; ne prétend-il pas quelquefois, que ce n'est ni la jalousie, ni la rivalité, ni l'ani-

mosité, qui les dictent? Soupçon odieux, mais ordinaire, qu'il veut écarter. Et cependant, mes chers Auditeurs, c'est peut-être encore celui qui lui seroit le plus favorable. Car, si ce ne sont pas alors des passions particulières qui l'agitent; si c'est d'un indifférent qu'il médit: s'il médit uniquement par l'affreux plaisir de médire; c'est donc à une noirceur de sentiment, à une dureté naturelle, à une méchanceté réfléchie, qu'il faut attribuer les coups qu'il porte, sans autre motif, ni autre intérêt que la détestable envie de le porter. Ah! la conclusion la moins désavantageuse qu'on puisse tirer de son langage, c'est que son ame est blessée par quelques traits secrets, dont la Médisance sert à le venger; c'est que probablement la

personne dont il médit, a sur lui une supériorité dont il s'offense; c'est qu'il a trop peu de mérite pour s'élever par lui-même, ou trop peu d'équité pour le reconnoître dans autrui, ou trop peu de générosité pour l'honorer de son suffrage. Disons tout, en un seul mot; c'est qu'il a trop d'amour de lui-même, et de lui seul, pour applaudir sans murmure et sans regret à la gloire des autres, *Superbia parit invidiam.... invidia malitiam..... undè procedit detractio.*

Que ce soit là un principe assez ordinaire de la Médisance, puisque plus rarement on médit de ceux qu'on aime universellement, on en convient. Mais il est des Médisances que l'on croit pouvoir justifier plus aisément; et c'est ici, mes chers Auditeurs, l'occasion

d'un détail, qui, en détruisant les prétextes dont le Médisant voudroit quelquefois s'autoriser, servira, en même temps, à éclairer quelques doutes qu'on ose former sur la Médisance. On en excuse d'abord le motif : C'est par amusement, c'est par légèreté que la Médisance échappe ; elle n'est précédée d'aucun mauvais dessein ; dès-là, qu'elle en est la griéveté ?

On médit ; et c'est par amusement ! Ah ! mes chers Auditeurs, je vous le demande : Consentiriez-vous qu'on crût dans le Monde, que vous trouvez une source de plaisir dans ce qui devient pour autrui, un sujet de larmes ? Aux sentimens de compassion pour les maux étrangers, aux soins empressés de les adoucir, on reconnoît un cœur bien placé. Voudriez-vous

qu'on reconnût le vôtre à la satisfaction de les augmenter et de les accroître? On médit; et c'est par amusement! Eh! vous fera-t-on revivre, en quelque sorte, Siécles barbares, où l'on vit des hommes, par le spectacle de leurs dangers et de leurs blessures, repaître agréablement les yeux d'une multitude altérée de sang, et qui se plaisoit à le répandre? La cruauté n'a donc fait que changer d'objet, si aujourd'hui, au milieu des cercles, l'honneur et la réputation immolées, comme autrefois des Malheureux, pour amuser le peuple, fixent encore l'attention des spectateurs! Et n'en est-ce pas là, quelquefois, l'occupation de ces assemblées oisives, où, tranquillement, on se désigne une victime, comme si l'on ne s'étoit réuni que pour la pompe du sacrifice? On

la produit à dessein. Là exposée aux traits de la Médisance, comme le furent autrefois, aux coups de la fureur, les Coupables qu'on lapidoit, chacun s'arme pour l'accabler. Les taches de l'origine, les vices du caractère, les défauts de la conduite, le mystère des intrigues; telle est la matière d'un entretien suivi, par lequel on cherche à remplir le vide d'un temps, que le désœuvrement consacre à la malignité. De concert alors, l'un applaudit, et l'autre ajoute. Celui-ci, par des questions, attise le feu de la Médisance; celui-là la nourrit par ses réflexions. Des mépris marqués, des exclamations, des surprises, des ris insultans ne représentent-ils pas ces cris odieux que la cruauté sanguinaire excitoit autrefois parmi le peuple à la vue de ses victimes?

On médit; et c'est par amusement! On se pique cependant d'être sensible au plus léger malheur dont on seroit témoin, ou dont on entendroit le récit; le cœur paroît n'exhaler qu'attendrissement et que pitié; on se glorifie même d'un sentiment naturel et nécessaire. De cette même bouche qui n'annonce que douceur et commisération, partent néanmoins ces perfides traits qui flétrissent, qui noircissent, qui déchirent la réputation du Prochain. En est-il donc encore aujourd'hui de la vie civile des hommes, comme autrefois de la vie naturelle? Est-ce, comme s'en plaignoit énergiquement S. Cyprien, est-ce encore un art, un amusement, un usage, de leur donner la mort? *Occidere per ilia, usus est, ars est.*

Il vaudroit mieux, sans doute, pour l'intérêt du Médisant, que le Monde ne le regardât que comme un de ces hommes dont l'inconsidération fait le caractère. Mais cette inconsidération formera-t-elle son excuse? Il l'est par imprudence; je le veux: mais peut-on regarder comme pardonnable une imprudence, dont on a dû prévoir les suites affreuses? Peut-on surtout ne taxer que d'imprudence ce qu'on réitère tant de fois? Ah! l'on frémit à la seule idée d'un malheur dont involontairement l'on fut cause. Non content de se le reprocher, pour l'éviter à l'avenir, on redouble ses précautions. Pourquoi donc le Médisant n'en prend-il aucune? Pourquoi ne veille-t-il pas sur lui-même avec plus de soin? Médire, parce qu'on ne peut pas retenir une

parole de laquelle dépend, pour autrui, le bien le plus précieux, c'est, sans rien diminuer de la griéveté des maux que l'on cause, annoncer encore qu'il n'en est aucun qu'on ne soit capable de causer. Foible et déplorable justification, que celle de n'avoir pas l'intention de nuire? Et qu'importe que le meurtrier qui m'attaque n'en veuille pas principalement à ma vie, si je péris de sa main? Je le sais : Souvent on ne cherche la Médisance que pour mettre de l'ame dans une conversation qui paroît languir ; le sel mordant d'une plaisanterie, la vivacité d'une saillie, la maligne ingénuité d'une remarque, une compassion simulée pour des fautes dont on veut rendre plus intéressant le détail, une modération affectée dans le récit,

pour donner un plus libre champ à la hardiesse des conjectures, ne deviennent qu'un moyen de plus de capter l'attention de ceux qui écoutent. Mais est-on justifié par ce motif? Ici, mes chers Auditeurs, je le dirai sur votre témoignage. Plus d'une fois vous avez entendu prononcer dans le Monde, que vouloir y briller à ce prix, c'étoit sacrifier honteusement à sa vanité la gloire des autres; que ne pouvoir y briller qu'à ce prix, c'étoit avoir et bien peu de connoissances et bien peu de ressources; qu'il est facile de briller à ce prix et de paroître ingénieux, dès qu'on ne veut pas être réservé. Mais j'ajouterai aussi, d'après vous, qu'on est bien moins ébloui, dans le Monde, de ces tours adroits dont s'applaudit le Médisant, qu'on

n'est justement indigné de l'imprudente et coupable légèreté qui les lui suggère.

Sera-t-il mieux autorisé pour le fond de la Médisance? Il voudroit encore se le persuader, en traitant aisément de léger ce qu'il révèle. Ah! Chrétiens, aurons-nous toujours poids et poids, mesure et mesure? Sur nos intérêts propres, delicats jusqu'à l'excès, nous suffira-t-il de ne pas ruiner entièrement ceux de nos Frères, pour paroître les ménager? Eh! que ne suivons-nous, à leur égard, la règle que nous suivons pour nous-mêmes? Nous nous méfierions du moins de ces interprétations suspectes qui excusent si facilement, dans notre idée, des discours que nous tenons sur les autres; tandis que, de la part des autres, nous en serions si vivement offensés. Ce

qui vous paroît léger, l'est-il en lui-même? L'est-il relativement à celui dont vous parlez? L'est-il dans l'esprit de ceux qui vous entendent? Et n'emprunte-t-il point, de certaines circonstances, une griéveté qui peut rejaillir alors sur la Médisance?

Oserez-vous nous dire encore qu'elle ne représente rien que de vrai? Seroit-il donc vrai qu'il nous faille quelquefois réfuter encore le prétexte de la plus aveugle ignorance? Comme s'il étoit possible de ne pas savoir, Chrétiens auditeurs, que c'est dans ce qui ternit la réputation, ainsi que le remarque S. Thomas, et non dans ce qui altère la vérité, que consiste ce péché, *Non quia diminuit de veritate, sed quia alterius diminuit famam.* Le Médisant n'a rien dit que de vrai: C'est d'abord

là un point sur lequel on n'est pas toujours d'accord avec lui; et, pour le convaincre, c'est à lui-même qu'on l'oppose. De son aveu, souvent il médit pour amuser. Or, comme souvent la vérité seule ne pourroit pas y suffire, elle ne lui prête que le fond; il se charge de l'enrichir de ces ornemens qui suppléent à la simplicité d'un fait; de ces assaisonnemens qui en relèvent la singularité; de ces exagérations qui le tirent du rang des événemens ordinaires; de cette adresse à réunir des circonstances qui offrent un plan suivi et concerté; manière artificieuse de présenter les objets sous un faux jour, pour faciliter l'illusion; cruel artifice qui, de la chose la moins repréhensible, forme quelquefois le tableau le plus odieux; qui transforme jusqu'aux intentions; qui réalise les apparences; qui dé-

figure un portrait jusqu'à rendre méconnoissable celui qu'il représente! En tout cela, où est donc la vérité? La voici, mes chers Auditeurs : C'est qu'aisément on accuse le Médisant de l'immoler à son orgueilleuse manie, de l'orner et de l'embellir; c'est qu'il lui suffit de croire qu'il peut briller, plaire, amuser, pour ne ménager ni les hommes, ni la vérité. C'est que, tandis qu'il croit n'avoir au plus à se reprocher qu'une Médisance, il se trouve chargé de ce qu'il y a de noirceur dans la calomnie, de fausseté dans les soupçons, de témérité dans les jugemens. Ou s'il ne s'est, en effet, armé que de la vérité; hélas! rien ne résiste à son glaive. Une accusation vraie, les recherches la confirment, par là même qu'elle est vraie. Rien ne pourra la détruire.

Elle portera donc plus sûrement une mortelle atteinte à la réputation qu'elle ose outrager.

Elle ne subsistoit pas en entier; le fait étoit déja connu de quelques personnes; où est la matière du reproche? J'entends la voix de ce perfide Etranger qui ose présenter à David le diadême et le bouclier de Saül : Blessé comme il étoit, je savois, lui dit-il, qu'il ne pourroit plus conserver ses jours; je les ai terminés moi-même, je lui ai porté le dernier coup, *Occidi illum, sciebam enim quod vivere non poterat.* [II. Reg. I. 10.]. Qu'as-tu fait, malheureux, s'écrie David? Pourquoi hâter sa mort? Que ton sang soit aussitôt versé pour venger celui que tu as achevé de répandre. [*Ibid.* 15.]. Et pourquoi vous-mêmes ruiner entièrement une réputation qui avoit reçu

quelques atteintes? De ce qu'un petit nombre de personnes sont instruites de l'opprobre de celle-là, pourquoi présumez-vous témérairement qu'il n'en est presque plus qui l'ignorent? Pourquoi la décriez-vous imprudemment auprès d'autrui, sur le simple récit et quelquefois même sur le simple soupçon de ceux qui l'ont diffamée? Pourquoi êtes-vous faussement persuadé que la faute est uniquement dans celui qui le premier a donné cours à la Médisance, tandis qu'ils sont coupables encore ceux qui la transmettent et la perpétuent? Faites ici avec moi, mes chers Auditeurs, une réflexion bien naturelle. Si les fautes deviennent si souvent publiques, cette publicité même, à l'exception de certains événemens qui, par eux-mêmes et qui d'eux-mêmes, ont de l'éclat,

n'est-elle pas le déplorable effet de la Médisance? D'abord elle commence par dévoiler ce qui étoit enseveli dans le secret. D'un mot échappé que quelques-uns ont saisi, que quelques-uns ont répété à d'autres, est né comme subitement ce bruit général, dont retentissent bientôt les diverses maisons, les différens quartiers d'une ville, peut être, toute une province, tout un royaume; la source paroissoit peu considérable; on eût cru que ce n'étoit rien, *Fons parvus.* C'est là qu'a pris son origine ce fleuve immense dont les eaux se sont grossies au point de franchir le rivage et de ne plus connoître de bornes, *Crevit in fluvium maximum, et in aquas plurimas redundavit.* [Esth. x. 10]. S'il n'est plus de danger pour la

réputation de la personne dont on parle, puisque généralement on s'est occupé à la lui ravir; cette circonstance, je l'avoue, vous fait alors éviter le reproche de Médisant; mais avouez aussi qu'elle vous expose, dans tout son jour, la cruauté de la Médisance.

Ces circonstances effrayent. De là vient qu'on trouve encore un prétexte pour ne pas se les imputer. Comment? C'est que l'on n'a eu, dit-on, qu'un petit nombre de Confidens sages, auxquels on n'a pas même laissé le droit d'en choisir d'autres qui devinssent les dépositaires de la Médisance. C'est-à-dire que tout au moins vous avez ôté à celui dont vous avez médit, la réputation qu'il avoit et qu'il lui étoit important de conserver dans l'esprit de ces per-

sonnes estimables auxquelles vous avez osé confier votre Médisance. Mais, répondez-moi, tandis que vous leur donniez sur autrui de fâcheuses idées, quelle est celle qu'ils ont prise de vous? S'ils vous estiment encore, ne croiront-ils pas pouvoir suivre vos exemples; dire eux-mêmes à d'autres en confidence ce qu'ils ont appris de vous en secret? Et dès-là, que devient votre précaution? Ou s'ils sont fidèles à garder le secret que vous leur avez prescrit; ce sera donc parce qu'ils auront regardé de votre part cette demande comme un reste d'équité qui vous accusoit auprès d'eux; comme une foible lueur de cette probité que vous trahissiez dans vous-mêmes, et que vous exigez encore dans autrui; comme un avertissement que

leur donnoit votre propre faute, dont vous paroissiez rougir en la commettant. Si votre Médisance ne s'étend pas plus loin, c'est que l'on n'osera pas être aussi peu retenu que vous; c'est que l'on se croira tenu de respecter ce que vous avez eu la hardiesse de dire; c'est qu'on craindra de voir retomber sur soi l'idée flétrissante qui est toujours attachée à la Médisance.

C'est au Médisant que le Monde applique ce que dit S. Ambroise de ces animaux adroits et méchans, contre lesquels rien n'est en sûreté, qui pénètrent jusques dans l'intérieur des maisons pour y chercher une proie, et dont la piqûre est envenimée : *Nihil patitur esse securum, quod inter ipsa hominum hospitia prædam*

requirat. Anecdotes scandaleuses, aventures secrètes, intrigues cachées, divisions clandestines dans les familles; tout sert à sa malignité. Quelle honte pour celui qu'on accuse d'en nourrir son avide curiosité; de le recueillir avec soin, pour le divulguer avec complaisance; de trouver, dans la maison qu'il quitte, de quoi contenter cette malignité dans la première qui le reçoit! De quel œil regarde-t-on dans le Monde celui aux observations duquel rien n'échappe; qui soumet tout à sa censure, et qui n'affecte de tout savoir, que pour répéter tout, gloser sur tout, empoisonner tout? *Nihil patitur esse securum, quod inter ipsa hominum hospitia prædam requirat.*

Aussi, mes chers Auditeurs, si quelquefois on paroît applaudir

à la Médisance; le sentiment général fait qu'on redoute et qu'on évite les Médisans. Avec eux, toute société paroît nuisible. Peut-on ne pas trembler pour soi, dès qu'on les a entendu parler des autres? Doit-on s'attendre à être plus ménagé? Et quel est en effet le funeste prix de l'attention coupable qu'on leur prête? C'est de devenir leur victime, et d'être soi-même la fable d'une même assemblée, où l'on a goûté en commun le perfide amusement dont chacun fait ensuite les frais en détail. D'une compagnie nombreuse où l'on a criminellement souscrit à la condamnation d'un absent, souvent on ne sort que pour être soi-même substitué à sa place, et condamné avec la même rigueur. Disons-le donc, et ne craignons pas de rien

dire de trop, puisque nous parlons d'après l'Esprit saint: Le Médisant est l'abomination des hommes, *Abominatio hominum Detractor.* [Prov. XXIV. 9.]. Il est le fléau de la société. Elle se venge des maux qu'il lui fait, par la haine qu'elle en témoigne; et par l'horreur qu'elle en conçoit. De là, celui dont la Médisance forme le caractère, n'appréhende rien davantage que d'en avoir la réputation. Ce qui sert à la lui mériter, il veut le pailler sous les noms plus doux d'enjouement, d'esprit et de plaisanterie. Mais, pour peu qu'il veuille réfléchir, il sent qu'on l'envisage avec effroi, que s'il pique la curiosité, il allarme l'amour propre; et, dans les yeux mêmes de ceux dont il voudroit se faire écouter, il lit souvent la secrète indignation qu'on a de

l'entendre. Ce qu'il doit savoir, c'est qu'il manque aux égards dûs à la personne même devant laquelle il médit, en lui supposant ou une jalousie qu'il flatte, ou une méchanceté qu'il satisfait. Ce qu'il doit savoir encore, ce que vous savez tous, Chrétiens auditeurs, c'est que, passer pour décrier volontairement les autres, c'est être soi-même honteusement flétri; c'est qu'avoir dans une ville la réputation d'homme à bons mots, d'un esprit mordant, d'une langue sans frein, c'est, comme dit le Sage, s'en rendre la terreur, *Terribilis est in civitate suâ homo linguosus.* [Eccl. IX. 25.]; c'est que, de tous les défauts que le Médisant peut dévoiler, il n'en est peut-être aucun dont on soit autant frappé, qu'on est irrité contre la Médisance qui les découvre. Hélas! des fautes

personnelles, des chûtes que la foiblesse occasionne, quoiqu'elle ne les excuse pas, laissent au moins quelques droits à la pitié des hommes. Ils plaignent, dans le fond de l'ame, ceux que déchire le Médisant. Mais l'intérêt commun que blesse la Médisance, le danger universel dont elle menace, le caractère odieux qu'elle présente; voilà ce qui la rend inexcusable devant les hommes. Et je ne sais s'ils ne remplissent pas toute l'étendue de la vengeance qu'ils veulent tirer du Médisant, lorsqu'ils lui donnent le titre qui, à leurs yeux, est un titre d'abomination, *Abominatio hominum Detractor.*

Employons cependant encore de plus terribles armes contre la Médisance; et voyons comment elle a de quoi faire trembler devant Dieu.

SECONDE PARTIE.

Trois choses dans le péché doivent nous faire redouter la vengeance divine: Ou ce qu'il renferme en lui d'énormité, et c'est le caractère de tout péché grief, mais secret; ou ce qu'il offre à autrui de danger, et c'est le propre de tout péché qui peut en devenir l'occasion pour les autres; ou ce qu'il y a de difficile à réparer, et c'est ce qui convient à tout péché dont les effets subsistent. Or, voilà ce qui se réunit tout à-la-fois dans la Médisance: Péché grief en lui-même; péché contagieux dans ses circonstances; péché durable par la difficulté de la réparation. Quel objet aux yeux du Seigneur!

Médisance, péché, disent les

Théologiens, qui est mortel de sa nature, et qui ne cesse de l'être qu'à raison de la légèreté des défauts qu'elle révèle, ou de l'inattention peu réfléchie qui en occasionne la révélation. J'en trouve la preuve dans ces paroles de S. Jacques: Celui qui médit de son frère manque à la loi, *Qui detrahit fratri detrahit legi.* [Jacob IV. 11]. Mais quelle loi? Concevez ici, mes chers Auditeurs, la griéveté de la Médisance.

D'abord, loi de la Charité, amour de nos Frères qui, selon la règle tracée expressément par les Livres saints, défend de faire à autrui ce qu'on craint pour soi. Or, ce qu'il a le plus à cœur de conserver, cet honneur dont il est pour lui-même le plus jaloux, ce bien dont, de son aveu, rien ne pourroit le dédommager, voilà jus-

tement ce que le Médisant attaque dans son frère; voilà par quel endroit il cherche à lui nuire, sans que le respect pour la loi de Charité, que Dieu lui impose, ni le sentiment naturel d'un retour secret sur lui-même puissent l'arrêter. Hélas! quel coup affreux porte une Médisance qui déshonore! N'insistons pas sur ce point; il suffit de le présenter.

Ce n'est pas tout, mes chers Auditeurs, une faute, quoique réelle, dès-là qu'elle est secrète, ne fait point perdre, à celui qui l'a commise, le droit à l'estime des hommes. Dieu ne lui ôte point ce droit, puisqu'il vous ordonne de le respecter. Les hommes ne s'en dépouillent point, puisque cette faute en est ignorée. Lui-même ne le cède point, puisqu'il ne désire rien davantage que d'en user. Par quelle

autorité le Médisant ose-t-il donc disposer à son gré de l'honneur du coupable ?

Loi de justice ; c'est donc encore elle qu'il enfreint par la Médisance. Il se reprocheroit sans doute d'attenter à la fortune d'autrui ; crime contre lequel sont armées de concert les lois divines et humaines. Mais une réputation saine, que l'Ecriture elle-même nous dit être préférable aux richesses [*Prov.* XXII. 1.], est-elle à ses yeux d'un moindre prix ?

Vous l'avez fait en secret, dit autrefois le Seigneur à David, par la bouche de son Prophête ; et moi, je le dévoilerai en présence d'Israël, à la face du soleil, *Fecisti absconditè ; ego autem faciam verbum istud in conspectu omnis Israël, et in conspectu solis.* [II.

Reg. XII. 11.]. Terrible menace par laquelle Dieu, usant de ses droits, veut manifester l'étendue de son courroux! Mais par quelle usurpation sacrilège le Médisant veut-il en être le ministre? Comme Nathan, est-il le dépositaire de l'autorité suprême; est-il chargé d'être le vengeur de l'iniquité? Non, dit S. Jérome, on ne reconnoît dans son langage que la fonction des Démons toujours empressés à devenir les accusateurs des hommes, *Verba Diaboli.* On n'y aperçoit, selon la parole de Saint Cyprien, que l'ouvrage de leur jalouse fureur, *Hoc opus Diaboli, ut gloriosum nomen infamet.* On n'y retrouve que le caractère que S. Pierre nous a tracé du Prince des ténèbres qui, comme un lion rugissant, cherche quelqu'un a dé-

vorer, *Tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret.* [1. Petr. v. 8.].

Quel est-il donc ce faux zèle qui, sous le spécieux prétexte de déplorer l'outrage fait à Dieu, ose, dans son amertume, ternir honteusement la gloire de l'homme? Quels sont-ils ces cruels gémissemens qui, sous l'apparence de s'élever à Dieu avec plus de liberté, et de le venger avec plus d'éclat, répandent l'énormité de la faute qui les excite? Quelle est cette prétention de croire soutenir les droits de la vertu, par l'audace même du vice? Que signifie cette coupable exclamation d'un transport affecté: il est bon qu'on le sache? Ah! mes chers Auditeurs, comment peut-il être bon de dévoiler ce que la Charité doit couvrir, et ce qu'il est injuste de

révéler? Comment est-il bon de punir, sans une légitime autorité, par la rigueur de la Médisance, un crime que le Seigneur a peut-être déja pardonné? Comment est-il bon que les hommes l'apprennent de vous, puisque Dieu vous ordonne expressément de le taire? Ce qu'il est bon que vous sachiez, c'est qu'il n'appartient qu'à Dieu d'humilier ainsi vos Frères; c'est qu'il paroît respecter lui-même leur réputation, en renfermant l'aveu qu'il exige de leurs fautes, sous un silence impénétrable; c'est qu'il en réserve la révélation au jour redoutable de ses vengeances; c'est que, si vous osez devenir contre ses ordres, par rapport à eux, l'instrument de sa colère, il la fera retomber sur vous; c'est qu'il vous traitera avec la même sévérité dont vous

aurez usé à l'égard de votre Prochain.

Caïn devint le meurtrier d'Abel, Abel fut égorgé. Lequel des deux, demande éloquemment S. Chrysostôme, dut-on plutôt regarder comme mort, *Uter ergò mortuus erat?* Etoit-ce celui qui, même après sa mort, faisoit entendre sa voix jusqu'au trône de Dieu pour réclamer sa justice, ou celui dont la vie n'étoit qu'un affreux tissu de frayeurs et d'alarmes à la vue de la justice divine qu'il avoit armée? *Qui post mortem clamabat, an qui vivus tremebat?* Le dernier, répond le S. Docteur, étoit dans un état plus affreux que celui de la mort, *Hic quovis mortuo miserabilior erat.* Quel est, je le demande aussi, mes chers Auditeurs, quel est le sort le plus déplorable; ou celui de l'Infortuné, dont la Médisance

a immolé la réputation; ou celui du Médisant contre lequel, du sein de la honte et des opprobres, un Malheureux élève jusqu'au Ciel sa douleur et ses plaintes? Levez-vous, Seigneur, *Exaltare.* Jusqu'à quand les Pécheurs n'auront-ils à proférer que des paroles d'iniquité, *Usquequò Peccatores effabuntur et loquentur iniquitatem?* [Ps. XCIII. 4.]. Et voilà que le Dieu de charité, le Dieu qui est juste et qui chérit la justice, répond par son Prophète: Il a enfanté l'injustice, dit-il, en parlant de celui qui tend des embuches à son frère; il a conçu le dessein de lui nuire, il lui a creusé un précipice; et c'est lui-même qui y est tombé, *Incidit in foveam quam fecit.* [Ps. VII. 16.]. C'est peu que le Seigneur permette déja que le ressentiment des hommes, blessé

par la Médisance, devienne le premier châtiment du Médisant; c'est peu qu'on cherche alors, par récrimination, tout ce qu'il peut y avoir de plus humiliant dans sa conduite, de plus déréglé dans ses mœurs, de plus obscur dans sa naissance, de plus flétrissant dans sa vie; c'est peu qu'on rappelle jusqu'aux taches qui déshonorent ses Proches; qu'on fasse revivre celles que l'oubli avoit effacées; qu'on fouille dans la cendre même de ses ayeux, pour reproduire ensuite ce qui peut en flétrir la mémoire; c'est peu d'abord qu'on repousse ainsi les traits du Médisant par les coups de la Médisance même : Ce n'est encore là que l'injuste, la coupable et foible vengeance des hommes, qui souvent précipite le Médisant dans le même

abîme qu'il leur a préparé, *Incidit in foream quam fecit*: c'est à son tribunal que Dieu l'attend. Là, comme autrefois les feux de la fournaise de Babylone servirent à dévorer les Ministres qui les avoient enflammés [*Dan.* VI. 24.]; le Médisant sentira retomber sur lui tous les maux qu'il a causés; il se verra rassasié de cette humiliation dont il a accablé son frère; le poids de sa cruelle iniquité attirera sur lui le poids des vengeances du Seigneur, *Convertetur dolor ejus in caput ejus, et in verticem ipsius iniquitas ejus descendet.* [Ps. VII. 17.]. Donc ce qui prépare et justifie la rigueur de la colère divine, c'est la griéveté de la Médisance.

Voulez-vous la mieux connoître encore? Développons les circons-

tances qui lui sont propres, et cet amas de péchés dont si souvent elle est le principe.

Je passe néanmoins sous silence, ces mépris qu'elle inspire, ces aversions qu'elle forme, ces inimitiés qu'elle entretient, ces airs de dédain qu'elle occasionne à l'égard de ceux dont elle a révélé les défauts. Je viens d'indiquer ces dépits secrets, ces projets de vengeance, cette haine envenimée, ces querelles sanglantes qu'elle produit quelquefois sur le rapport qu'on ose en faire à ceux qui en sont l'objet (rapport, pour le dire en passant, dont nulle expression ne peut caractériser la noirceur); je n'ajouterai pas, selon la remarque d'un Docteur, qu'une Médisanee faite et répandue suffit pour jeter le trouble dans les familles, pour faire naître

la division dans les villes, pour y souffler le feu de la discorde. Que de malheurs et que de crimes causés par la seule accusation formée auprès de Saül, contre Achimelec [1 *Reg.* XXII.]! Saül en fureur, Achimelec égorgé, le sang de quatre-vingts Prêtres du Seigneur répandu, une ville entière livrée au carnage, les habitans massacrés, de tendres enfans immolés au berceau : Voilà les horreurs que produisit un seul homme, disons mieux, une seule parole, féconde en iniquité et en malice, selon l'expression du Prophète-Roi qui reproche tous ces maux au perfide Iduméen qui en fut l'auteur, *Quid gloriaris in malitiâ, qui potens es in iniquitate?* [Ps. LI. 3]. Laissons ici ces effets si frappans, mais moins ordinaires de la Médisance, pour

nous arrêter aux circonstances contagieuses, dont elle est ordinairement accompagnée, et que j'appelle le scandale de la Médisance.

D'abord scandale de la Médisance, par rapport à la personne en présence de qui elle se fait. C'est un piége qu'elle lui tend, auquel il est trop rare que l'on échappe. On prête, à dessein et avec satisfaction, l'oreille aux discours du Médisant. Péché dans celui qui consent librement et volontairement à l'écouter; péché comparable quelquefois à celui de la Médisance; de sorte, dit Saint Bernard, qu'il n'est pas facile de décider lequel des deux est le plus grand. Suis-je donc chargé, se dit-on à soi-même, pour tranquilliser sa conscience, suis-je donc chargé de garantir mon frère? *Num custos fratris mei sum?*

[Gen. IV. 9.]. Eh! qui peut douter, mes chers Auditeurs, que vous ne soyez obligés de témoigner au moins par votre air, par votre silence, que les maux qu'on lui fait vous déplaisent, si vous n'avez pas l'autorité nécessaire pour vous y opposer? Et si vous l'avez, cette autorité; qui ne sait pas que vous devez en faire usage pour réprimer l'audace de la Médisance? Y applaudir, la goûter, la favoriser, l'approuver; c'est, par un lâche respect humain, par une criminelle condescendance, y participer, *Digni sunt morte qui faciunt ea, sed etiam qui consentiunt facientibus.* [Rom. I. 32.]. Péché qui vous sera véritablement imputé; péché qui marche ordinairement à la suite de celui que commet le Médisant.

Que penser donc de cet artifice

si commun par lequel, peu content de se faire écouter, il se fait en quelque sorte prier de médire? Si vous saviez, dit-il adroitement, si je pouvois vous instruire, si je ne craignois pas qu'on répétât mes paroles, si je voulois vous amuser sur le compte d'une telle personne. Ah! c'en est assez: Voilà la dangereuse amorce de la curiosité. Elle ne sait plus se modérer; il faut qu'elle pénètre le mystère; déja elle demande, elle sollicite, malgré les remords qui découvrent ce qu'il y a d'injuste dans ces désirs. Parlez ouvertement, réplique-t-on, instruisez-nous. Votre silence seroit plus pernicieux encore; nous en imaginerions davantage. Voilà, voilà le feu que le Médisant a allumé. De dessus ses lèvres, il a passé dans le cœur

de ceux qu'il entretient. Le cruel! Il vouloit paroître moins coupable, et il le devient toujours plus, en faisant partager à autrui sa propre fureur.

Ce n'en sera pas là le seul effet. On va lui rendre confidence pour confidence: voilà donc, lui dit-on alors, voilà ce que signifioient certains discours, voilà la raison de certaines démarches, voilà le motif de tels entretiens; puisque vous êtes au fait, je ne craindrai pas de vous ajouter ce que vous ignorez encore; et ce que personne ne sait. De là, on passe à des faits qui ont avec celui-là quelque rapport. On cite d'autres exemples; on rappelle différentes personnes qui ont été, ou qui sont dans la même situation; on répète ce qu'on a ouï-

dire; on réveille le souvenir de quelques aventures, de quelques anecdotes oubliées. Rarement il arrive qu'une première n'en fasse pas naître plusieurs autres. Ainsi se forme cet enchaînement de Médisances; ainsi se fait le honteux trafic des réputations, si j'ose le dire; on en livre une pour le prix d'une autre. Ainsi s'établit cette détestable émulation, par laquelle on veut mutuellement enchérir. Ainsi, sans modération, sans ménagement, se divulgue ce qu'il y a de plus secret, de plus nuisible, de plus diffamant : et voilà souvent le fruit d'une seule Médisance.

Scandale de la Médisance, par rapport au caractère des personnes que quelquefois elle attaque. Comme ce qui est repréhensible dans tout

Chrétien, le paroît à plus forte raison dans les gens de bien que la vertu distingue plus particulièrement, et plus encore ceux que leur état même doit consacrer; la dépravation du siécle saisit et grossit toujours volontiers le plus léger écart, dont la vertu n'a pas su se préserver : c'est là où le libertinage croit triompher. Car, mes Frères, qu'arrive-t-il? C'est que, de la cause du Chrétien fidèle, qui s'est écarté, en ce point, des devoirs de la Religion, on ne sépare pas la cause de la Religion même. En dégrader la sainteté, en faire suspecter les dogmes; énerver la force des bons exemples; avilir un ministère saint; et jeter, sur ceux qu'on ne peut accuser d'aucun crime, le soupçon de l'hypocrisie qui le voile; armer l'Impie contre

la loi du Seigneur; chercher à l'autoriser dans ses désordres; tel fut toujours (et tel est surtout aujourd'hui) le but de certaines Médisances. Autel! Autel! c'est toi qu'on veut renverser. Malheur à celui qui, par ses mœurs, se rend indigne de t'approcher! Malheur encore à celui qui en prend occasion de te faire insulte! C'est au Seigneur qu'il est réservé de venger ce double outrage; et cet outrage qui s'adresse à la Religion, est l'effet de la Médisance.

Scandale de la Médisance par rapport à la personne elle-même qui médit; elle se pique de piété, remarque le Monde. Mais comment allier, avec la vertu, l'aigreur de ses paroles, la rigidité de sa censure, l'observation exacte des défauts d'autrui ? Reproche évidemment

calomnieux à l'égard du grand nombre; puisque, dans le grand nombre de ceux qui sont dociles à la voix de la Religion, nous retrouvons constamment la prudence et la douceur de la Charité; reproche affecté de la part du Monde, qui ne pardonne rien à quiconque n'est pas aussi dépravé que lui, et qui se récrie contre l'indiscrétion la plus légère échappée à la foiblesse, tandis qu'il se permet les noirceurs les plus révoltantes de la méchanceté; reproche absurde qui, d'un défaut que la piété n'a pas entièrement déraciné, voudroit en conclure contre la piété, comme si la Médisance étoit un vice que la piété même commande, qu'elle produit, ou qu'elle autorise; reproche dont nous leverons, autant qu'il est en

nous, le scandale, en vous disant, mes chers Auditeurs, que nous ne reconnûmes jamais de solide vertu sans la Charité; que nous ne regardons jamais comme digne de Dieu un cœur que le fiel dévore; que nous mettrons toujours au nombre des péchés et des grands péchés celui de la Médisance: mais reproche qui doit redoubler la vigilance des personnes vertueuses, pour ne scandaliser jamais par la Médisance. Ah! finirois-je jamais, si j'exposois encore ici à vos yeux ses impressions multipliées et durables, dans ces productions satyriques, dans ces chansons mordantes, dans ces affreux libelles que la curiosité demande de toutes parts, et que de tous côtés la fureur répand; et qui, de main en main, de père en fils, d'âge en âge, se transmettent à la malignité

des hommes, pour leur servir d'aliment?

Que n'aurois-je point à dire sur la malheureuse facilité avec laquelle se communique la Médisance? Toutes les circonstances lui sont favorables; tous les temps lui sont propres; tout sert à la produire; l'expression d'un mouvement, l'artifice d'un geste, l'éloquence d'un regard, l'énergie d'un seul mot, l'apparence d'un éloge, le ton de l'amitié, quelquefois même le silence. Elle ne respecte ni l'éclat de la place, ni l'élévation du rang, ni les droits de l'autorité, ni la sainteté des fonctions, ni l'importance des services. Il n'est pas jusqu'aux morts qu'elle n'aille troubler dans leur tombeau; quoique, après avoir perdu tous les biens de la vie, l'honneur soit le seul auquel ils conservent toujours parmi nous des

droits. Que de ravages causés par la Médisance!

Reste l'obligation de la réparer: obligation essentielle et indubitable. Point de pardon, disent les Docteurs, d'après Saint Augustin; point de pardon pour le Pécheur, tant qu'il refuse de réparer l'injustice de son péché, *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum.* Or, ce qui est vrai à l'égard de tous les biens, l'est à plus forte raison à l'égard de l'honneur qui, de tous les biens extérieurs, dit S. Thomas, est le premier. Sans parler donc des dommages temporels que peuvent causer quelquefois les discours du Médisant, par rapport au crédit, à la fortune, aux avantages d'un établissement; (dommages sur la réparation nécessaire desquels je laisse à chacun le soin de consulter et d'exa-

miner ses obligations): Je m'attache principalement à la réparation de la réputation qu'on a injustement flétrie par la Médisance. Ce qui m'effraye, c'est le double obstacle que je vois réuni à la nécessité indispensable de ce dédommagement.

Le premier : c'est dans la volonté même du Médisant que je l'envisage. Si, dans les narrations injurieuses qu'il a faites, il a inventé, ajouté, exagéré ; voilà ce qui exige un désaveu, une rétractation. S'il n'a été appuyé que sur la vérité; ah! du moins, il est d'autres vérités avantageuses à la personne dont il a médit; il est dans elle des qualités dignes d'éloge; il est des interprétations favorables à donner à ce que l'on avoit dit ; peut-être, en un mot, est-il quelque moyen de lui rendre, auprès des hommes,

cette estime qu'on lui a ravie; et tel est le devoir essentiel du Médisant. Mais avoir parlé d'une manière, et s'expliquer ensuite d'une autre; avoir blâmé malignement, et louer ensuite la même personne avec sincérité; changer de ton et de langage; il croit en cela sa gloire intéressée. Erreur, sans doute, erreur! Ah! il répareroit sa propre gloire par sa générosité à réparer celle des autres! Mais portons les choses plus loin: que sa gloire en soit obscurcie; il faut néanmoins, s'il est possible, qu'il rende l'éclat à celle d'autrui; c'est la seule marque du repentir sincère du Médisant. Or, rarement il la donne. La Médisance n'est-elle donc pas une chûte dont, au langage de l'Ecriture, on ne veut presque jamais se relever, *Attende ne fortè labaris in linguâ et sit*

casus tuus insanabilis. [Eccl. XXVIII. 30.].

Vous le voulez sincèrement: je le suppose. Comment y réussir? Second obstacle que j'aperçois dans la nature de la Médisance. Le propre des paroles, remarque S. Bernard, c'est de voler rapidement, de passer avec légèreté, *Sermo leviter volat, leviter transit.* Mais, dans ce passage, dans ce vol rapide, elles peuvent faire des blessures bien profondes, laisser des plaies bien dangereuses, *Graviter vulnerat, graviter urit.* Aisément elles s'insinuent dans l'esprit, *Leviter penetrat animum*; difficilement elles en sortent, *Sed non leviter exit.* Rappeler une parole échappée, c'est ce qui n'est pas en notre pouvoir.

Vous avez médit: on a regardé vos discours comme le langage de

la vérité : La réparation, on l'attribuera à un sentiment de Charité; elle ne détruira pas l'effet de la Médisance. Vous avez médit en présence de quelques personnes; auprès d'elles, vous essayerez de corriger, d'adoucir, de dissiper votre Médisance : On lui a donné cours ; il ne dépend plus de vous de l'arrêter. Vous avez médit, et la Médisance étoit griève : Plus elle est griève, plus constamment elle se retient; elle devient donc toujours plus irréparable, à mesure qu'il est plus nécessaire de la réparer. Vous avez médit; le trait est lancé, l'éclat est fait, le bruit est répandu, peut-être même commence-t-il à s'appaiser : Quelle prudence doit être la vôtre, pour fermer, s'il se peut, la blessure sans l'aigrir ! Vous avez médit; le tort que vous avez causé est certain :

Et, dans le dédommagement, il n'est qu'incertitude, que difficulté, qu'insuffisance, qu'inégalité. Après avoir médit, vous nous consultez. Ah! dans l'ardeur de notre zèle, nous pouvons bien vous inspirer de l'horreur pour la Médisance; mais instruisez-nous, si vous connoissez des moyens d'y remédier. Vos doutes deviennent embarrassants pour nous, c'est un des articles sur lesquels il nous est le plus difficile de vous éclairer, de vous répondre; et surtout de vous persuader.

Vous emporterez donc en mourant la douleur d'avoir causé, par vos Médisances, des maux que vous n'aurez pas pu guérir. Ce seront des mains teintes encore du sang de vos Frères que vous éléverez vers Dieu. Chargés de leurs dépouilles, vous irez paroître à son

tribunal. Aux larmes de votre pénitence viendront se mêler les pleurs que vous leur aurez arrachés. Hélas! ils auront dû vous pardonner par Christianisme; seul il a pu les soulager dans leur affliction dont vous êtes les auteurs; mais ni vos regrets de l'avoir causée, ni vos désirs de la calmer ne les consoleront jamais. Et c'est le juste vengeur des opprimés, c'est l'implacable ennemi des persécuteurs qui nous juge. Il n'est point cependant sur la Terre de péché sans miséricorde, parce que celle de Dieu est infinie: voilà la seule idée que soutient en nous l'espérance de votre pardon. Dieu voudra bien se contenter de la sincérité de vos regrets, s'il ne dépend pas de vous de les rendre plus efficaces. Mais s'ils sont sincères, que, dès à présent, aux efforts pour

réparer le passé, ils ajoutent la circonspection pour l'avenir.

Cette circonspection, mes chers Auditeurs, combien de raisons se réunissent pour vous l'inspirer!

Motif d'honneur. Pourriez-vous ne pas rougir d'entretenir la malignité du public par celle de vos discours; de vous faire auprès de lui les délateurs de ceux que, ni lui ni vous, n'avez le droit de juger; et de l'engager à flétrir, par la précipitation de ses jugemens, une réputation que l'intérêt public devroit lui-même garantir?

Motif de droiture. Ah! rentrez un moment en vous-même, ne méritez-vous aucuns reproches, vous qui en attirez si volontiers sur les autres? Que celui d'entre vous qui est sans péché, pourrai-je dire, en empruntant la parole de Jésus-Christ, se permette d'accu-

ser ceux qu'il croit être Pécheurs. Mais de quel front, sans nécessité, citez-vous des coupables, vous que tant de fois votre propre conscience condamne.

Motif d'équité. Vous désirez qu'on vous ménage, et vous ne sauriez user de ménagement. Vous éclatez en ressentiment contre ceux qui parlent à votre désavantage, et vous vous faites un jeu de parler au désavantage d'autrui. Accordez-leur au moins ce que vous exigez d'eux. Leurs droits sont les mêmes que les vôtres.

Motifs d'humanité. Ceux dont vous ternissez la gloire sont vos Frères; s'ils sont criminels, ce n'est point à vous à les en punir. S'ils sont foibles, c'est à vous à les plaindre. S'ils sont malheureux, il est digne de vous de les consoler. La pitié vous émeut en faveur

de ceux à qui leurs biens sont ravis. Pourquoi dépouiller du plus précieux ceux qui l'ont encore? Seriez-vous donc les ravisseurs les plus dangereux? Vous convenez qu'il faut épargner les possessions, ne soyez pas assez cruels pour ne pas épargner la personne même.

Motifs de paix. Laissez à ces hommes inconsidérés et pervers les tristes fruits de leur méprisable langage. Qu'ils se trouvent sans cesse mêlés dans ces odieuses discussions de plaintes, de rapport, de soupçons sur des objets qui devroient leur être étrangers. Dès que vous ne contribuerez pas à troubler la tranquillité, la vôtre sera plus à l'abri. Respectez toujours la réputation d'autrui, c'est le moyen le plus sûr et le plus honorable de veiller sur la vôtre.

Mais, Chrétieus, c'est à la Re-

ligion qu'il appartient d'appuyer sur ces motifs, et de les rendre efficaces. C'est elle aussi qui, par la bouche de Saint Jacques, vous adresse ces paroles, que je vous invite à n'oublier jamais. Si quelqu'un pense avoir de la Religion, dit cet Apôtre, quoiqu'il ne règle pas sur elle ses discours, il s'abuse, ce n'est dans lui qu'une Religion vaine, *Hujus vana est Religio.* [Jacob. 1. 26.]. Eh ! quelle monstrueuse contradiction, poursuit Saint Jacques, quand une même langue, destinée à bénir Dieu votre père, est employée à outrager les hommes qui sont faits à l'image de Dieu, *In ipsa benedicimus Deum et patrem et in ipsa maledicimus homines qui ad similitudinem Dei facti sunt!* [Id. III. 9.]. Ne vous rassurez donc pas sur les cantiques de louanges que vous dirigez vers

Dieu; si vous continuez à répandre sur le Prochain des flots d'amertume, ne vous déguisez pas la réalité de l'insulte que vous lui faites dans la personne de vos Frères, à la faveur de quelques prières que vous lui offrez; et n'attendez de sa part que les feux de sa colère, si vous laissez éteindre dans vous la flamme de la Charité. Que le langage de la Charité chrétienne féconde tous les sentimens, que cette vertu réunisse nos cœurs sur la Terre, c'est le moyen de nous réunir tous dans le bonheur du Ciel.

Quant à vous, mes Frères, si vous avez à vous plaindre de la malignité de la Médisance; pour vous consoler et pour vous instruire, souvenez-vous, selon la belle pensée de S. Chrysostôme, que dans le combat du Monde,

celui-là est déclaré vainqueur qui abat son adversaire. Mais que la loi est bien différente parmi ceux qui combattent sous les étendards de Jésus-Christ. Ici, ce n'est pas celui qui terrasse, c'est celui qui souffre; ce n'est pas celui qui ose insulter à son ennemi, mais celui qui pardonne auquel cette couronne est réservée, *In stadio Christi, non eum qui percutit, sed qui percutitur coronari decretum est.* Couronne immortelle que je vous souhaite, etc.

TABLE

ET

ANALYSE DES SERMONS

DU CARÊME,

Contenus dans ce sixième Volume.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article analysé, et le second celle où il finit.

Sermon pour le quatrième Dimanche de Carême. Sur l'Amour de Dieu.

Aimez Dieu; c'est le plus essentiel de vos devoirs: première Partie. Aimez Dieu; c'est le plus grand de vos avantages. Pag. 4 et 5.

PREMIERE PARTIE. — Quel est, demandoit à Jésus-Christ, un Docteur de la loi; quel est, dans la loi, le grand commandement? Jésus-Christ répond: *Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur*, etc.; *c'est là*, continue le Sauveur, *le plus grand et le premier commandement.* Cette réponse établit formellement le grand précepte de l'amour de Dieu; elle indique les grands motifs de l'amour de Dieu; elle marque la grande étendue que doit avoir l'amour de Dieu.

1.° *Vous aimerez : Diliges.* Ce n'est pas un simple conseil; c'est un commandement exprès. Jésus-Christ ne dit pas : Vous adorerez; mais : *Vous aimerez;* principe et terme de tout, Dieu ne doit-il pas réclamer l'hommage de nos cœurs? Que seroit-ce qu'une Religion qui n'attribueroit pas, au Dieu qui sonde les cœurs, le droit inaliénable de régner sur eux? Le caractère propre de la Religion, c'est l'amour. Pag. 5-11. L'expression de cet amour, les actes de cet amour

font donc partie essentielle du sentiment de l'amour. Quand on aime Dieu, on apprend bientôt, de cet amour même, à le témoigner. Comment pourriez-vous vous répondre que vous n'avez point péché contre le premier commandement de la loi, si, fidèle à tous les autres, vous négligiez de prouver à Dieu votre soumission à celui-ci, par votre indifférence à en produire les actes? Pag. 11-17.

2.° Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu : *Diliges Dominum.* A ce nom, quelle idée frappe vos esprits! Le motif de l'amour qui est dû à Dieu, dit S. Bernard, c'est lui-même; qu'est-il? L'assemblage de toutes les perfections; l'être souverainement aimable. Pag. 17 et 18. Mais, dites-vous, vous ne voyez pas Dieu. Pag. 19. Cependant partout il se présente à vos regards; au dessus de vous, autour de vous, au dedans de vous. Pag. 19-23. Vous ne connoissez pas Dieu. Cependant, tout vous ramène à lui, vos pensées, vos sentimens, vos désirs, vos agita-

tions, vos vivacités, vos espérances. Pag. 23-26.

Que les hommes ne s'en défendent pas; ils le connoissent ce grand Dieu que tous publient. S'ils le connoissent sans l'aimer, c'est qu'ils ne veulent avoir de Dieu, qu'une connoissance de pure spéculation. Bientôt on l'aimeroit, si on s'appliquoit à le connoître. Pag. 26-28. De plus, il est votre Dieu, *Deum tuum*. La loi qui nous le donne comme maître, le montre aussi comme notre ami, sans cesse occupé de nous, comme un bon Père, qui mérite d'autant plus l'amour de ses enfans, qu'il sait mieux les régler; comme un Dieu Sauveur qui nous a rachetés par son sang. Pag. 26-33.

3.° Par l'amour qu'il a pour nous, jugez donc quelle doit être l'étendue de celui que nous lui devons. *Diliges ex toto corde;* de tout vous-même. Il ne s'agit pas ici d'un amour sensible, tel qu'on l'éprouve pour ses amis ou pour ses proches, mais de la substance et de la nature même de cet amour, c'est-à-

dire, d'un amour solide, efficace, actif, qui soit justifié par les œuvres; amour de préférence prouvé par la soumission entière à ses volontés. Conserver de l'attachement au Péché, au Monde, aux Richesses, aux Plaisirs que Dieu réprouve, est-ce témoigner à Dieu l'amour de préférence que Dieu exige? Pag. 33-44.

Seconde Partie. — De l'accomplissement du précepte d'aimer Dieu, résultent les plus grands avantages à savoir, le plus abondant mérite, les plus puissans secours, les plus solides consolations.

1.° *Le plus abondant mérite.* Celui qui m'aime, dit Jésus-Christ, sera aimé de mon Père, et nous viendrons établir dans lui notre demeure; il devient l'objet des complaisances de Dieu, de tous ses dons, de tous les sentimens de sa tendresse. La Charité dont cette ame est remplie, en efface les taches. Beaucoup de péchés lui sont remis, dit Jésus-Christ, parlant de Magdeleine, parce qu'elle a beaucoup aimé. Pag. 45-49. Non pas qu'en exaltant la Charité par

dessus toutes les autres vertus, je veuille dégrader celles qui sont moins parfaites; excès condamnable, et justement proscrit par l'Eglise; mais parce que de toutes les vertus, la Charité qui en est la plus excellente, est la source féconde du mérite et du plus grand mérite des œuvres dans les Justes. Pag. 49-52.

2.° *Les plus puissans secours.* Au seul précepte d'aimer Dieu, peuvent se réduire tous les autres, dit S. Augustin, parce que la ferveur de cet amour devient l'appui de la fidélité, parce que l'on fait beaucoup, et sans effort, pour Dieu, quand on l'aime beaucoup. Exemple des Martyrs, des Apôtres, des Saints Penitens. Que faut-il donc pour remplir tous ses devoirs? Aimer Dieu. En aimant Dieu, plus d'obstacles, plus d'ennemis, plus de sacrifices. Pourquoi, au contraire, tant d'infractions à la loi, tant de langueurs dans l'observation de la loi, tant d'obscurités dans la connoissance même de la loi, parce que l'on n'aime pas Dieu. Pag. 53-62.

3.° *Les plus solides consolations.* Té-

moins celles qu'éprouvoient une Sainte Thérèse, un S. Augustin, un S. Bernard, un S. Paul, et dont leur génie même n'a pu exprimer les ineffables ravissemens. Pag. 62-64. Et je ne parle pas ici des dons extraordinaires, quoique connus et communiqués encore de nos jours. Parlons seulement d'après les idées naturelles des hommes. Qu'aiment-ils, quand ils aiment un autre objet que Dieu? Quel est celui qui puisse suffire à leur bonheur? Vide, inconstance, satiété, dégoûts. Heureux contraste pour les amis de Dieu. Ils aiment un objet infini, toujours présent, éternel, bienfaisant, toujours sensible à leur amour, et auquel ils peuvent toujours le témoigner, dont ils ne peuvent être séparés par la Mort elle-même, puisque la Mort, qui brise tous les autres liens, ne fait que les réunir à celui qu'ils aiment. Pag. 64-71.

Exhortation à l'amour de Dieu par les sentimens naturels au cœur de l'homme, développés et excités par la Religion. Pag. 71.-78.

Sermon pour le Lundi de la quatrième Semaine de Carême. Sur le Respect humain.

Dans ce qui concerne le salut, vous ne devez point avoir égard aux jugemens du Monde: première Partie. Si vous avez égard aux jugemens du Monde, vous avez tout à craindre pour le salut: seconde Partie. Pag. 81.

Premiere Partie. — Vous ne devez point avoir égard aux jugemens du Monde, pour trois raisons principales, que je tire et du Monde, et de vous-mêmes, et de la Religion du Monde, dont les jugemens en cette matière, ne sont point compétens; de vous-mêmes, en qui cette crainte devient contradiction, inconséquence; de la Religion qui vous prémunit solidement contre ces frayeurs. Pag. 82.

1.° Je suppose que le Monde parlera de votre fidélité à remplir les devoirs

du Christianisme, qu'il en tirera des conséquences fausses, mensongères, qu'il se déclarera votre ennemi. Vaut-il mieux, pour votre salut, en obtenir des applaudissemens contre lesquels Jésus-Christ a dit anathême? Vous voulez agir pour votre salut ou pour votre perfection, et en cela, le Monde vous censurera. Mais n'êtes-vous pas assuré que Dieu vous justifiera. Entre deux jugemens aussi contraires, il faut qu'il y en ait un où il y ait erreur. Est-ce de la part de Dieu? Non, sans doute; c'est donc de la part du Monde. Pag. 82-86. Il est vrai, mais cette erreur est si répandue, qu'elle est formidable. Connoissez donc mieux ces Juges qui vous effrayent par leurs méprisables arrêts. Quels sont-ils? Les ennemis de Dieu lui-même, qui le méprisent dans ses membres, comme ils ont fait de sa personne; des Incrédules, des Impies de profession. Pag. 86-88. Des gens même vertueux plaisanteront de votre régularité. Non; par cela seul qu'ils sont vertueux, ils ne la blâmeront pas; la vertu n'est point opposée à elle-même. Pag. 88-90. Vous

croyez qu'on vous blâme; intérieurement on vous applaudit, ils vous rendent un secret hommage, ces Voluptueux, ces Femmes du Monde, qu'entraînent les passions et les vanités. Ce qu'ils méprisent, ce sont ceux qui les imitent; et voilà ceux à qui les jugemens du Monde sont redoutables. Il est le premier à déchirer ceux qu'il a pervertis. Mais les railleries dont vous seriez l'objet, à quoi se réduiront-elle? Que vous êtes fidèles à la loi de Dieu. Puisque cela est vrai, pouvez-vous vous en allarmer, sans être, 2.°, en contradiction avec vous-mêmes? Que je vous demande ici, à ce moment, quelle est votre Religion, votre Foi : ma question vous étonne. Vous vous pressez de me répondre que vous êtes Chrétiens. Ne l'êtes-vous que dans le Temple? Ce qui étonne bien davantage, c'est qu'il y ait, entre votre Foi et votre conduite, une si éloquente disproportion aux yeux même de ceux dont vous craignez les jugemens; car, enfin, le Monde lui-même est frappé de cette inconséquence; il l'observe pour

la flétrir de ces plus amers reproches. C'est vous-mêmes qui vous les attirez, ces reproches. Vous êtes les premiers à dire que l'on doit se conformer aux lois de son Etat; Chrétien de profession, vous rougissez de l'être en effet. Accordez-vous donc avec vous-mêmes. Pag. 90-104. J'ai honte pour vous, disoit S. Augustin à un Sage du Paganisme: Vous reconnoissez qu'il n'est qu'un Dieu à adorer, et vous en reconnoissez mille fabuleux. Etes-vous plus raisonnables? Ceux à qui vous marquez tant de déférence, par la crainte que vous avez de leurs jugemens, oseriez-vous les imiter, les avouer pour amis? Sont-ils dignes de l'être? Donc, ou ne craignez pas la satyre de ceux dont vous ne devez pas en effet ambitionner le suffrage, ou n'estimez pas ceux qui satyrisent les gens de bien. Pag. 104-106. Vous sentez bien la bassesse de semblables contradictions; mais vous n'avez pas la force de les surmonter. Recourez, 3.°, à la Religion. Que vous dit-elle? Que c'est de Jésus-Christ que vous avez reçu la

loi, et avec elle l'étendard de cette croix qui a vaincu le Monde, pour vous apprendre à vous-même à le vaincre, comme étant non-seulement le disciple, mais le soldat de Jésus-Christ. Pag. 106-110. Et que de puissans motifs pour vous soutenir dans le combat! Vous faut-il des exemples? Vous avez ceux des Saints Confesseurs, celui de Jésus-Christ lui-même. Bien loin de rougir de sa croix, c'est en elle que l'Apôtre met toute sa gloire. Pag. 110-115.

Seconde Partie. — Si vous craignez le Monde, vous avez tout à craindre pour le salut, parce que la crainte du Monde tend directement à la destruction de la vertu; parce qu'elle devient souvent un principe fécond du péché, parce qu'elle met obstacle à la réparation du péché.

1.° La crainte du Monde, ou respect humain, tend à la destruction de la vertu: comment? En l'empêchant de se montrer : si l'humilité chrétienne nous fait un devoir de tenir nos vertus secrètes, l'édification publique demande

qu'elles se produisent; or, c'est à quoi s'oppose le respect humain. On n'est pas aussitôt un Pécheur déclaré; mais l'on est adorateur timide; on veut encore appartenir à Dieu; mais on ne veut pas être aperçu; on renferme au dedans de soi, les plus saints désirs; on veut faire au Monde sa part, et c'est là un commencement d'infidélité, une première victoire pour le Monde, qui l'autorise à en exiger bientôt de nouvelles; et, de concession en concession, il parvient sinon à étouffer, toujours, à affoiblir ce courage si nécessaire pour donner à la vertu le triomphe public qu'elle a droit de prétendre. Pag. 115-120. Vous alléguez que vous ne voulez pas être remarqué. Mais est-ce ainsi que les Maîtres du Monde veulent être servis? Mais où donc est votre foi et votre amour pour Dieu? Mais seriez-vous donc fâché que Dieu vous fît remarquer, comme autrefois son serviteur Job? Il en est tant qui se font remarquer par leurs désordres; vous craignez, vous, de l'être par vos hommages! Que l'on vous remarque, la Re-

ligion y gagnera; vous lui servirez de témoins. Précepte nécessaire, surtout aux Grands, parce que leur élévation fixant sur eux les regards, c'est par leur bon exemple qu'ils doivent les arrêter. Au contraire, que résulte-t-il de leur part, de cette crainte pusillanime du Monde? L'édification publique est abandonnée au peuple; on commence par craindre le Monde, et l'on rougit d'en adorer le Sauveur. Pag. 120-126. Mais, dit-on, ne suffit-t-il du culte intérieur? Ainsi, en renfermant la Religion dans l'intérieur, l'impiété de nos jours cherche à l'anéantir. Pag. 126-128.

2.° La crainte du Monde, ou respect humain, source de péchés, parce qu'elle amène une disposition genérale pour tomber dans le péché; foible par un endroit, vous risquez de l'être par tous; de devenir coupables, et en péchant vous-même, et en faisant pécher les autres. On s'abandonne devant vous à la médisance, à la licence des discours; votre cœur réclame en secret; mais votre bouche est muette; et, par respect

humain, vous autorisez un langage que la vertu réprouve. Pag. 128-132. Dans le Temple, vous vous permettez, par respect humain, un maintien, des entretiens que la présence de Dieu condamne; dans le Monde, vous vous livrez à des sociétés, à des liaisons, à des maximes, dont la vertu s'allarme, mais auxquelles le respect humain enchaîne. On craindroit de se singulariser avec Jésus-Christ; et l'on ne craint pas de se perdre avec la multitude! Car, où vous mènera cette complaisance pour le Monde? Comme Aaron, vous craignez les murmures d'un peuple idolâtre; sera-t-il étonnant que, bientôt comme lui, vous ne concouriez à ériger l'idole, et à l'orner de vos propres mains? Pag. 132-137. Dire que le Monde vous a entraînés, est-ce une excuse? Pierre ne vouloit pas renier Jésus-Christ; Pilate ne vouloit pas le condamner. Pierre et Pilate manquent de courage; l'un devient infidèle, l'autre coupable de la mort de Jésus-Christ. S'il est encore aujourd'hui des persécuteurs, qu'il y ait donc aussi

des Apôtres et des Confesseurs! Pag. 137-140.

3.° Crainte du Monde, ou respect humain, obstacle à la réparation du péché. Le trouble de votre conscience, l'impression de la grâce essayent de vous ramener à la pénitence; un faux respect humain vous retient. Courageux pour le crime, vous êtes sans force pour la réparation; et, après avoir vécu pécheur, on mourra impénitent. On a vécu dans l'erreur de l'hérésie; dans le dérèglement de l'irreligion; misérable esclave du respect humain, on mourra dans l'erreur et dans l'impiété. Pag. 140-146. Avec combien de raison Tertullien a dit : Je suis assuré de mon salut, si je ne rougis pas de mon Dieu: parce que, comme on ne peut pas supposer que celui-là se sauve, qui rougit de son Sauveur; de même on a tout à espérer de celui qui, pour aller à son Sauveur, sait braver les jugemens du Monde. Pag. 146-147.

Daniel, après avoir mis à mort le Dragon que les Babyloniens adoroient:

Voilà donc, leur dit-il, l'objet de votre culte : Un jour viendra où ce Monde, le frivole objet de votre culte, la vaine cause de vos chimériques terreurs sera anéanti : que vous restera-t-il? de partager son opprobre et son éternel châtiment. Plutôt, comme Pierre devenu infidèle par respect humain, ne vous rendez pas indociles aux regards du Sauveur qui vous rappelle à lui, à sa voix qui vous presse, aux impressions de la reconnoissance qui parle pour lui en sa faveur. A la crainte du Monde, opposez la force de la Religion, la foiblesse du Monde même, la voix de tous vos intérêts. Pag. 147-154.

Sermon pour le Mardi de la quatrième Semaine de Carême. Gloire de l'Humilité.

Selon les uns, l'humilité n'est pas digne des ames nobles; selon les autres,

elle n'est pas nécessaire aux ames chrétiennes. Je m'attache aujourd'hui à prouver seulement sa grandeur; une autre fois, j'en démontrerai la nécessité. Quelle est la nature de l'humilité; quelle est l'honorable idée que le Monde lui-même conçoit de l'humilité; quel est, aux yeux de Dieu, le prix de l'humilité: trois aspects qui fourniront les trois parties de ce Discours. Pag. 159 161.

Premiere Partie. — Comment apprécier la gloire de l'humilité qui la fait consister à ne pas même la laisser paroître? C'est le Christianisme qui seul nous l'explique, en nous apprenant à connoître la nature de l'humilité. Etudions-la dans ses caractères opposés à ceux de l'orgueil. Il est, dit S. Grégoire, en parlant de l'orgueil, quatre manières différentes dont se manifeste le derèglement de l'homme: Ou il croit tenir de lui-même ce qu'il a de bien, en voilà l'aveuglement; ou il croit l'avoir comme un apanage qui lui est dû, en voilà la présomption; ou il se glo-

rifie même de ce qu'il n'a pas; en voilà l'imposture; ou, s'il le possède, il veut que l'admiration d'autrui, excitée par ce spectacle, flatte sa vanité; en même temps que la privation de ces avantages dans les autres, le porte à s'en prévaloir auprès d'eux, en voilà la dureté. Dans l'humilité, caractères tout opposés. 1.° Caractère de discernement et d'équité, puisque rien n'est plus sage ni plus juste que de ne pas confondre ce qui est dans nous avec ce qui est à nous. Qu'avez-vous, dit l'Apôtre, que vous n'ayez pas reçu; et, si vous l'avez reçu, pourquoi vous l'attribuer comme si vous n'en étiez redevable qu'à vous-même? Sentiment que l'humilité corrige par cette droiture qui, reconnoissant qu'elle est la source primitive d'où dérivent tous les biens, en fait remonter la gloire à Dieu seul, qui seul en est le principe. Pag. 161-167. On peut donc être solidement humble au sein des honneurs. Pag. 167-168. 2.° Caractère de reconnoissance, opposé aux présomp-

tions de la vanité. Après avoir comblé Israël de ses bienfaits, le Seigneur ne manque pas de l'avertir qu'il ne les tenoit que de sa pure bienfaisance. Combien un semblable avertissement seroit-il encore nécessaire à l'égard de tant d'Heureux du siécle, qui ne parlent que de leurs prétentions et de leurs droits, jamais de la main de qui ils tiennent les avantages dont ils jouissent ; méconnoissant que le Maître suprême qui leur a donné beaucoup, ne leur devoit rien! L'humilité se dit avec l'Apôtre : *Ce que je suis, c'est par la grâce de Dieu que je le suis.* Contente de ce qu'elle possède, elle le fait remonter à la source de tous les dons, et n'affecte point les apparences de ceux dont elle est privée. Pag. 168-174. 3.° Caractère de modération dans l'usage que l'humilité fait de ses avantages, opposé au faste avec lequel l'orgueil étale les siens, et dont on ne manque pas de le punir par la haine qu'il excite. 4.° Caractère de Charité opposé au sentiment de dureté

qui accompagne l'orgueil. Pag. 174-176.

L'humilité n'est donc pas une vertu obscure; elle peut donc être la vertu des grandes ames. Bien plus, elle ne peut convenir qu'à elles; tandis que l'orgueil est la passion des ames bornées, foibles, rampantes, etc. Pag. 176-179.

Seconde Partie. — Dégagée des fausses couleurs qu'on leur prête; qu'est la vraie humilité dans l'esprit même du Monde? Voyez-la mêlée à l'éclat de la naissance et aux prérogatives du rang: le charme de son autorité fait chérir le joug de l'obéissance; à l'éclat de la réputation et des talens: elle s'attire d'autant plus d'hommages qu'elle les recherche moins; à la gloire des exploits et des conquêtes: l'admiration publique s'empresse d'autant plus de publier ses succès, qu'elle met moins d'empressement à les vanter; à la faveur et au crédit: un pouvoir modeste trouve plus d'approbateurs que de rivaux. Pag.

179-193. Au milieu même du Monde, où l'orgueil domine, que de leçons d'humilité! que d'eloges de l'humilité! que de censures amères des vices qui blessent l'humilité! Pag. 193-197.

Troisième Partie. — Dieu l'a déclaré dans ses saints oracles : autant il déteste l'orgueil, autant il chérit et se plaît à faire triompher l'humilité. Exemple : Abraham. Pag. 197-200. C'est aux ames humbles qu'il se communique; c'est à elles qu'il communique et la science qui les éclaire, et la consolation qui les soutient. Exemples : Saint Paul, Jérémie, Gedéon, David. Pag. 200-204. De là ces prodiges qui nous étonnent. Châtimens dont le même Dieu punit l'orgueil dans Pharaon, Sennachérib, Nabuchodonozor, Antiochus, Aman. Pourquoi? Parce que l'orgueil est un attentat sacrilege sur les droits de Dieu. Pag. 204-210. Dira-t-on que Dieu ne punisse que l'excès de l'orgueil? David lui-même n'est pas épargné, pour s'être abandonné au sentiment d'une coupable vanité. Pag.

210-211. Ce n'est que par l'humilité que nous pouvons obtenir accès auprès de Dieu Pag. 211-214.

Sermon pour le Jeudi de la quatrième Semaine de Carême. Sur la Miséricode de Dieu.

Pour se convertir, deux choses absolument nécessaires : La douleur sincère du péché, et la ferme espérance du pardon. Or, c'est par l'idée de la miséricorde de Dieu que je viens exhorter les Pécheurs à l'une et à l'autre. Motif de douleur : l'idée de la miséricorde de Dieu a de quoi animer vivement le repentir du péché, par le souvenir de ce qu'elle a déja fait en faveur du Pécheur qui s'est éloigné de Dieu ; première Partie. Motif d'espérance : l'idée de la miséricorde de Dieu a de quoi soutenir efficacement l'espoir du Pécheur pour le présent, par la vue de ce qu'elle est encore

prête à faire pour lui, dès qu'il revient à Dieu; seconde Partie. Pag. 218-219.

Premiere Partie. — Pour engager le Pécheur à revenir à Dieu, il suffit d'opposer sa conduite à l'égard de Dieu, à celle que Dieu a tenue à son égard. Tendre dans les sentimens de sa miséricorde, Dieu l'aimoit; prévenant dans les mouvemens de sa miséricorde, Dieu le recherchoit; patient dans la durée de sa miséricorde, Dieu l'attendoit. Pag. 220 221.

1.° Quelle que soit la haine que Dieu porte au péché, son amour pour le Pécheur combattoit le mouvement de sa vengeance. Il avoit pour lui le cœur de David pour son fils Absalon, tout ingrat et rebelle qu'il étoit. Pag. 221-226. Et quelle en est la preuve? Le don qu'il nous a fait de son propre Fils pour nous sauver, les oracles de son Evangile qui ne cessent de nous peindre sa miséricorde sont les images les plus tendres, jusqu'à vous la présenter comme supé-

rieure à celle d'une mère pour son fils. Pag. 226-230. — 2.° Les recherches de sa miséricorde éclatent par tous les moyens de salut qu'il nous prodigue, par les impressions de sa grâce, par la voix de ses Ministres envoyés par lui-même auprès du Pécheur pour sa conversion; et, néanmoins toujours rebelle, le Pécheur ne sait opposer à ses empressemens que des rebuts. Vainement il nous rappelle comme il fit l'ingrate Jérusalem, il pleure sur nous; hélas! l'histoire de la Cité perfide est celle de tous les siècles, et pourtant il ne cesse pas encore de nous aimer; il se tient à la porte de nos cœurs, qu'il essaye de retenir dans la vertu, ou d'y ramener, quand nous avons eu le malheur de nous égarer; en y suscitant ce trouble secret qui nous avertissoit avant la chûte, ou ces remords qui nous punissoient après la chûte, diversifiant son langage avec les circonstances, et multipliant les secours, quand nous multiplions les résistances. Pag. 230-

250. 3.° Dieu vous a attendus, Pécheurs! Que deveniez-vous dans l'état où le péché vous met, que deviendriez-vous encore aujourd'hui, si la miséricorde de Dieu se fût lassée? Pag. 250-252. Dieu vous a attendus! Combien de temps? Depuis les commencemens de ces longues habitudes qui vous ont endurcis dans le péché. Pag. 252-253. On s'étonne qu'il laisse vivre si longtemps des hommes scandaleusement criminels. C'est à sa miséricorde seule à expliquer cette sorte de mystère. Elle menage à ces Pécheurs, comme aux Ninivites, le temps de la pénitence. Il n'a pas voulu votre perte; lui pourriez-vous refuser votre repentir? Pag. 253 258.

Seconde Partie. — Quelquefois il arrive que, du sentiment vif de la componction, on tombe dans le piége du découragement; première tentation: pour la combattre, je vais lui opposer les puissans secours de la miséricorde. D'abord consolé par l'idée vive de la

miséricorde, on en perd de vue l'image sensible, et l'on ne voit plus que ses péches; seconde tentation, à laquelle j'oppose les exemples frappans de la miséricorde. Enfin, comme la grandeur et le nombre des péchés ont produit une salutaire confusion, par là même aussi qu'on les reconnoît si multipliés et si grands, ils redoublent quelquefois les allarmes, et les portent à l'excès; troisième tentation que je combats par l'exposé de l'étendue immense de la miséricorde. Pag. 259 260.

1.° *Découragement.* Piége subtil tendu par le Tentateur. On se dit: Je suis pécheur, et je le suis depuis longtemps. Il est vrai, répond S. Chrysostôme, vous avez fait ce qu'il falloit pour vous perdre; mais Dieu est prêt encore à faire pour vous ce qui est nécessaire pour vous sauver. Langage appuyé et sur l'idée de Dieu, et sur la parole de Dieu, et sur la conduite de Dieu. Sur l'idée de Dieu: car il est sincère; et comment y auroit-il de la sincérité

dans les invitations qu'il vous fait de revenir à lui, si, sachant que par vous seul, vous ne le pouvez pas, il vous en refusoit les moyens? Quoi! Il laisseroit imparfait son ouvrage! Il vous attireroit avec douceur, et vous repousseroit avec colère! Dites-nous que vous ne vous sentez capables de rien; nous vous répondrons, avec l'Apôtre, qu'avec le secours de Dieu, vous pouvez tout; avec S. Augustin, que Dieu vous avertit de faire ce que vous pouvez, de demander ce que vous ne pouvez pas; et qu'il vous aide, afin que vous le puissiez. Cette même volonté qu'il vous inspire de mieux vivre à l'avenir, est elle-même une preuve et un garant du pouvoir qu'il y joint. Sur sa parole: *Convertissez-vous à moi, et je me convertirai à vous.* Donc quand vous vous rapprocherez de lui, par la douleur sincère du péché; il se rapprochera lui-même de vous par une plus grande abondance de grâce pour le présent. Et comme sa miséricorde vous avoit devancés

dans la carrière de la vertu pour vous l'ouvrir; de même, selon la parole du Prophête, elle vous y suivra pour que vous y marchiez sur sa conduite. L'expérience l'atteste: s'il est vrai qu'un grand nombre s'écarte des routes de la justice; il est vrai aussi que nous en voyons plusieurs y revenir. Or, c'est dans eux que s'accomplit cette parole du Seigneur: Je mettrai dans vous un esprit et un cœur nouveau; *esprit* nouveau; parce qu'éclairé par la grâce, il voit pour lui la nécessité d'une vie nouvelle, il se convainc des vérités du salut; *cœur* nouveau; parce qu'aux affections qui le portoient au mal, il substitue celles qui lui font goûter le bien; parce qu'il remplace le trouble des premiers par la paix dont les seconds sont la source. Vous en êtes la preuve, ames saintement converties. Pag. 260-274.

2.° *Souvenir du passé.* A force de considérer ce qu'on mérite en qualité de Pécheur, on perd de vue ce qu'on

doit espérer en qualité de pénitent. Il est vrai que nous lisons : Ne dites jamais : *La miséricorde de Dieu est grande, elle me pardonnera la multitude de mes péchés;* mais nous lisons aussi : *Le Seigneur est plein de miséricorde; au jour de l'affliction il remettra les péchés.* Nulle contradiction dans l'apparente opposition de ce langage. C'est-à-dire que si, dès-à-présent, vous ne mettez à profit les offres de la clémence du Seigneur, vous courez les risques de toute la sévérité de la justice; mais que si l'affliction pénètre vos cœurs d'un vif sentiment de douleur et de confiance dans sa miséricorde, tous ses trésors vous seront ouverts comme à l'enfant prodigue sincèrement revenu à la maison de son père; comme à la Pécheresse de l'Evangile, à qui beaucoup de péchés sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé; comme au Larron pénitent. Oracles de Jésus-Christ à ce sujet. Caractères de sa miséricorde envers le Pécheur. Pag. 274-284.

3.° *Allarmes fondées sur le nombre et la grièveté des péchés.* Dieu nous déclare qu'il oubliera toutes les iniquités dont l'Impie s'est rendu coupable, s'il en fait pénitence. C'est donc contredire ouvertement la parole de Dieu, que de penser qu'il est des iniquités qu'il ne pourra jamais consentir à oublier. Peut-il y avoir dans un cœur humain plus de malice, qu'il n'y a de bonté dans le cœur de Dieu? Pag. 284-287. Ne mesurons pas la miséricorde de Dieu par celle des hommes. Que la confession des péchés remplisse toutes les conditions prescrites; ils sont tous pardonnés. La gloire de Dieu lui-même se trouve intéressée dans l'exercice de sa clémence; c'est lui qui nous l'affirme: *Exaltabitur parcens vobis.* Sa gloire, qui se manifeste par les actes de sa puissance, n'éclatera pas moins dans les effets de sa tendresse. La rémission des péchés, qui paroissent n'avoir aucune borne, dévoilera cette générosité divine qui ne sauroit avoir de mesure. En vous par-

donnant, il contente sa propre justice, puisqu'elle triomphe par l'application des mérites infinis de la victime qui a bien voulu se dévouer pour nous. Pag. 287-290. Témoignages des Saints Pères. Pag. 292-294. Le Pecheur peut-il jamais se désespérer à la vue de la Croix? Elle a pu effacer tous les crimes de la Terre; seroit-elle sans efficacité pour les vôtres? Pag. 294-298.

Sermon pour le Vendredi de la quatrième Semaine de Caréme. Sur les afflictions.

Vous souffrez: ne vous en étonnez pas; vous êtes Chrétiens, le Christianisme vous appelle expressément aux souffrances; première Partie. Vous souffrez: ne vous en plaignez pas, vous en deviendrez plus Chrétiens; les afflictions vous appellent efficacement au

Christianisme ; seconde Partie. Pag. 303-304.

Premiere Partie. — Les afflictions sont le juste apanage de ceux qui professent sincèrement le Christianisme: pourquoi? Le Christianisme est né sur la croix de Jésus-Christ; or, puisque les Chrétiens sont les fils de la croix, ils doivent en porter sur eux le caractère. S. Chrysostôme, Tertullien. Quel fut le caractère du Christ? Les Prophêtes et les Evangélistes le désignent sous le nom de l'homme de douleurs. A l'exemple de notre Chef, c'est là, dit S. Paul, notre vocation, *In hoc positi sumus.* Celui qui ne porte pas ma croix, n'est pas digne de moi, nous dit Jésus-Christ lui-même. Et c'étoit là ce qui faisoit dire au saint Evêque d'Antioche allant au martyre : Je commence à présent à être disciple de Jesus-Christ. Si donc vous ne souffrez rien pour Jésus-Christ, craignez que vous n'ayez pas encore commencé à vivre pieusement en lui. Pag. 304-312.

Mais, dira-t-on, si les afflictions sont, au langage même de l'Ecriture, ce joug pesant, imposé des leur naissance à tous les enfans d'Adam; si d'autres que les Chrétiens sont condamnés à l'affliction; comment ce qui convient si universellement à tous, peut-il renfermer quelque chose de particulier à ceux qui professent le Christianisme? Je réponds que, si les afflictions sont, dans l'ordre de la nature, le partage de tous les hommes, elles acquièrent un caractère propre à l'égard des Chrétiens: pourquoi? Parce qu'elles les honorent, en leur imprimant cette distinction particulière; elles les enrichissent, en leur ménageant un moyen de plus d'arriver au royaume du Ciel; elles les sanctifient par l'occasion de signaler leur amour pour Jésus-Christ.

1.° Glorieuse distinction. Les autres hommes souffrent uniquement par la necessité de leur condition; les Chrétiens connoissent et estiment la valeur de leurs souffrances; c'est là ce qui les

distingue. De toutes les routes qui conduisent au salut, c'est là celle que l'Homme-Dieu a choisie et consacrée le plus spécialement. Celle par où ont marché tous les Justes. Pag. 312-318.

2.° Moyen de salut. De là, dans tous les Justes, cette sainte recherche des souffrances, dans la crainte de s'exposer aux anathêmes lancés contre ceux qui trouvent dans le Monde leur satisfaction. Non point que, par un bon usage des prospérités, on ne puisse sanctifier les prospérités mêmes; mais, des precautions mêmes qu'elles se croyent obligées de prendre contre la séduction des prospérités, elles nous donnent le droit de conclure que l'adversité est la route la plus sûre pour le salut. Il est difficile, comme l'écrivoit S. Jérôme, qu'on jouisse toujours des biens présens, sans préjudice des biens futurs; et, qu'ayant reçu sa récompense dans ce Monde, on doive en attendre encore dans l'autre. La voie des souffrances au contraire, voie la plus abrégée,

parce qu'elle est en même temps une voie d'épreuve, une voie d'expiation, une voie de mérite. Exemples de Josephe, de Jérémie, de Job, de Lazare. Et, s'il n'est rien qui ne doive faire redouter aux hommes le faux bonheur qu'offre le Monde, tout se réunit pour montrer aux Chretiens le gage de leur salut dans les afflictions. Pag. 318-327.

3.° Moyen de signaler son amour pour Jésus-Christ. C'est la pensee de S. Paul quand il disoit aux Hébreux : *Regardez Jésus, auteur et consommateur de votre foi, qui pour vous a souffert les tourmens et l'ignominie de la croix ;* et que cette vue nourrisse votre reconnoissance et votre amour. De là cette heureuse ardeur avec laquelle tant de Saints Confesseurs se disoient: *Allons et mourons avec lui*, parce que plus on aime Jésus-Christ, plus on désire de lui ressembler; et, par cette raison là même, il ménage souvent plus d'afflictions à ceux qui sont plus pénétrés de son

amour. Pag. 327-330. Non assurément qu'il se plaise dans les malheurs de ses créatures; mais il se plaît à voir ses créatures prendre occasion de leurs malheurs, pour lui marquer leur amour; il se plaît à voir qu'on le glorifie par la même voie par laquelle il a lui même glorifié son Père. Pag. 330-333. Si vous n'êtes pas disposés à boire dans le même calice que lui, comment osez-vous vous flatter d'aimer le Sauveur que vous adorez? Vous lui promettez une fidèle conformité à ses vues; et qu'il vous mette à l'épreuve, aussitôt votre courage s'évanouit; étrange contraste! Ce qu'il désiroit le plus ardemment, c'étoit de boire le calice de sa passion; et vous refuseriez de lui prouver, en souffrant, que vous l'aimez? Pag. 333-336.

Seconde Partie. — Les souffrances sont un des moyens les plus efficaces de nous éloigner des désordres que proscrit la sainte morale du Christianisme; un des motifs les plus pressans de ne s'attacher qu'aux grands objets

que présente le Christianisme; une des circonstances les plus favorables pour faire éclater la force que donne le Christianisme. Donc, avantages des afflictions :

1.° Par rapport aux désordres que condamne la morale du Christianisme: quel moyen plus propre à vous en retirer que celui qui peut tout-à-la-fois, et vous engager à réfléchir sur le mal que renferment ces désordres, et vous préparer au dégoût des fausses douceurs qui en sont l'aliment, et vous soustraire aux occasions multipliées qui les produisent? Tel est l'effet des afflictions. 1.° Dieu permet que vous soyez malheureux, pour que vous cessiez d'être coupables. Le plus grand danger du Pécheur, c'est d'être heureux dans son péché. Le Prodigue de l'Evangile ne commence à réfléchir, que quand il commence à tomber dans l'indigence. De la tribulation sort assez ordinairement une lumière vive qui manifeste d'abord le péché. 2.° Parlez à cet

homme dans l'affliction, parlez-lui de ces fêtes du Monde, auxquelles auparavant il trouvoit tant de charme, il n'a plus pour elles que du dégoût. A son langage, vous le croiriez presque un Pecheur converti. Sentiment qui n'est encore que celui de l'homme, mais auquel on espère de voir succéder plus aisément celui de Chrétien. Qu'il vienne à s'affoiblir; il n'en est pas moins vrai qu'il tendoit à détourner du péché, et c'étoit là le bienfait de l'affliction. Pag. 336-345. 3.° Un troisième avantage qu'elle procure, c'est d'eloigner l'occasion. La perte de la santé, de la richesse, de la jeunesse: autant de grâces qui détournent les tentations et les chûtes. Tous les autres moyens de salut échouoient contre l'endurcissement du cœur; l'affliction l'a amolli, et l'a ramené à Dieu. Pag. 345-349.

2.° Par rapport aux motifs pressans de nous attacher aux grands objets que nous présente le Christianisme. Ce n'est pas au milieu de l'ivresse où nous jettent les

prospérités, que l'on aime à s'en occuper. C'est à l'adversité que cette œuvre est le plus souvent réservée. C'est elle qui adresse au Ciel ces vœux ardens, par lesquels on essaye d'en fléchir la justice, et d'en désarmer la colère. Exemples de Jonas, des habitans de Bethulie, de David, de Nabuchodonozor, de Manassé. Exemples journaliers. Leçons que donne l'adversité. Pag. 349-360.

3.° Par rapport aux moyens de faire éclater la force du Christianisme. Quand vous souffrez avec résignation, c'est la Religion elle-même qui triomphe dans votre personne; vous manifestez cette force de la patience chrétienne que S. Grégoire appelle la grandeur de toutes les vertus, et que l'Esprit saint nous assure être préférable aux victoires des conquérans. Pag. 360-361. Ne la confondez pas, cette patience, avec une insensibilité aussi fastueuse que chimérique, que l'orgueil humain a vainement essayé d'opposer à la douleur. Non, le Christianisme ne ferme point votre cœur à

l'impression de la tristesse; mais il la captive, il la modère. Pag. 361-363. A la vue du Chrétien souffrant, je me demande quel est donc le Maître puissant qui communique tant de force? Qu'il doit être grand, aimable, magnifique! Et voilà comme le Chrétien devient l'Apôtre de la Religion qu'il honore par ses souffrances. Pag. 363-365.

Cette résignation même devient souvent la source des plus abondantes consolations. Exemples des Saints. A ces consolations opposez celles que présente le Monde : Consolations foibles et bornées; stériles et inefficaces; fugitives et passagères; consolations importunes et à charge. Celles que donne la Religion ont, pour gage certain, la tendresse et la fidélité de Dieu. Pag. 364 jusqu'à la fin.

Sermon pour le Dimanche de la Passion. Sur la Charité envers le Prochain.

L'excellence de la Charité : première Partie. Les devoirs de la Charité : seconde Partie. Pag. 380-381.

Premiere Partie. — Elle est tout ensemble véritablement divine dans sa nature, absolument nécessaire dans la pratique, saintement abondante dans ses suites.

1.° Qu'est-elle dans sa source? Ce n'est pas dans les sentimens purement naturels que je la fais consister; mais dans l'amour que nous devons à Dieu même. L'amour de Dieu, l'amour du Prochain ne sont qu'une seule et même vertu; et remontent à une même source. Pag. 381-382.

La Charité qui a Dieu pour objet immédiat, se montre sous une grandeur plus frappante; mais c'est dans l'autre

le même principe, la même fin; et, comme dit S. Augustin, c'est par une même Charité que nous aimons Dieu et notre Prochain. Pag. 385-387. C'est la méconnoître que de la borner à un sentiment purement naturel. En se modelant sur la Charité par laquelle Dieu embrasse tous les hommes, la Charité envers le Prochain prend tous les caractères de celle de Dieu, son immensité, sa noblesse, sa constance, sa tendresse, sa générosité, son héroïsme. Parce que ce feu de la Charité s'est refroidi, et qu'il est remplacé par le honteux amour de soi-même qui rapporte à soi son objet et son terme; le Monde ne voit plus que des cœurs intéressés, avides, vains, jaloux, faux, durs, ingrats, pervers; autant de caractères opposés à celui de la Charité. Pag. 387-391.

2.° Quelque parfaite que soit sa nature, ne pensez pas qu'elle ne soit qu'une vertu de perfection, à laquelle tous ne sont pas appelés. Autant le caractère en est grand, autant la pratique en est nécessaire;

puisque Jésus-Christ déclare que le précepte de la Charité envers le Prochain est tout semblable au précepte de l'amour envers Dieu; précepte dont il appuye la foi sur son propre exemple; précepte qui, de la bouche du Maître, a passé dans celle des disciples; précepte donc tellement nécessaire, que sans la Charité, toutes les autres vertus sont sans effet, selon la doctrine précise de S. Paul. 391-395. Eussiez-vous le don des miracles, répandriez-vous vos trésors dans le sein des Indigens, étonneriez-vous le Monde par vos austérités; si vous n'avez la Charité que l'Evangile commande, vous n'êtes rien devant Dieu. Dieu ne règne point où ne règne point la Charité. Le Monde en convient lui-même. A ses yeux, le défaut de Charité discrédite toutes les autres vertus. Pag. 395-402. De là, l'affectation avec laquelle on publie certains actes de bienfaisance dont on approfondit peu le motif. Tant c'est une vérité constante, que la Charité est une vertu

essentielle à la Religion. Pag. 402-404.

3.° Excellence de la Charité vue dans ses effets, non-seulement par rapport aux biens divers qu'elle a répandus dans la société toute entière; mais plus particulièrement par rapport à ceux qu'elle opère dans le cœur même qu'elle sanctifie. Ce n'est point une de ces vertus isolées qui se concentrent en elles-mêmes. Qui dit une ame que la Charité anime, exprime en un seul mot les abondantes richesses qu'elle accumule; celles de la patience, de la grandeur de sentiment, d'une modeste simplicité, de la douceur, de la droiture; ce sont les traits sous lesquels S. Paul nous la peint, et dont il termine le tableau, en disant que l'accomplissement exact de ce seul précepte renferme toute la loi. Pag. 404-408. Et vous-mêmes quelle idée vous formez-vous d'un cœur chrétien où règne cette inestimable vertu? Vous ne craignez de sa part aucun de ces vices qui troublent la société. C'est que la

Charité amène à sa suite ce que les vertus ont de plus aimable, ce qu'il y a dans le mérite de plus éclatant, de plus doux dans les récompenses. Pag. 408-411. Au contraire, du défaut de la Charite naissent la plupart des désordres dont on a à gémir. Pag. 411-413.

Seconde Partie. — Devoirs qu'impose la Charité chrétienne. Je les trouve encore renfermés dans sa définition seule. Qu'est-ce que la Charité? C'est aimer, en vue de Dieu, son Prochain comme soi-même. L'aimer en vue de Dieu, voilà la pureté des motifs de la Charité; aimer le Prochain, voilà l'étendue de l'objet de la Charité; l'aimer comme soi-même, voilà la règle de l'exercice de la Charité. Trois caractères essentiels.

1.° Si le propre de la Charité est d'aimer en Dieu et pour Dieu, Dieu pour lui-même, le Prochain en vue de Dieu; il résulte, dit S. Thomas, qu'un amour du Prochain, dont Dieu ne seroit pas le motif, ne seroit pas

la Charité. Non pas que toute amitié purement naturelle et humaine soit vicieuse; mais ce n'est point là la Charité, quand il ne s'y rencontre pas le motif supérieur et chrétien qui la relève, la sanctifie, la rend digne de Dieu. Pag. 413-417.... On craint qu'en la dépouillant d'un sentiment naturel et humain, elle n'en soit moins vive et moins durable. Mais d'abord entendez le Monde lui-même parler de ces amitiés qui se forment dans son sein, et dont trop souvent il n'existe que le nom. Pour quelques traits épars d'amitié que l'histoire préconise, combien d'actes héroïques de Charité que la Religion a recueillis! Pag. 417-420. On veut que, pour être moins sensible, la Charité soit moins douce et moins satisfaisante. A la douceur empoisonnée d'une amitié qui n'est souvent que complicité, j'oppose la sainte douceur d'une véritable Charité. A l'exception du péché qu'elle ne favorise jamais, a quoi se refuse-t-elle? Pag. 420-422.

2.° Qu'est-ce que notre Prochain? S. Augustin explique ce mot, par sa signification propre et naturelle. Tout nous rapproche, dit-il, les uns des autres, et la condition de notre mortalité présente, et l'espérance de notre future immortalité. Frères dans l'ordre de la nature et de la Religion, voilà ce qui établit, en faveur de la Charité, son caractère d'universalité. Pag. 423-426. Ici combien d'objections s'élèvent! Comment, dit-on, aimer ceux dont les défauts nous repoussent de leurs personnes? Mais pour qui auroit-on de la Charité, si la perfection seule y avoit des droits? Pag. 426-429. Cet homme n'a avec moi aucun rapport. Un Sage du Paganisme fit autrefois entendre ce mot : Je suis homme, et je ne puis regarder la personne d'aucun homme, ni ses intérêts, comme étrangers; et le Peuple romain, tout entier, répondit par des transports d'admiration. Quoi! ce que la seule loi de la nature a dicté, la loi de l'Evangile ne pourra

pas le sanctionner? Pag. 429-431. Il est bien vrai qu'il y a un ordre à suivre dans les devoirs de la Charité; mais, s'il est des prédilections permises, il n'est point, dans l'Evangile, d'exclusion legitime. Pag. 431-432. On objecte que qui est ami de tout le Monde, ne l'est de personne: et l'on a raison, parce qu'il est trop vrai que le cœur de l'homme etant naturellement borné dans ses affections, en se divisant, elles s'affoiblissent. Mais, parce que la Charité est toute divine, elle peut multiplier ses sentimens au delà de ceux de l'humanité. Pag. 432-435.

3.° Parce qu'il nous est ordonné d'aimer le Prochain comme nous-mêmes; quelle est la règle de l'amour que nous nous devons à nous-mêmes? Aimer l'iniquité, ce n'est pas s'aimer, c'est se haïr soi-même, dit l'Esprit saint. Ainsi, exposer le salut de ses Frères, les engager dans les routes de l'iniquité; ce n'est pas les aimer. Faire aux hommes ce que l'on desireroit qu'ils fissent pour

nous; ne jamais faire à autrui ce que l'on ne voudroit pas qu'il fît par rapport à nous : voilà la double règle dont vous trouvez le principe dans le devoir de l'interêt legitime que vous vous devez à vous-même. Examinez-vous bien, d'après ce double principe. Pag. 435-443. L'observation en est difficile; il faut donc travailler fortement à l'acquérir. Mais étoit-elle plus difficile dans les premiers temps de l'Eglise, où la Charité faisoit le caracière propre des Chrétiens. Mais ce qu'elle a de difficile est bien adouci par ses motifs et par ses espérances. Pag. 443-446.

Sermon pour le Lundi de la Semaine de la Passion. Sur l'Amour de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Le mystère de l'Eucharistie est par excellence le mystère de l'amour de

Jésus-Christ. Il est la preuve la plus signalée de son amour envers les hommes, première Partie; et la plus solide consolation de l'amour des hommes envers J.-C.; seconde Partie. Pag. 449-450.

Premiere Partie. — L'amour de Jésus-Christ pleinement satisfait dans le sacrement de l'Eucharistie, parce que cet amour éclate singulièrement dans le motif de son institution; parce que cet amour y triomphe merveilleusement des obstacles, par la nature de ce sacrement; parce que son amour y couronne généreusement ses dons. Pag. 451.

1.° En consentant à se sacrifier pour le salut des hommes, Jésus-Christ leur avoit donné déja le témoignage le plus éclatant de son amour. Ce n'est point assez pour lui de s'immoler une fois, par des mains étrangères; il veut encore se donner à nous, par ses propres mains, et jusqu'à la fin. Eh! quel motif a pu l'y porter? Helas! il ne prévoyoit que trop nos ingratitudes. Pag. 451-461. Il ne mourra réellement qu'une

fois : mais son amour lui fait trouver, dans l'Eucharistie, le secret de renouveller sans cesse son sacrifice. Pag. 461-463.

2.° Pour cela, que de merveilles! Toutes les lois de la nature sont interverties par la vertu de sa toute-puissance; jusqu'à triompher de sa puissance elle-même. Dans l'œuvre de ses autres miracles, sa Divinité paroissoit éclipsée sous les voiles de son humanité : ici il absorbe jusqu'à son humanité même; et son anéantissement y devient le prodige de son amour. Pag. 463-469.

3.° Mourir pour les hommes, n'avoit été que le commencement de son amour; il met le comble à ses bienfaits, par l'institution de l'Eucharistie qui nous conserve sur la Terre son corps vivant et immortel. Il achève le bienfait de la Rédemption, en nous donnant le Rédempteur lui-même : il ne se donne point pour un temps, mais pour tous les siécles; il ne donne pas seulement

la grâce qui est le fruit de la Rédemption, mais l'Auteur même de la grâce; c'est donc là qu'il rappelle et qu'il surpasse tous les témoignages de son amour. Pag. 469-476.... A la vue des larmes que Jésus-Christ répandit sur le tombeau de Lazare, les Juifs disoient: Voilà jusqu'où il aimoit! Tant de bienfaits qu'il nous prodigue dans l'Eucharistie, feroient-ils sur nos cœurs moins d'impression? Pag. 476-477.

Seconde Partie. — Jésus-Christ, dans l'institution de l'Eucharistie, a consulté non-seulement son amour, mais le nôtre. Nous pouvions craindre de le perdre; il prévient nos allarmes par la perpétuité de sa présence: et voilà la constance de son amour. Nous pouvions craindre de n'avoir pas un libre accès auprès de lui; il seconde notre empressement par la facilité de jouir de sa présence: voilà la condescendance de son amour. Nous pouvions craindre de ne pouvoir pas répondre à son amour; il récompense notre ardeur par les fa-

veurs qui suivent de sa présence : voilà les effets sensibles de son amour. Pag. 478-479.

1.° Quand il annonça à ses Apôtres qu'il alloit les quitter pour retourner à son Père, dans quelle affliction il les plongea! Ce fut en leur promettant de les reunir un jour à lui, qu'il calma la tristesse de leur ame. Nous, nous le possédons avec la certitude de ne le perdre jamais. Sur la Terre nous sommes condamnés à perdre tout ce qui nous est cher. Mais, par la continuelle durée de son existence réelle auprès de nous, le Dieu sauveur nous dispose à l'éternelle possession du Dieu renumérateur. Pag. 480-485.

Vous ne voyez pas Jésus-Christ dans l'Eucharistie; mais il est certain que vous le possédez pour tous les temps. Ne confondez pas ce qu'est sur la Terre, la consolation de votre amour pour lui, avec ce qui en sera un jour dans le Ciel la recompense. Pag. 485-487.

2.° Un libre accès nous est toujours ouvert auprès de lui. Il n'en est pas

ainsi à l'égard des Grands du Monde. Que de difficultés pour arriver jusqu'à eux; que de réserves dans les communications auxquelles ils veulent bien condescendre quelquefois. Dans nos temples, Jésus-Christ nous attend et nous désire; tous les jours, à toutes les heures il y est pour nous y recevoir. Il y est, comme autrefois durant sa vie mortelle, accessible à la foule des Peuples qui venoient pour l'entendre. Encore n'étoit-ce alors que l'heureux avantage d'une portion des hommes; c'étoit là un trésor renfermé dans un seul lieu de l'Univers. Maintenant les Peuples les plus éloignés, le temple rustique, comme le plus majestueux, jouissent de sa présence. Il n'appartenoit qu'à un Homme-Dieu de satisfaire tous les hommes si abondamment, si universellement, si facilement. Pag. 487-494.

3.° Par combien d'effets divers de sa présence, il y récompense notre amour! Je ne parlerai point de la grâce intérieure qu'il nous accorde, lorsque nous le

recevons dans l'Eucharistie, et que par la communion il s'unit à nous; ni des douceurs dont il nous comble, quand nous l'adorons humblement dans l'Eucharistie, ni des miracles opérés par la Sainte Eucharistie. Je m'arrêterai aux marques de bonté que Jésus-Christ nous y donne extérieurement. Et d'abord combien de fois, sortant de l'obscurité du Tabernacle, étalant sa miséricorde par les voiles mêmes qui le cachent, laisse-t-il paroître à nos yeux ce qu'a de sensible le sacrement, en exposant à nos regards les apparences qui le couvrent! Et de là cette confiance qui nous fait recourir à lui dans nos calamités. Pag. 494-498. Ses faveurs ne seront pas bornées par l'enceinte de son temple; il ira les répandre jusques dans le sein des villes: il daigne les parcourir; il consent à entrer jusques dans nos maisons, pour y porter sa paix, jusques près du lit des mourans pour leur donner ses consolations. Pag. 498-503. Mais comment les hommes répondent-ils à ces saints em-

pressemens de l'amour de Jésus-Christ? Parce que ses bienfaits sont journaliers, ils sont à peine remarqués. Pag. 503-505. Il est au milieu de nous, et nous ne le connoissons pas. A la perpétuité de sa présence, à l'accès facile qu'elle nous offre, les hommes n'opposent que la persévérance de leur éloignement, de leurs froideurs, de leurs irrévérences. Pag. 505 et suivantes.

Sermon pour le Mardi de la Semaine de la Passion. Sur la Médisance.

La Médisance, péché qui a de quoi humilier aux yeux du Monde; première Partie : péché qui a de quoi faire trembler devant Dieu; seconde Partie. Pag. 515.

Première Partie. — Qu'est-ce que médire? C'est, répond S. Thomas, ter-

nir, injustement et en son absence, la réputation du Prochain. Péché humiliant aux yeux mêmes du Monde, par trois raisons : par la bassesse du principe qui originairement le produit ; par l'indécence des prétextes dont on cherche à l'excuser ; par l'idée flétrissante qui lui est toujours attachée. Pag. 516-517.

1.° L'orgueil, la jalousie, la haine, telle est ordinairement la source empoisonnée de ce vice méprisable jusques dans son origine. L'éclat d'un mérite étranger vous offusque ; vous cherchez à l'obscurcir, en vous vengeant de sa supériorité par la Médisance. Un concurrent l'a emporté sur vous ; vous vous en consolez par la Médisance. Telle personne a sur vous des avantages même frivoles, même funestes ; pour l'en punir, vous vous armez de la Médisance. Une autre vous déplaît ; vous croyez avoir à vous en plaindre ; elle éprouvera tout le fiel de votre Médisance.... On ne se méprend point sur

le motif secret de vos discours; et l'on sait bien en accuser les passions honteuses qui les animent et qui vous dévorent. Pag. 517-525.

2.° C'est par amusement, par légèreté, sans mauvais dessein que l'on médit. Par amusement? Consentiriez-vous qu'on crût dans le Monde que vous trouvez une source de plaisirs dans ce qui devient pour autrui une source de larmes? Pag. 526-527. Par amusement? Ainsi autrefois, pour le plaisir d'un vain peuple, on amenoit sous ses yeux des victimes humaines que l'on égorgeoit pour en amuser sa féroce curiosité. Image de ces cercles désœuvrés, où l'on immole à plaisir l'honneur et la réputation. Pag. 525-529. On le fait, dit-on, par imprudence. Vous frémissez à la seule idée d'un malheur imprévu dont on seroit la cause involontaire; et vous ne frémissez pas de ceux qu'entraîne une imprudence dont on a dû prévoir les conséquences. Vous n'avez pas eu l'intention de nuire. Eh! qu'importe que

le meurtrier qui m'attaque n'en veuille pas principalement à ma vie, si je péris de sa main?

3.° Vous n'avez prétendu que faire briller votre esprit. Déplorable ressource! On est bien moins ébloui dans le Monde de ces tours adroits dont s'applaudit le Médisant, qu'on n'est justement indigné de l'imprudente et coupable légèreté qui les lui suggère. Pag. 529-533. La Médisance fut légère. Mais reconnoissez-vous rien de léger dans ce qui affecte vos propres intérêts? Pourquoi donc deux poids et deux mesures? Ce qui vous paroît léger, l'est-il en lui-même, relativement à celui dont vous parlez? L'est-il dans l'esprit de ceux qui vous entendent? N'emprunte-t-il point de certaines circonstances une griéveté qui rejaillit sur la Médisance? Pag. 533-534. Vous prétendez n'avoir rien dit que de vrai. S. Thomas répond que la Médisance consiste non dans ce qui altère la vérité; mais dans ce qui ternit la réputation.... Quand il en seroit ainsi, vous

n'en deviendriez que plus coupable. Une accusation vraie, les recherches la confirment; rien ne pourra la détruire : elle portera donc plus sûrement une mortelle atteinte à la réputation qu'elle ose outrager. Pag. 534-537. Mais le fait étoit déja connu. Pourquoi l'accréditer encore par une notoriété éclatante? Saül étoit blessé : il ne pouvoit vivre longtemps: vous lui portez le dernier coup: Malheureux! s'écrie David, pourquoi hâter sa mort? Que ton sang soit versé, pour venger celui que tu as achevé de répandre. Pag. 537-538. Cette publicité même fut l'effet de la Médisance; en l'augmentant, échapperez-vous au reproche de cruauté? Non. Pag. 538-540. Je ne l'ai dit qu'à un petit nombre de personnes sûres. Etes-vous toujours assuré du secret? Que ces personnes soient vraiment estimables, quelle idée prendront-elles de vous? Pag. 540-542. Parce que vous ménagez peu la réputation d'autrui, la vôtre ne sera plus à l'abri des traits de la Médi-

sance; et le Monde lui-même ne vous fera pas plus de grâce que les autres n'en reçoivent de vous. On redoute, on évite le Médisant; et, comme l'a dit l'Esprit saint, le Médisant est l'abomination des hommes : il est surtout criminel aux yeux de Dieu. Pag. 542-547. Pourquoi?

SECONDE PARTIE. — Péché grief en lui-même; péché contagieux dans ses circonstances; péché durable par la difficulté de la réparation. Pag. 548.

1.° Pourquoi grief dans sa nature? Parce que, répond S. Jacques, celui qui médit de son frère manque à la loi de la Charité, qui défend de faire à autrui ce qu'on craint pour soi : à la loi de la justice; on se reprocheroit d'attenter à la propriété d'autrui; l'honneur est-il un bien moins précieux?... Dieu s'est déclaré le vengeur de l'iniquité; c'est usurper ses droits; c'est faire la fonction des Démons. Pag. 548-553. Aussi Dieu menace-t-il des plus terribles châtimens le péché de la Médisance. Pag. 553-558.

2.° Pourquoi péché contagieux dans ses circonstances? Omettons les suites funestes qu'elle entraîne, pour nous borner à ce que j'appelle le scandale de la Médisance. 1.° Scandale par rapport à la personne en présence de qui elle se fait. L'approbation qu'elle vous donne, vous sera imputée à vous-même. On enchérira sur vos révélations; et de là, un malheureux enchaînement de Médisances dont vous aurez été le premier artisan. Pag. 558-565. 2.° Scandale par rapport au caractère des personnes qui en sont l'objet. Comme ce qui est repréhensible dans tout Chrétien, le paroît, à plus forte raison, dans les gens de bien, que la vertu distingue, et plus encore dans ceux que leur état même doit consacrer; la dépravation du siécle saisit et grossit toujours volontiers le plus léger écart dont la vertu n'a pas su se préserver; c'est là où le libertinage croit triompher. Pag. 565-567. 3.° Scandale par rapport à la personne même qui médit: elle se pique de Piété, de Cha-

rité; c'est sur la Piété, sur la Charité elles-mêmes, que la méchanceté fait rejaillir le crime qui viole la Charité et la Piété chrétiennes. Pag. 567-569. Que n'aurois-je point à dire sur les ravages causés par la Médisance? Pag. 569-571.

3.° Pourquoi péché durable par la difficulté de la réparation? Point de pardon pour le Pécheur, tant qu'il n'y a point de réparation du péché. Or, ce qui est vrai à l'égard de tous les biens, c'est, à plus forte raison, à l'égard de celui que fait perdre la Médisance; le premier, c'est la réputation. Comment en réparer la perte? Deux obstacles à la nécessité indispensable du dédommagement. Après avoir flétri, par ses discours ou par ses réticences, la réputation du Prochain, le Médisant aura-t-il la volonté de se rétracter, de paroître se contredire lui-même par un langage différent, par d'eclatans désaveux? Pag. 571-574. Il auroit cette volonté; dépendra-t-il toujours de lui que le mal

soit réparé? S'il se repent, il emportera donc en mourant la douleur d'avoir causé des maux qu'il n'aura pu guérir. Pag. 574-577. Motifs qui nous engagent à la circonspection. Motif d'honneur, motif de droiture, motif d'équité, motif d'humanité, motif de paix, motif de Religion. Pag. 577 jusqu'à la fin.

FIN DU SIXIEME VOLUME.

TABLE

DES

SERMONS

Contenus dans ce sixième Volume.

Sermon pour le quatrième Dimanche de Carême. Sur l'Amour de Dieu. Page 1

Sermon pour le Lundi de la quatrième Semaine de Carême. Sur le Respect humain. 79

Sermon pour le Mardi de la quatrième Semaine de Carême. Gloire de l'Humilité. 155

Sermon pour le Jeudi de la quatrième Semaine de Carême. Sur la Miséricode de Dieu. 214

Sermon pour le Vendredi de la quatrième Semaine de Carême. Sur les Afflictions. Page 299

Sermon pour le Dimanche de la Passion. Charité envers le Prochain. 377

Sermon pour le Lundi de la Semaine de la Passion. Amour de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. 447

Sermon pour le Mardi de la Semaine de la Passion. Sur la Médisance. 511

SMR

R